

L'ACADEMIE
DES
DAMES.



Paris chez Pierre Arretin

10.308

L'Académie des dames (1660)

Nicolas Chorier



A Venise chez Pierre Arretin [après 1770], 1770

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026



L'Académie des dames, 1770, PL-24

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Premier entretien académique : Tullie, Octavie.

Second entretien académique : Octavie, Tullie.

Troisième entretien académique : Octavie, Tullie.

Quatrième entretien académique : Octavie, Tullie.

Cinquième entretien académique : Octavie, Tullie.

Sixième entretien académique : Octavie, Tullie, Cléante, Médor.

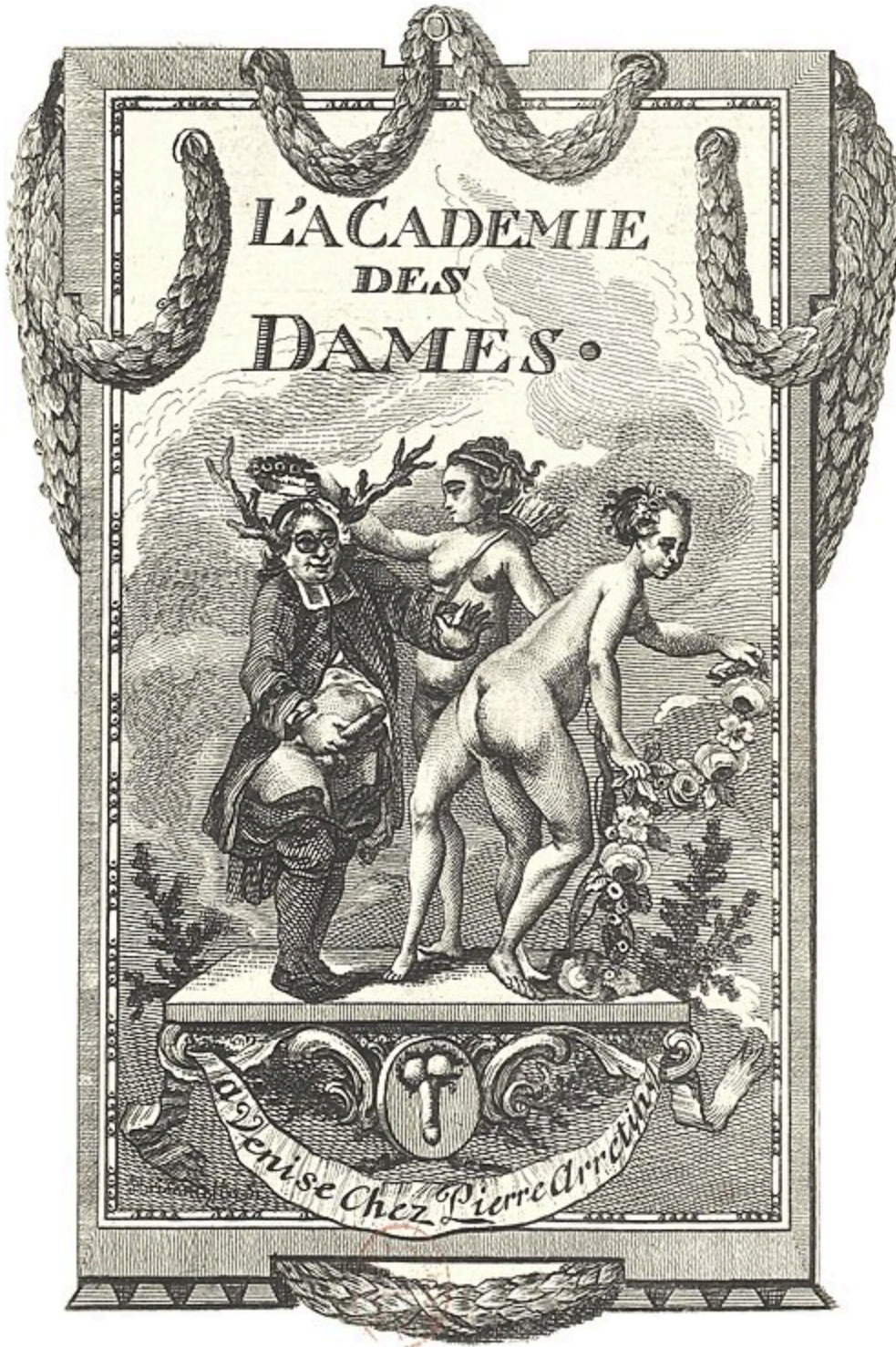
Septième entretien académique : Octavie, Tullie.

Planches d'illustration

Frontispice



L'Académie des dames, 1770, PL-24



L'Académie des dames, 1770, Couverture



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-01

PREMIER
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-01

TULLIE, OCTAVIE.

TULLIE.

Bon jour, Octavie.

OCTAVIE.

Votre servante, ma Cousine : je suis ravie de vous voir ; je pensois tout présentement à vous.

TULLIE.

Je viens, ma très-chère, me réjouir avec toi, de la nouvelle que j'ai apprise, de ton mariage avec Pamphile : je te jure en amie, que j'y prends autant de part comme si j'en devois partager le plaisir, la première nuit de

tes noces Ah ! mon enfant, que tu feras heureuse ! car ta beauté te rend digne des plus tendres caresses d'un mari.

OCTAVIE .

Je vous suis fort obligée, ma Cousine, de la part que vous prenez à mes intérêts : je n'attendois rien moins de votre amitié ; & je suis ravie que votre visite nous donne lieu de nous entretenir pleinement sur ce sujet. J'appris hier de ma mere, que je n'avois plus que deux jours de terme ; elle a déjà fait dresser un lit, & préparer dans le plus bel appartement de notre maison, une chambre, & toutes les choses nécessaires pour cette fête. Mais pour vous dire le vrai, ma chere Tullie, tout cet appareil me donne plus de crainte qu'il ne me cause de joie ; & je ne puis pas même concevoir le plaisir que vous dites que j'en dois recevoir.

TULLIE .

Ce n'est pas une chose fort surprenante, qu'étant tendre & jeune comme tu es, (car à peine as-tu atteint ta quinzieme année,) tu ignores des choses qui m'étoient entièrement inconnues, quand je fus mariée, quoique je fusse un peu plus âgée que toi. Angélique me disoit assez souvent, que je goûterois les plaisirs du monde les plus délicieux ; mais hélas ! mon ignorance me rendit insensible à toutes ses paroles.

OCTAVIE .

Vous me surprenez, Tullie, & j'ai de la peine à croire ce que vous me voulez persuader de votre ignorance. Pensez-vous que je ne sache pas que vous avez toujours passé pour une fille des plus éclairées de notre sexe ; que vous vous êtes rendue savante dans l'histoire & dans les langues étrangères ; & que j'ignore que la connoissance des choses les plus cachées de la nature, n'a pu échapper à la vivacité de votre esprit ?

TULLIE .

Il est vrai, Octavie, que j'ai une obligation bien particulière à mes parents, de ce qu'ils m'ont élevée à l'étude de tout ce qu'il y a de plus beau, & de plus curieux à savoir ; j'ai tâché aussi de répondre parfaitement à leur intention : car bien-loin de faire gloire de ma science & de ma beauté, selon la coutume de celles de notre sexe, j'ai évité le faste & la galanterie comme un écueil dangereux, & ai fait tous mes efforts pour m'acquérir seulement la réputation d'une fille sage & honnête.

OCTAVIE .

Ceux qui ne veulent point nous flatter, disent qu'il n'y a rien de plus rare qu'une femme savante & éclairée, qui se conserve dans les bornes de l'honnêteté. Il semble que plus nous recevons de lumières, moins nous avons de vertus ; & je me souviens, Tullie, de vous avoir oui faire des discours sur ce sujet, qui ne ressembloient point l'affectation que vous venez de faire paroître en décrivant votre conduite. Car, parlons franchement, seroit-il bien possible que votre beauté, qui est capable toute seule d'enflammer les cœurs, ne vous eût point fait naître d'occasions de divertissement, où vous n'avez pu résister ? Non, je ne puis me le persuader, puisque votre esprit même suffiroit pour engager ceux qui seroient assez aveugles pour être insensibles aux traits de votre visage.

TULLIE .

Comment, Octavie ! où est donc la simplicité de tantôt ? Le nom de mariage te faisoit peur ; & tu parles à présent d'amour, de beauté & de divertissement ! Tu fais ce que c'est que d'engager un cœur, & tu as l'esprit assez vif pour découvrir ce que je voulois te dissimuler. Je t'avouerai tout, puisque tu as été assez adroite pour pénétrer les sentiments de mon cœur ; je ne veux plus faire de mystère avec toi : je te demande seulement une ingénuité pareille à la mienne, & que la confiance que tu me donneras dans tes amitiés, soit sincère.

OCTAVIE .

Ah, Tullie ! qu'une fille amoureuse a de peine à cacher au-dehors ce qui se passe au-dedans d'elle même ! Vous avez beau déguiser par vos paroles, je vois dans vos yeux les mouvements de votre ame ; & la sympathie qui est entre ces deux parties, m'en a fait connoître la vérité. Soyez donc une autre fois plus sincère & plus véritable, & n'abusez pas de la crédulité d'une jeune fille comme moi. Si vous le demandez, je vous ouvrirai mon cœur comme à ma plus intime ; & afin que vous n'en doutiez pas, je vais vous en donner des preuves, par le récit de ce qui s'est passé entre Pamphile & moi.

TULLIE .

Je t'aime de toute mon ame, ma chère enfant ; & l'aveu que tu me viens de faire avec tant de tendresse, m'engage encore à te chérir davantage : commence donc.

OCTAVIE .

Vous saurez que Pamphile est venu fort souvent à ma maison ; il m'a rendu plusieurs visites. & j'ai toujours remarqué dans ses actions les véritables mouvements d'un homme dont l'amour s'est rendu le maître : mais sur-tout depuis quelque-temps il commence à être plus hardi avec moi ; & l'assurance qu'il a reçue de m'épouser, lui a ôté toute la crainte qu'il avoit auparavant. Un jour, entre autres, il se jetta à mon col avec tant d'impétuosité, que j'en fus surprise ; il me baïsa avec tant de chaleur, que j'en fus toute enflammée, & je ne puis concevoir la cause de ces mouvements si extraordinaires.

TULLIE .

Sempronie étoit-elle absente ? étois-tu seule, & ne craignois-tu rien de Pamphile ?

OCTAVIE .

Oui, ma mere étoit sortie, & je ne fais pas si j'avois sujet d'appréhender quelque chose de lui.

TULLIE .

Mais quoi, n'a-t-il rien exigé de toi que des baisers ?

OCTAVIE .

Je ne puis pas dire qu'il en reçût aucun, mais plutôt qu'il les déroba ; il en prit donc plusieurs, avec bien de la tendresse, en lançant amoureusement sa langue entre mes levres.

TULLIE .

Et quel sentiment avois-tu pour lors ?

OCTAVIE .

Je vous avouerai que je fus saisie d'une certaine chaleur imprévue, qui me mit toute en feu ; toutes les parties de mon corps en furent animées ; & la couleur qui m'en monta au visage, servit à me débarrasser de cet importun ; il s'imagina que c'étoit un effet de ma pudeur ; c'est pourquoi il me laissa un moment de repos, & retira sa main.

TULLIE .

Continue, continue ; que faisoit-il avec sa main ?

OCTAVIE .

Ah ! que je suis ennemie de ces mains larronneſſes, qui font toujours en action ! Elles me donnerent preſque la fièvre, tant elles me cauſèrent de chaleur. Il les gliffa d'abord dans mon fein, où il me ferra tendrement les tettons ; & en diſant en riant, qu'il en trouvoit un plus dur & plus ferme que l'autre, il me renverſa tout de mon long ſur le petit lit de damas, où nous étions aſſis.

TULLIE .

Ah ! tu rougis, petite Couſine ; c'eſt-à-dire que tout y fut fait.

OCTAVIE .

Me retenant donc avec la main gauche, il rendoit tous mes efforts inutiles ; (je dis les choſes comme elles ſe paſſèrent) il gliffa après ſa main droite ſous mes jupes, & tout auſſi-tôt... ah ! j'ai honte, je n'oſe dire le reſte.

TULLIE .

Ah, Dieux ! es-tu encore ſi timide & ſi fotte, d'avoir honte de dire les choſes par leur nom ? Chaffe bien loin cette crainte & cette pudeur imaginaire ; il n'y a rien de plus ridicule dans une perſonne qui fait profeſſion d'être ſage : continue donc, & penſe ſeulement qui c'eſt à qui tu parles.

OCTAVIE .

Tout auſſi-tôt il me leva ma chemiſe ſur les genoux, & me mania les cuiffes en me chatouillant. Ah ! ma Couſine, ſi vous l'aviez vu pour lors, vous l'euffiez admiré ; il étoit rouge comme du feu, & toutes ſes actions étoient accompagnées de tant de chaleur, que vous en auriez été ſurpriſe.

TULLIE .

Que tu étois heureuſe pendant ce badinage, & que ces doux paſſe-temps te faiſoient goûter de plaiſirs !

OCTAVIE .

Ayant donc porté ſa main un peu plus haut, il me faiſit cette partie qui nous diſtingue de l'autre ſexe, & dont il me coule chaque mois, depuis un an, une abondance de ſang pendant quelques jours.

TULLIE .

Courage, Pamphile, courage ; continuez, vous ne commencez pas mal.

OCTAVIE .

Confidérez, Tullie, sa méchanceté ; après plusieurs maux qu'il me fit en me chatouillant partout, il me dit : Ah, mon cœur ! ah, ma chere Octavie ! c'est cette partie qui fera mon bonheur ; souffre, mon amour que je... Je pensai m'évanouir à ces paroles : cet endroit, Tullie, a une petite fente rouge & éclatante ; il y mit son doigt ; mais le lieu étant trop étroit. J'y ressentis une vive douleur.

TULLIE .

Eh bien, que disoit-il ?

OCTAVIE .

Au moment que la douleur qu'il me causoit avec son doigt, me fit pousser quelques soupirs, il s'écria : Ah, c'est une pucelle, c'est une vierge que j'aurai en partage ! & aussitôt il m'ouvrit les cuisses, que je resserrois le plus étroitement que je pouvois, & se jetta sur moi, qui étois toute étendue sur le lit.

TULLIE .

Eh bien, quoi ? tu ne dis mot ; ne mit-il rien que le doigt dans cet endroit dont tu me parles ?

OCTAVIE .

Ah ! je sentis... mais je n'ose le dire.

TULLIE .

Continue donc ; que tu fais la sotte ! Ce que tu as souffert pour lors, m'est arrivé aussi-bien qu'à toi. Il n'y a rien de plus hardi qu'un mari, que le retardement de la jouissance d'un bien qui lui est promis, désespere ; il est toujours dans l'inquiétude, & ne peut avoir de repos, jusques à ce qu'il ait cueilli, ou plutôt mis en pieces, cette fleur de notre virginité.

OCTAVIE .

Je sentis pour lors entre mes cuisses, je ne fais quoi de dur & de pesant qui étoit rempli de chaleur : il me le poussa dans cette fente avec beaucoup de violence ; mais ramassant toutes mes forces, je me jettai sur le côté, & me

débarrassai de lui par ce moyen, en mettant ma main au devant de cet endroit où il vouloit entrer.

TULLIE .

Comment ! tu pus avec la main parer un si grand coup, & mettre bas un si brave Cavalier ? Tu ne feras pas peut-être toujours forte.

OCTAVIE .

Oui, je le pus, ma Coufine. Ah ! méchant, lui disois-je, qui t'oblige à me faire tant de mal ? Par quel fait ai-je attiré ce mauvais traitement ? Ah ! si tu m'aimes, Pamphile !... En disant cela, je pleurois, & j'étois tellement troublée, que je ne me reconnoissois plus, & à peine avois-je le jugement libre.

TULLIE .

Pamphile ne put donc te percer de sa pique, ni se rendre maître de la place ?

OCTAVIE .

Non, parce que j'en détournai le coup ; mais hélas ! si vous saviez, Tullie, je me sentis tout aussi-tôt arrosée (nue comme j'étois jusques au nombril) comme d'une pluie, que le soleil auroit échauffée : j'y portai imprudemment la main ; mais je n'eus pas plutôt touché à cette liqueur, dont la fureur de Pamphile m'avoit mouillée, que l'ayant trouvée épaisse & visqueuse, j'en conçus je ne fais quelle horreur.

TULLIE .

Ni l'un ni l'autre n'eut donc la victoire ?

OCTAVIE .

Je crois que Pamphile eut l'avantage ; car depuis ce temps-là, il est toujours présent à mon esprit ; il me semble plus aimable & plus agréable qu'il ne m'a jamais paru. Ce trouble & cette inquiétude me marque qu'il a été le vainqueur ; je brûle d'un feu secret & caché, dont je ne puis éteindre l'incendie ; je ne fais ce que je desire, je ne puis exprimer ce que je souhaite : je suis seulement certaine que de tous les hommes je n'en peux pas aimer un plus tendrement que lui ; il m'est uniquement cher, & c'est de lui seul que j'attends des plaisirs & des délices, que je ne puis pas encore

concevoir : mais, hélas ! le croiras-tu ? je ne laisse pas, dans cette ignorance, de les souhaiter avec ardeur.

TULLIE .

Quelque songe agréable ne t'a-t-il point charmée en dormant ? N'as-tu point rêvé que tu jouissois des embrassements de ton amant, & que tu partageois déjà avec lui les douceurs que l'Hymen te prépare ?

OCTAVIE .

Il ne faut point que je vous mente, ma Cousine ; j'ai nuit & jour l'image de Pamphile devant les yeux, & cette présence imaginaire m'a causé quelquefois pendant le sommeil, une volupté incroyable. Mais hélas ! quand j'y réfléchis, c'est courir après un fantôme, que de chercher du plaisir dans l'imagination ; j'aimerois bien mieux avoir recouvré l'occasion que je perdis par ma sottise, en lui refusant ce qu'il souhaitoit de moi : mais hélas ! il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

TULLIE .

Et pourquoi ne peux-tu pas le voir aujourd'hui, ou demain ?

OCTAVIE .

Non, cela ne se peut ; en voici la raison : vous saurez, Tullie, que lorsque Pamphile & moi nous étions ensemble à badiner, à peine avois-je abaissé mes jupes, & lui caché sa chemise qui paroissoit, que ma mere entra dans la chambre, & nous surprit.

TULLIE .

Ah ! que je crains pour toi ! car je connois l'humeur de Sempronie.

OCTAVIE .

Elle ne nous dit pourtant rien qui nous pût marquer sa colere, ni à Pamphile ni à moi ; elle nous demanda seulement en riant, de quoi nous nous entretenions, & lequel s'aimoit le plus tendrement de nous deux : car pour celui (continua-t-elle) qui mérite mieux d'être aimé, je n'en doute point, c'est vous, Pamphile, & je crois qu'Octavie ne vous le disputera pas ; je souhaite néanmoins que puisque le mariage vous doit unir avec ma fille, vous ayiez de l'amitié pour elle, & que votre bon naturel tire de vous l'affection qui devrait être un effet de son mérite.

TULLIE .

Tout cela est bien devant ton amant ; mais après qu'il s'en fut allé, ne te dit-elle rien ?

OCTAVIE .

Il ne fut pas plutôt parti, qu'elle m'interrogea sur ce qu'elle avoit vu de l'un & l'autre ; je fis ce que je pus pour m'excuser ; mais elle m'obligea de lui avouer la vérité. Je me plaignis donc à elle que Pamphile m'avoit presque oppressée par sa violence ; mais que j'ignorois ce qu'il vouloit, & ce qu'il cherchoit ; que pour moi, si j'avois péché, je ne savois pas en quoi. Elle me demanda s'il ne m'avoit point violée ; (ce fut son terme) je lui dis que non. Sachez, ma fille, continua-t-elle, que dans peu vous devez être l'épouse de Pamphile : si vous étiez assez complaisante pour lui accorder avant ce temps ce qu'il souhaite de vous, vous seriez après la plus malheureuse du monde ; car c'est chose certaine qu'il vous abandonneroit : s'il étoit assez constant pour vous recevoir pour sa femme, il n'auroit plus pour vous que du mépris. Depuis ce jour, il nous a été impossible de nous trouver seuls ensemble.

TULLIE .

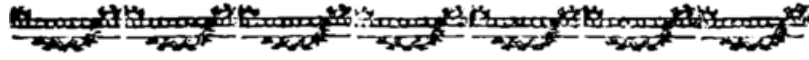
Sempronie avoit raison ; car un jeune homme n'a pas plutôt goûté les plaisirs de l'amour, en jouissant des caresses d'une fille, qu'il en conçoit du dégoût, si-tôt qu'il en a reçu la dernière faveur : mais je loue ton ingénuité & la candeur avec laquelle tu m'as fait ce récit ; tu n'y perdras rien, & tu trouveras en moi une naïveté pareille à la tienne. Sempronie me pria hier de t'instruire de tous les secrets les plus cachés du mariage, de t'apprendre quels doivent être tes comportements à l'égard de Pamphile, & quelles sont les prérogatives & les avantages. Il faut, mon cœur, pour cela, que nous couchions ensemble cette nuit ; je te servirai de mari, en attendant qu'un autre te fasse goûter de plus solides plaisirs.

OCTAVIE .

Je le veux de tout mon cœur, ma Cousine. Je ne peux pas mieux employer le temps qui me reste, qu'à l'étude de la science qui m'est en même-temps si nécessaire & si inconnue.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Vignette-01



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-02

SECOND
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-02

OCTAVIE, TULLIE.

OCTAVIE.

EH bien, Tullie, nous voici couchées ensemble dans un même lit : il y a long-temps que vous en cherchiez l'occasion ; & l'absence d'Oronte, votre mari, vous l'a fait naître selon votre desir.

TULLIE.

Je ne puis assez marquer la joie que j'en ressens : il suffit de te dire que je brûlois d'amour pour toi, & que la violence de cette passion m'a bien fait passer des nuits sans repos ; mon chagrin étoit insupportable, de ne pouvoir jouir à mon gré, de l'objet que je chériflois plus que moi-même.

OCTAVIE.

Mais, ma Cousine, je crois que si vous me chérissiez pour lors, vous ne m'aimez pas moins à présent.

TULLIE.

Oui, mon cœur, je t'aime, ou plutôt je languis & meurs d'amour pour toi ; & je puis même t'assurer que ma passion est égale à celle de Pamphile.

OCTAVIE.

Qu'entendez-vous par-là, ma Cousine ? car je ne conçois pas le rapport qu'il y a entre l'amitié que vous me portez, & l'amour que Pamphile peut avoir pour moi.

TULLIE.

Je vais te l'expliquer ; mais auparavant chasse bien loin toute cette honte & pudeur puérile, qui pourroit troubler le plaisir de notre entretien.

OCTAVIE.

N'ai-je pas assez déposé toute ma timidité, lorsque vous m'avez souhaitée toute nue dans ce lit, & que je vous ai obéie ? n'est-ce pas assez que je me sois couchée avec vous, dans le même esprit, que si c'étoit avec Pamphile ; & que je vous aye promis que vous trouveriez en moi autant de docilité que dans une novice ?

TULLIE.

Je le souhaite. Eh bien, pour première preuve de ton obéissance, donne-moi un baiser, mais un baiser qui parte du cœur.

OCTAVIE.

Je vous en accorde non-seulement un, mais mille, si vous le desirez.

TULLIE.

Ah, Dieux ! que tu as une bouche divine ! que tes yeux ont de brillant ! & que la forme de ton visage a de rapport avec la beauté de Vénus !

OCTAVIE.

Mais quoi, tu jettes la couverture ! je ne fais ce que je n'aurois point sujet de craindre, si tu n'étois point Tullie : me voilà toute nue entre tes bras, que veux-tu davantage ?

TULLIE.

O Dieux ! si vous vouliez m'accorder la puissance de faire ici le véritable personnage de Pamphile ! Mais hélas ! je crois que votre pouvoir est limité, puisque je ne remarque aucun changement dans ma nature.

OCTAVIE .

Comment, Tullie ! Pamphile prendra-t-il de la sorte mes deux tettons ? rendra-t-il ses baisers aussi fréquents que les tiens ? & me mordra-t-il les levres, le col, & le sein comme tu fais ?

TULLIE .

Toutes ces choses-là, mon petit cœur, ne seront que les préludes de l'amour ; ce seront de légères attaques qui devanceront un plus grand combat ; & toutes ces caresses peuvent passer pour bagatelles, si tu les compares avec le souverain plaisir.

OCTAVIE .

Ah ! retire-toi, Tullie, tu mets la main trop bas : ah ! ah ! tu me pinces les fesses ; pourquoi me chatouilles-tu si fort cette partie... que tu regardes si fixement ?

TULLIE .

Je contemple, mon amour, avec un sensible plaisir, le champ de Vénus ; j'admire sa beauté ; il est ferré, il est étroit, il est semé de roses, & ses charmes seroient assez puissants pour faire descendre les Dieux sur la terre.

OCTAVIE .

Je crois que tu es folle, Tullie, de me baiser, me regarder ainsi dessus & dessous : je ne vois rien dans toutes les parties de mon corps, qui surpasse la beauté du tien ; & tu n'as qu'à arrêter ta vue sur toi-même, pour satisfaire ta curiosité.

TULLIE .

Ce ne seroit pas une modestie en moi, mais plutôt une sottise, si je niois que je fusse pourvue de quelque beauté : je n'ai encore que dix-neuf ans ; & n'étant mere que d'un enfant, je ne peux pas avoir perdu tous les agréments qu'on a trouvés autrefois dans ma personne. C'est pourquoi, Octavie, si tu peux recevoir de moi quelque sorte de plaisir, agis librement, je ne m'y oppose pas.

OCTAVIE .

Ni moi non plus ; je t'accorde tout ce que tu souhaites : mais je fais que d'une fille comme je suis, tu ne peux pas recevoir aucun contentement ; & je ne puis concevoir aucun plaisir dont tu puisses pareillement me divertir, étant d'un même sexe que moi. Ce n'est pas que je ne puisse jeter les yeux sur ton visage, que je ne m'imagine voir un jardin planté de lis & de roses, souffre que je me serve de ces termes.

TULLIE .

C'est toi, fripponne, qui as un jardin où Pamphile cueillera des fleurs, & goûtera des fruits plus délicieux que la viande des Dieux.

OCTAVIE .

Je n'ai point de jardin que tu n'ayes pareillement, aussi fécond en fruits que le mien. Car qu'est-ce que tu entends par ce jardin ? où est-il planté ; quels en sont les fruits ?

TULLIE .

Ce fouris me fait connoître ta méchanceté : ce que tu fais semblant d'ignorer, tu le fais mieux que moi.

OCTAVIE .

Tu appelles peut-être de ce nom-là, cette partie dont tu fermes l'entrée avec ta main droite, que tu me chatouilles avec les doigts, & que tu pinces & m'excites, en la grattant.

TULLIE .

Oui, c'est elle ; tu as deviné : mais, fotte que tu es, ne fais-tu pas à quoi elle est bonne, & en ignores-tu l'usage ?

OCTAVIE .

Si je l'avois appris hors du mariage, je serois malhonnête, & indigne de votre affection ; mais faites-moi la grace de m'en instruire : remettons-nous dans le lit ; car étant affises comme nous sommes, toutes nues, nous pourrions nous enrhummer.

TULLIE .

Je le veux bien ; mais sois attentive. Le jardin dont je te parlois, c'est cette partie qui est placée au dessous du bas-ventre, au milieu d'une petite

montagne, revêtue d'un poil follet : ce coton est une marque assurée qu'une fille est dans sa maturité, & que la fleur de sa virginité est bonne à cueillir. On donne plusieurs noms à cet endroit du corps ; la folie des amants le leur fait appeller quelquefois, *un Navire, un Champ, une Bague, &c.* mais le terme le plus commun, c'est *un Con*. Admire, Octavie, la situation de cette partie ; (retire donc ces draps de dessus toi, tu crains bien d'amasser du froid.) Ne crois pas qu'elle soit placée entre les cuisses, pour aucune marque d'ignominie qu'elle porte avec soi, comme pensent nos dévots ; mais seulement pour en rendre l'usage plus facile & plus voluptueux. Cette petite élévation que tu vois revêtue de cette mousse cotonnée, s'appelle *LE MONT DE VÉNUS* ; c'est une montagne, Octavie, que ceux qui sont assez heureux de la monter, préfèrent au Parnasse, à l'Olympe, & à toutes les plus fameuses de l'antiquité.

OCTAVIE.

Ah ! que ton entretien est charmant, & que je t'abandonnerois de bon cœur la jouissance de toutes les parties de mon corps, que tu sembles tant désirer, pour goûter en échange les douceurs de ta conversation !

TULLIE.

Embrasse-moi donc, ma très-chère, & soulage par tes baisers, la violence de l'amour que je ressens pour toi, ne refuse pas à mes yeux & à mes mains, les plaisirs que tu peux leur accorder : cela ne fera point de tort, ni à Pamphile, ni à toi. Mais hélas, que tous mes efforts sont inutiles ! qu'ils sont vains ! & que je suis misérable, de ne pouvoir éteindre le feu qui me confume !

OCTAVIE.

Je te fais la maîtresse de mon corps, & je t'accorde la jouissance de cette partie que tu chatouilles, si elle peut contribuer à ton contentement : ta volonté peut te servir de règle dans toutes tes recherches.

TULLIE.

Tu me fais donc la maîtresse de ce chemin qui conduit au souverain bien : ah ! j'en vois la porte ; mais hélas ! je ne puis me servir du pouvoir que tu me donnes je n'ai point de clef pour l'ouvrir, point de marteau pour frapper, ni aucun autre instrument qui puisse m'en faciliter l'entrée. Ah, Octavie ! permets-moi de faire une tentative.

OCTAVIE .

Ah, Dieu ! à quel jeu veux-tu jouer en t'étendant de la sorte sur moi ? quoi, bouche contre bouche, sein sur sein, ventre sur ventre ! dis-moi donc ton dessein dans ce badinage ? faut-il que je t'embrasse comme tu me serres ?

TULLIE .

Oui, mon petit cœur, accorde-moi cette grace, & ne refuse point mes caresses, puisqu'elles ne te peuvent donner que du plaisir. Ouvre les cuisses, & les élève sur les miennes : voilà qui est bien ; tu as été aussi ponctuelle à m'obéir, que j'ai été prompte à te commander.

OCTAVIE .

Ah ! ah ! Tullie, comme tu me presses ; ah, Dieux ! quelles secouffes ! tu me mets toute en feu, tu me tues par ces agitations : éteins au moins ces flambeaux, car j'ai honte que la lumière soit témoin de ma patience. Crois-tu, Tullie, que je souffrisse cela d'une autre que de toi ?

TULLIE .

Ma chère Octavie, mon amour, embrasse-moi entièrement, & reçois : Ah, ah, ah ! je n'en puis, je décharge ; ah, ah, ah, je meurs de plaisir !

OCTAVIE .

Retire-toi, Tullie, tu m'accables par le poids de ton corps. Quoi ! tu ne dis rien ? as-tu perdu la parole ?

TULLIE .

Ah ! c'en est fait ; ma Déesse ; j'ai été ton mari, & tu as fait l'office de femme : jamais, (je te jure,) je n'ai ressenti de plus douce volupté, que celle que j'ai goûtée dans tes embrassements.

OCTAVIE .

Ah ! plutôt aux Dieux que j'eusse un mari aussi aimable que toi ! que tu aurois une femme qui te chérirait ; qu'elle t'aimeroit, & que... Ah, Dieu ! je suis toute mouillée ! d'où vient cela ? je ne m'en étois pas aperçue : est-ce toi, Tullie, qui m'as ainsi arrosée ? comment cela s'est-il pu faire ?

TULLIE .

Oui, c'est moi, mon petit cœur, qui t'ai rendu ce bon office ; mais quel a été ton sentiment dans ce badinage ?

OCTAVIE .

Pour te dire le vrai, le plaisir que j'ai partagé avec toi, n'a pas été bien grand : j'ai seulement ressenti quelques émotions ; & quelques étincelles du feu dont tu brûlois, ont échauffé ma partie. Mais de grace, dis-moi si les autres femmes conçoivent un semblable amour pour leur sexe, ou bien si cette maladie t'est particulière ?

TULLIE .

Toutes les femmes, ma chère enfant, brûlent d'un même feu ; & il faudroit être aussi froid que le marbre, & aussi dur que le porphyre, pour demeurer insensible à la vue de ce qu'il y a de plus aimable : car qu'y a-t-il de plus charmant, qu'une jeune fille, belle, douillette, blanche, & propre comme tu es ?

OCTAVIE .

Ah ! ma Cousine, je commence à ressentir un petit chatouillement & une certaine démangeaison dans cet endroit qui me donne bien du contentement ; mais je crois que cela n'est rien, si l'on compare ce plaisir à celui que nous recevons des hommes quand ils couchent avec nous.

TULLIE .

Tu as raison, ma petite femme, & tu l'éprouveras la nuit prochaine avec une satisfaction entière ; mais bien plus grande, que si tu la recevois d'un autre homme que Pamphile.

OCTAVIE .

Eh pourquoi cela, ma Cousine ? est-ce que tous les hommes ne le font pas de la même façon ?

TULLIE .

Non, pauvre innocente : ce n'est pas cela ; mais c'est parce que, hors du mariage, le plaisir est toujours accompagné de crainte & de peur, & souvent suivi de malheurs. Outre la grossesse, les couches, & mille autres incommodités qui sont les fruits qui naissent de nos familiarités secrètes, nous exposent à d'étranges accidents. Mais, au contraire, dans les plaisirs de l'Hyménée, il se trouve une satisfaction hardie & tranquille, qui ne se rencontre point dans les autres ; outre que le mariage est un voile qui cache & couvre les défauts de nos comportements, puisque nous pouvons sans

crainte & fans hafard nous divertir, d'abord que nous en fommes revêtues. Il y a donc des plaiſirs pour les vierges, auffi-bien que pour celles qui font hors du célibat : elles peuvent trouver elles-mêmes un eſſai des voluptés que goûtent les autres ; mais bien plus pures, puisſque la diſcorde & la jaloſie ne les troublent preſque jamais. Ne ſois donc plus ſurpriſe qu'une fille conçoive de l'amour pour une autre : pour moi je brûle de cette paſſion ; & je préférerois très-volontiers tes embrasſements à ceux d'Oronte, quoique je les chériffe beaucoup. Tu ne dois pas, ma mignonne, m'en eſtimer moins honnête ; cette humeur ne m'eſt pas particuliere : les Françoises, les Italiennes, & les Eſpagnoles, ſe chériffent de la forte ; & ſouvent, ſi la pudeur & la honte ne les retenoit, elles ſe donneroient des marques publiques de cette paſſion, quand elles ſe voyent.

OCTAVIE.

Ah ! que je ſuis charmée, ma Couſine, de votre entretien ! je préférerois ma condition à celles que nous eſtimons les plus heureuſes, ſi j'étois auffi ſavante que vous.

TULLIE.

Eh bien, ma Déeſſe, mon amour, ma Vénus, tu n'es pas moins vierge que tu étois ; je n'ai rien voulu faire qui t'ait pu dérober cette belle fleur, qui eſt réſervée à Pamphile : il trouvera encore la porte du jardin fermée, & il doit m'en avoir une ſecrete obligation.

OCTAVIE.

Je crois que Pamphile ne doit pas vous en marquer beaucoup de reconnoiſſance ; car ſi vous ne l'avez pas ouverte, ç'a plutôt été par un défaut de puisſance, que par un manquement d'inclination.

TULLIE.

Je vois bien que tu ne fais pas ce que c'eſt qu'un Godemiché. Les Dames de Mileſi ſ'en faiſoient de cuir, longs de huit doigts, & gros à proportion. Ariſtophane dit que de ſon temps preſque toutes les femmes ſ'en ſervoient ; aujourd'hui, chez les Italiennes & les Eſpagnoles, ils ſont fort en uſage, & cet inſtrument fait un des plus précieux meubles de la toilette de toutes les Dames d'Asie.

OCTAVIE.

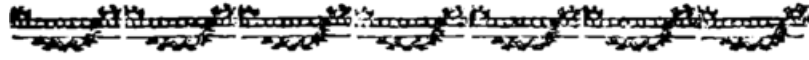
Je ne conçois pas ce que c'est, ni à quoi cela peut être utile.

T U L L I E .

Tu l'apprendras avec le temps ; mais parlons d'autre chose.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Vignette-02



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-02

TROISIEME
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-03

OCTAVIE, TULLIE.

OCTAVIE.

AH ! ah ! ah ! comme tu te jettes sur moi ! ah ! si les Dieux avoient changé ton sexe, & t'avoient métamorphosée en homme, que ne m'arriveroit-il point ?

TULLIE.

Mon petit cœur, Pamphile fera tout de même : il te fermera la bouche par ses baisers ; il succera amoureusement tes deux tettons ; en un mot, il couvrira tout ton corps du sien, & te donnera des secouffes d'autant plus pressantes, qu'il me surpasse en force & en vigueur : les agitations seront si violentes, que le lit dans lequel vous serez en fera bruit, toute la chambre en tremblera, & les vitres & les fenêtres en éclateront. Je ne te dis rien que je

n'aye éprouvé moi-même ; car la première nuit de mes noces qu'Oronte me dépuçela, les efforts qu'il fit furent si grands, les mouvements si rudes, & les agitations si surprenantes, que tous ceux qui étoient dans des chambres assez éloignées les entendirent fort clairement. Imagine-toi, mon cœur, en quel état je pouvois être, moi qui remportai la victoire, de l'aveu même de mon adverfaire !

OCTAVIE .

Ah ! que deviendrai-je ; si Pamphile est aussi vigoureux qu'Oronte ! Si tu as eu tant de peine, quoique tu fusses plus forte & plus âgée que moi, ah ! il est indubitable que je succomberai, & ne pourrai souffrir de si rudes attaques.

TULLIE .

Il ne faut point te dissimuler tu auras un peu à endurer, lorsque Pamphile te percera de son instrument : mais aussi à cette peine succéderont des douceurs, des plaisirs & des chatouillements, que je ne te puis exprimer, & qui effaceront bientôt le moindre souvenir de la douleur passée.

OCTAVIE .

Ah ! ma chère Tullie, ferai-je montée par un Cavalier aussi aimable que toi ? Si cela est, je n'envierai point au Parnasse son Apollon, ni au Mont Olympe son Jupiter. Ah ! qu'Oronte est heureux de te posséder, & que vous menez une vie bien douce ! Mais que regardes-tu si fixement, en me faisant ainsi ouvrir... Ah ! tu m'étends un peu trop les lèvres de cette partie ; eh bien ! que vois-tu au-dedans ?

TULLIE .

Ce que j'y vois ? ah ! j'y vois une fleur, dont la couleur & l'éclat l'emportent sur la pourpre & sur l'écarlate. C'est un trésor, dont je préférerois la jouissance & la possession à tout ce qu'il y a de plus riche dans le monde.

OCTAVIE .

Retire, je te prie, ce doigt lascif, que tu m'as mis au-dedans : ah, ah ! tu l'avances encore, tu me blesses ; retire-toi ; encore un coup, je t'en conjure.

TULLIE .

Ah, que j'ai pitié de toi, coquille précieuse, plus propre mille fois pour faire naître les Amours & les graces, que celle dont on dit que Vénus est

sortie ! Ah ! que Pamphile est heureux, & qu'il est né sous une favorable constellation, puisque les Dieux le doivent rendre maître d'une chose en même-temps si aimable & si amoureuse !

OCTAVIE .

Pourquoi dis-tu que tu as compassion de moi, & que cette partie te fait pitié ? doit-il arriver quelque chose de fâcheux pour l'une ou pour l'autre ?

TULLIE .

C'est l'amitié que je te porte, qui me rend sensible à tes maux, devant même qu'ils soient arrivés ; je prévois les douleurs & les fatigues que tu souffriras dans les premières attaques de Pamphile. Ah ! que le combat sera sanglant ! je m'imagine voir déjà avec quelle cruauté cette pauvre partie sera déchirée. Tu as vu les armes dont il se doit servir ?

OCTAVIE .

Non, mais je les ai ressenties, & il me sembloit que c'étoit la massue d'Hercule, tant à cause de sa grosseur, que de sa longueur prodigieuse.

TULLIE .

Je fais d'Oronte, qu'il n'y a pas un homme dans la ville, mieux pourvu de cette partie que Pamphile. Oronte en a un, long de huit doigts ; mais il dit que ce n'est rien auprès de lui, & qu'il a un membre de la longueur d'onze pouces, & de la grosseur de ton bras, (je parle de l'endroit le plus proche de ta main.)

OCTAVIE .

Ah, Dieux, quel monstre ! quoi, il enfoncera dans mon ventre toute cette machine prodigieuse ? je pourrai souffrir une chose semblable ? Non non, la seule pensée m'étonne & me fait horreur, & le cœur me manque par la seule réflexion que je fais sur tes paroles. Onze doigts ! oh, grands Dieux !

TULLIE .

Ne perds pas courage, mon enfant : il est vrai que le membre de Pamphile surpasse en longueur celui d'Oronte ; mais aussi il faut qu'il lui cède en grosseur. Car vois-tu bien mon bras ?

OCTAVIE .

Affurément, je le vois.

TULLIE .

Eh bien, quand son membre est chaud, & lorsqu'il s'enfle de colere contre moi, il est de cette grosseur ; & avec tout cela, il est fort bien proportionné à son fourreau.

OCTAVIE .

Quoi, il ne te blesse point, & ta partie peut facilement le recevoir ? est-il possible ! Il faut que tu satisfasses ma curiosité, & que je voye de mes yeux ce que je ne puis concevoir de mon esprit. Tullie, mets-toi à quatre pieds sur le lit, & tourne les cuisses du côté de la lumiere ; écarte-les le plus que tu pourras, afin que je puisse mieux considérer l'étendue de cette partie.

TULLIE .

Eh bien, satisfais-toi ; mais prends garde de t'égarer dans un chemin qui est bien plus large que le tien, & qui a bien des détours qui te sont inconnus. Suis-je bien posée de cette maniere ? cette situation te plaît-elle ?

OCTAVIE .

Ah ! Dieu, qu'elle est luxurieuse, qu'elle est lubrique ! Ah, je ne puis voir la beauté de tes fesses, sans les contempler amoureusement ; & je ne puis pas même m'empêcher de leur donner mille baisers.

TULLIE .

Ah ! que tu feras lascive, petite Cousine ! ah, comme tu me mords ! Quitte donc ce badinage, & considere bien la longueur, la largeur, & la profondeur de ce pays que tu as découvert : bon, ouvre encore davantage les deux levres de cette partie ; eh bien ! que vois-tu ?

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! ce que je vois, je ne l'aurois jamais cru : je vois cet endroit où Corfius se précipita tout armé avec son cheval ; je vois un chemin où je crois que Priape même se pourroit égarer. Est-il possible, Tullie, que ma partie devienne semblable à la tienne sans une métamorphose des Dieux ?

TULLIE .

Eh bien, es-tu contente ; & ta curiosité est-elle pleinement satisfaite ?

OCTAVIE .

Oui, je le suis, & je t'ai si bien considérée dans la posture où tu étois, que je crois connoître à présent tout ce qu'il y a de plus caché dans cette partie qui nous fait femmes. Il reste, Tullie, à m'apprendre quelque chose du membre de l'homme, & comment on le nomme ordinairement.

TULLIE.

Je le veux, de tout mon cœur. Tu sauras donc que cette partie de l'homme est située dans le même endroit que la nôtre. On l'appelle communément, *le vit, le membre, la pique, la verge*, & par Antonomase, *la nature*. Il y a encore mille autres noms dont nous nous servons dans nos fureurs. Apprends donc que ce *membre, ce vit, ce nerf*, ou comme tu voudras l'appeller, hors de l'acte vénérien, est lâche & pendant ; & on peut dire qu'il n'est qu'un portrait, en raccourci, de ce qu'il est dans l'action : car dans ce moment il se dresse, il s'enfle, il s'allonge, mais d'une longueur surprenante, & devient si furieux, que d'abord la seule vue nous fait peur. Dans les attaques où il se rend maître de notre virginité, il nous cause une cuisante & sensible douleur ; mais elle est bientôt apaisée par l'excès du plaisir que nous recevons un moment après.

OCTAVIE.

Le plaisir, je ne le connois point encore ; la douleur, je ne souhaite pas l'expérimenter ; mais pour la crainte, elle me saisit déjà.

TULLIE.

Au-dessous de ce membre, il y a une bourse garnie & entourée de petits poils frisés, & que la nature semble avoir mis-là pour conserver la chaleur de cette partie, qui n'en doit jamais manquer. Or dans cette bourse il y a deux petits globes qui sont les marques de la virilité : ils ne sont pas d'une rondeur fort régulière, mais ils sont fort durs ; & plus ils ont de fermeté, plus ils sont capables de donner du plaisir. On les appelle vulgairement *testicules* ou *couillons*. Il s'est trouvé des personnes en qui la nature a été si libérale de ces trésors, qu'ils en ont été pourvus de trois ; comme Agathocle, Tyran de Syracuse : & il y a encore une noble & illustre famille en Italie, dont tous les descendants ont ce même avantage. Avoue avec moi, Octavie, que les femmes de ces Athletes sont heureuses, & ont bien du bonheur, puisqu'il n'y a rien de plus doux & de plus capable d'apaiser la douleur que l'entrée précipitée du V., nous cause, que cette suave liqueur, ce doux nectar, cet

élixir précieux, qui sort avec abondance des veines poreuses de ces petites boules de chair. Cette liqueur s'appelle *semence, foutre, sperme, &c* ; & de tous les animaux, il n'y en a point en qui elle abonde davantage que dans l'homme : or imagine-toi de quelle pluie sont arrosées les femmes de ceux qui sont si bien partagés.

OCTAVIE .

Peut-être, Tullie, que Pamphile en aura aussi trois, & j'ai sujet de le croire ; car comme je t'ai dit, il m'arrosa avec tant de profusion, que non-seulement mes cuisses & mon ventre jusques au nombril en furent mouillés, mais même ma chemise & mes jupes.

TULLIE .

Cela n'est pas surprenant ; car ce seroit une chose honteuse à un jeune homme comme lui, de faire un sacrifice à Vénus, ou plutôt à la beauté, sans répandre sur la victime cette céleste rosée avec abondance. Cette liqueur est comme la salive du V. de l'homme ; elle est si remplie d'esprits, qu'elle sort avec véhémence, & est portée quelquefois à trois pieds de la personne dont elle part. Représente-toi donc, Octavie, l'excès du plaisir que l'on ressent, quand, après plusieurs secousses & fréquentes agitations, cela vient à se décharger dans la matrice, & la remplit de cette divine ambrosie. Ah ! cela cause un chatouillement & une si douce démangeaison de la partie, que nous en tombons en extase, nous en perdons l'usage de nos sens, & notre ame semble abandonner toutes ses fonctions, pour goûter avec nous ou plutôt pour s'enivrer de l'excès de cette volupté. Ah ! Octavie, il n'y a point de terme qui puisse t'exprimer comme il faut, la nature de ce contentement.

OCTAVIE .

Je ne me lasserois jamais, ma Cousine, de vous entendre ; & votre entretien est si charmant, que je souhaite qu'Oronte soit souvent absent, afin de trouver l'occasion de passer de semblables nuits avec vous. Quoi, vous bâillez ?

TULLIE .

Oui, mon enfant, je m'endors, & je ne puis plus résister au sommeil.

OCTAVIE .

Continuons notre entretien ; pourquoi s'endormir si-tôt ? accordez cette grace à celle qui vous caresse.

TULLIE .

Tu ne fais ce qui t'est nécessaire, petite folle : tu as plus besoin de repos que moi ; il faut que tu saches que la nuit prochaine tu ne trouveras pas le sommeil dans les fureurs & les embrassements de Pamphile : c'est pourquoi repose toi, afin de prendre des forces pour soutenir, en vraie fille de Vénus, tous les assauts qui te feront donnés.

OCTAVIE .

Je ferai ce que tu voudras, mais plutôt pour te complaire que pour aucun intérêt que je prenne dans ma santé ; elle est, Dieu merci, assez bonne pour n'avoir pas besoin de tous ces ménagements. Dors donc à présent, je te promets de garder le silence.

TULLIE .

Donne-moi un baiser, mon cœur, auparavant que je ferme les yeux.

OCTAVIE .

Prends, voilà ma bouche, mes levres & tout mon corps je le mets en ta puissance : contente-toi.

TULLIE .

Ah ! baisers capables de donner de la jalousie aux Dieux ! ah ! que ces embrassements sont remplis de tendresse ! que ces attouchements sont délicieux ! Permets-moi, ma petite femme, de dormir avec toi, comme Mars repositoit avec Vénus : que je couvre d'une main cette partie si aimable & ce mont consacré à l'amour ; que je touche de celle-ci ton derrière, & ces fesses si blanches & si fermes. Voilà qui est bien, ne remue donc point. Aussi-tôt que je serai éveillée, je te promets de continuer notre entretien. Dors, mon petit cœur.

OCTAVIE .

Dors toi-même : tu es une étrange causeuse ; tu veux reposer, & tu ne cesses de faire la folle, & de badiner.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Vignette-03



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-03

QUATRIÈME
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-03

OCTAVIE, TULLIE.

TULLIE.

Que je suis contente de mon sommeil ! j'ai dormi profondément sept heures sans interruption. Et toi, Octavie, comment as-tu passé la nuit ?

OCTAVIE.

Pour moi il y a une bonne heure que je suis éveillée, & que je suis dans une extrême inquiétude d'une horrible vision que j'ai eue.

TULLIE.

Fais-m'en le récit, je te prie.

OCTAVIE.

Je songeois que Pamphile & moi, nous nous promenions dans une allée d'arbres à la fraîcheur, pour nous garantir du soleil, & qu'il me faisoit des plaintes amoureuses qui m'étoient d'autant plus agréables, qu'elles procédoient d'une profonde tendresse qu'il a pour moi. Il me demandoit un baiser avec des empressements extraordinaires ; je le refusois : mais tous mes refus ne faisoient que le rendre plus opiniâtre & plus hardi ; & comme il a infiniment de l'esprit, il fut si bien faire, qu'il me persuada enfin de lui donner ce baiser tant désiré. Mais comme vous savez, Tullie, qu'en amour une faveur en attire une autre, il ne se contenta pas de celle que je lui avois accordée ; il m'embrassa d'une main, pendant qu'il tâchoit de glisser l'autre dans mon sein. Je lui résistois tant que je pouvois ; & ce n'a été que par votre secours, Tullie, que je m'en suis débarrassée. J'ai pris aussi-tôt la fuite, mais il m'a poursuivie avec bien de la vitesse ; & au moment qu'il a été prêt de me joindre, j'ai tourné la tête. Ah, Tullie ! si vous saviez quel monstre j'ai vu !

TULLIE.

Et quel monstre, Cousine ? Est-ce que quelque loup furieux s'étoit élancé sur Pamphile ? ou le désespoir ne lui avoit-il point fait passer son épée au travers du corps ?

OCTAVIE.

Point du tout ; Dieu l'en préserve ! qu'il me perce moi-même de son membre, plutôt qu'un si grand malheur lui arrive jamais. Ce que je vis : écoutez, Tullie, vous allez être surprise ; ce que je vis, ce fut Pamphile, qui étoit changé en la forme d'un vilain Satyre, à peu près comme les peintres les représentent dans les tableaux. Il avoit tout le corps hérissé de poil ; de son front sortoient deux cornes de bouc, fort droites & fort aiguës : pour les yeux, le nez & tout le reste du visage, il avoit sa première figure. Ce n'est pas tout : il me menaçoit avec un vit deux fois plus long & plus gros, que ne l'est ordinairement celui de l'homme le mieux membré ; ses cuisses & ses jambes ressembloient à celles d'une chevre : il se jettoit sur moi brusquement, me baisoit, & tout en fureur en vouloit venir à l'action. Que voulez-vous davantage ? une vision si horrible m'a éveillée, & je tremble encore de la frayeur qu'elle m'a causée, Ma chère Tullie, vous qui avez tant d'érudition, qui n'ignorez rien de ce qui peut être appris, me pourriez-vous expliquer un songe aussi bizarre que celui-là ?

TULLIE .

Affurément, je le puis, & l'interprétation et est fort facile ; mais je t'en parlerai en temps & lieu, parce qu'il n'est pas fort nécessaire que tu le saches à présent.

OCTAVIE .

Eh, de grace, contentez ma curiosité, & ne me laissez pas plus long-temps dans les frayeurs où je suis : je t'en conjure, ma petite femme, ou plutôt mon petit mari ; (puisque tu as fait les fonctions sur moi) je t'en conjure, dis-je, au nom de tout ce que tu as de plus cher au monde.

TULLIE .

Puisque tu es donc si curieuse, il faut te satisfaire ; il n'y a pas moyen de rien refuser à ce que l'on aime. Apprends donc que ce songe te présage de grands plaisirs que tu goûteras dans ta jeunesse, & que tu recevras d'un amour étranger : son augure porte pareillement que Pamphile fera noirci de cette tache, qui ternit aujourd'hui la réputation d'un mari à qui on a violé le droit de son lit. C'est-à-dire en bon François, que tu le feras cocu.

OCTAVIE .

Qui, moi ! je ferois Pamphile cocu ! A Dieu ne plaise d'en avoir seulement la pensée !

TULLIE .

Il n'est pas nécessaire, je m'imagine, de te dire qui sont ceux qu'on appelle cocus ; tu dois savoir que ce sont les maris à qui leurs femmes ne gardent pas la foi conjugale.

OCTAVIE .

Je le fais fort bien ; mais tout de bon, ma Cousine, me croyez-vous capable de tomber dans une si grande faute ? quoi, je ferois un tel affront à Pamphile ? non, je mourrois plutôt. Est-ce qu'il vous est arrivé quelquefois de tromper votre Oronte ? je ne saurois me le persuader : j'ai trop bonne opinion de votre honnêteté, & vous m'obligerez d'avoir là-dessus les mêmes sentiments pour ma personne.

TULLIE .

Ne fais point tant la scrupuleuse, je ne te pronostique rien qui ne doive t'arriver. Autrefois on étoit assez niais pour croire que le cocuage étoit une ignominie ; mais à présent on est défabusé : car qu'est-ce enfin que ce grand mal dont tant de gens de bien se rient avec juste raison ?

*Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le fait, c'est peu de chose.*

On est donc guéri aujourd'hui de cette vieille erreur : il n'y a plus que les fots qui s'en rompent la tête ; les mieux avisés connoissent bien que c'est une pure idée ; ils ne disent mot, & je trouve qu'ils ont raison ; il en reste toujours assez pour eux : outre que le mariage étant ordinairement le tombeau de l'amitié, nous avons droit de chercher ailleurs ce qui nous peut plaire. Si les hommes en agissent tous les jours ainsi, quoique souvent ils aient de plus belles femmes que celles des autres à qui ils se donnent ; eh ! pourquoi ne jouirons-nous pas du même privilege qu'eux ? L'union des volontés faisant le nœud le plus fort du mariage, si elle vient à se rompre, ou par la contrariété des humeurs, ou par la grande facilité que nous avons à nous dégoûter bientôt de ce que nous possédons, l'obligation de se garder mutuellement la foi, ne cesse-t-elle pas ? (Tu conçois bien ce raisonnement.) Devenant donc de la sorte tout-à-fait libres, & notre cœur ne pouvant d'ailleurs être sans quelque amusement, la nature, qui est sage en tout ce qu'elle fait, lui permet de chercher quelque objet qui l'occupe, & de s'attacher à ceux qui ont quelque sympathie avec lui.

OCTAVIE.

J'ai vu néanmoins des personnes qui condamnoient ces libertés-là, comme de grands crimes.

TULLIE.

Je le crois bien ; & il est vrai que les loix civiles sont contraires en cela à celles de la nature ; mais c'est seulement pour éviter les désordres qui pourroient arriver dans le monde. Apprends donc, Octavie, que le mal du cocuage dont on nous prêche tant l'énormité, ne doit pas nous effrayer, non plus que ce beau terme d'honneur, qui n'est point une vertu réelle, mais un fantôme & une pure chimere. Ce n'est pas que dans nos petits commerces amoureux nous ne devions éviter l'éclat ; ce seroit une impudence extrême

de faire hautement nos maris cocus ; il faut sauver les apparences. Par une complaisance fausse ou véritable pour le pauvre homme, user un peu d'hypocrisie, faire quelques grimaces en temps & lieu, ne parler que fort peu ou point du tout de la personne que nous aimons, prendre à propos l'heure du berger : voilà les moyens de vivre heureuse dans la servitude du mariage, en cachant le mystère de notre cœur ; & de planter à nos maris des cornes d'abondance, sans qu'ils s'en aperçoivent.

OCTAVIE .

Vous me surprenez, Tullie, par cette facilité admirable que vous avez à vous exprimer & à parler sur toutes choses : toute votre morale néanmoins ne me poussera pas à faire ce que vous prêchez ; j'aime trop Pamphile, pour lui mettre un si beau bonnet sur la tête.

TULLIE .

Attends, attends encore un peu que tu ayes perdu ton pucelage, & je suis sûre que tu changeras bien d'avis, & que dans quelques mois les caresses de ton mari te deviendront fades & insipides. On se lasse d'avoir nuit & jour sur soi la même charge, & le changement est pour nous un ragoût piquant ; & il y a fort peu de femmes, pour ne pas dire point du tout, qui ne se servent de l'occasion quand elles la trouvent.

OCTAVIE .

Je vous dis encore une fois que cela ne me persuade pas, & que Pamphile se peut reposer sur ma fidélité ; tout ce que vous dites est beau & bon, mais il a toujours assez de quoi nous faire rougir.

TULLIE .

Ah ! que tu es opiniâtre ! qui est-ce, je te prie, qui peut tourner en opprobre une nécessité insurmontable ? Si ce sont les destins qui nous donnent une inclination si violente, quel moyen de ne pas succomber ? Minerve même, ni toutes les Vestales, ne pourroient pas y résister ; & toi tu voudrois... Mais revenons à notre songe ; n'as-tu plus rien vu touchant Pamphile ?

OCTAVIE .

Rien du tout ; & pendant que vous étiez ensevelie dans un profond sommeil, je repassois agréablement dans mon esprit, tout ce que vous

m'aviez raconté des myſteres les plus ſecrets de l'amour.

TULLIE .

Je ſuis ravie d'avoir une ſi bonne écoliere que toi ; je ferai en forte que tu paſſeras de mes embrasſements à ceux de Pamphile, auſſi ſavante qu'il le faut pour bien goûter ce plaifir. Continuons notre leçon : tu fais déjà qu'on doit pouſſer dans cette fente, dont je t'ai fait la deſcription, & qui eſt entre tes cuiffes, une fleche de chair, qui te percera juſques à la ſeptieme côte.

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! vous badinez, Tullie ; je ne fais par quel moyen cela pourroit être ?

TULLIE .

Quoi qu'il en ſoit, il mettra ce nerf qui le fait homme, dans cette partie de ton corps qui te fait femme ; vos deux ſexes ſe mettront l'un dans l'autre ; & de deux vous ne ferez plus qu'un. Voici de quelle maniere cela ſe fera.

OCTAVIE .

Ah ! que je ſuis remplie de crainte & de deſir ! je ſouhaite de ſavoir ce myſtere, & j'appréhende que vous me le diſiez.

TULLIE .

Il te jettera d'abord les bras ſur le col, & te preſſera ſi fort toute nue, qu'il te fera impoſſible de lui échapper, quand même tu le voudrois.

OCTAVIE .

Je vous prie, ma très-chere, racontez-moi comment Oronte s'y prit la nuit de vos noces ; car pour ce qui eſt de Pamphile, vous ne m'en pouvez rien dire de certain : chacun baiſe à ſa guiſe ; les uns plus, les autres moins, & je crois qu'en cela il n'y a point de regle.

TULLIE .

Tu as raiſon, Octavie, je vais te ſatisfaire ; & il faudra que tu ſois auſſi froide que le marbre, ſi tu ne reſſens quelque émotion par le portrait que je te ferai de nos divertifſements & du jeu auquel je jouai avec Oronte, lorsqu'il me dépucela. Ah, Dieux ! que je goûtai de plaifirs, cette nuit ! l'image m'en eſt trop douce pour l'oublier, je m'en ſouviendrai éternellement.

OCTAVIE .

Commencez donc, Tullie ; je suis dans la plus grande impatience du monde de vous entendre : vous pouvez parler sans crainte ; toute la maison est dans un profond sommeil, toute la nature dans le repos, le silence regne partout ; en un mot, tout favorise nos plaisirs & nos jeux.

TULLIE .

Après que ma mere m'eût déshabillée toute nue, elle me coucha ; elle mit sous le chevet du lit, un linge fort blanc ; elle nous embrassa ensuite, Oronte & moi, & lui dit de me donner un baiser en sa présence. Ce procédé de ma mere me rendit toute confuse ; après elle se retira, elle ferma la porte, & emporta la clef dans sa chambre, où il y avoit beaucoup de nos parents, entre lesquels étoit ma chere Angélique.

OCTAVIE .

Est-ce cette même Angélique dont vous m'avez parlé si souvent, qui étoit la meilleure de vos amies, & avec qui vous viviez dans la dernière confiance & familiarité ?

TULLIE .

C'est elle-même ; si tu la connoissois, tu serois charmée comme moi de sa beauté, de ses manieres, & de ce certain je ne sais quoi qui gagne tous les cœurs. Il y avoit quelques mois, quand on célébroit mes noces, qu'elle étoit mariée à Lorange ; c'est un jeune homme fort aimable pour les qualités du corps & de l'esprit. Angélique m'avoit donc fort exactement instruite des douleurs que je souffrirois dans les premières attaques qu'on devoit donner à ma virginité ; elle m'avoit appris ce que je devois faire de mon côté, ce que je devois dire, & elle n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre notre plaisir plus grand : enfin, je savois jusques aux moindres circonstances d'une parfaite conjonction. Etant donc si bien préparée, j'attendois mon adverfaire, dans la résolution de le bien recevoir, s'il avoit plus de force que moi ; je ne lui cédois point en courage : j'aurois seulement souhaité d'être délivrée d'une certaine pudeur, qui m'empêchoit de me servir d'abord de toute mon adresse.

OCTAVIE .

Je ne m'étonne point que vous ayiez couché la nuit de vos noces toute nue avec Oronte : je fais que ma mere en fait de même toutes les nuits avec mon pere.

TULLIE .

Patience : modere un peu cette ardeur indiscrete d'apprendre tout en un moment ; écoute-moi seulement : tu sauras après tout au fond, je n'oublierai pas un iöta, & je te dirai chaque chose par son ordre. Sitöt que ma mere se fut retirée, & qu'Oronte m'eut apperçue toute seule au lieu destiné pour le combat, il quitta ses habits avec tant de précipitation, qu'il parut dans un moment tout nud au bord du lit, lorsque je le croyois encore fort empêché.

OCTAVIE .

C'est qu'assurément il avoit le feu au derriere, & qu'il ne pouvoit l'éteindre que par ton secours.

TULLIE .

Ah ! que tu es badine ! ne m'interromps donc pas davantage, si tu veux savoir ce que tu desires d'apprendre. On voyoit clair dans la chambre comme en plein jour ; ma mere avoit eu soin d'y faire mettre quantité de flambeaux. Je vis donc devant le lit un beau corps blanc & dodu ; mais ayant fait semblant de détourner mes yeux par pudeur, j'apperçus en bas son Vit droit comme une pique ; il étoit d'une taille à se bien défendre, & de temps en temps il levoit la tête, comme s'il eût voulu me saluer par respect, ou bien qu'il m'eût menacé du rude assaut qu'il alloit me donner.

D'abord Oronte tira du lit toutes les couvertures, (car c'étoit au mois de Juin que nous fûmes mariés) puis il m'exposa ainsi toute nue à la cupidité de ses yeux ; je mis alors une main sur mon sein, & de l'autre je couvrois ma partie, afin de cacher ces deux endroits les plus précieux de mon corps, & de les dérober à la lumiere. Mais hélas ! je ne fus pas long-temps la maîtresse de ces deux places ; il s'en empara bientôt ; & m'ôtant de devant les mains qui les gardoient, il y plaça hardiment les siennes. Il me regardoit avec des yeux amoureux & pleins de feu ; il me baisoit la bouche, les joues, le col, le sein, les tettons, le ventre, & faisoit toutes ces actions avec un air si passionné & si rempli de tendresse, que j'en étois sensiblement émue. Après toutes ces cérémonies qui m'étoient fort agréables, il me mit le doigt du milieu dans le C... aussi profond qu'il put ; & c'étoit (comme il me l'avoua

lui-même dans la chaleur de nos embrassements) pour savoir si j'étois pucelle : vu le témoignage du doigt, touchant la virginité d'une fille, est bien plus sûr que celui du Vit. Car outre que celui-ci dans sa fureur n'est pas capable de faire quasi de discernement, il est d'une taille à ne pouvoir mettre que la tête, où l'autre peut entrer facilement tout entier.

OCTAVIE .

Voyez un peu la malice du pelerin !

TULLIE .

Tous les hommes sont également curieux sur ce sujet, & nous devons leur pardonner ces soupçons qu'ils forment de nous autres. Mais qu'une nouvelle mariée a de joie, lorsqu'elle voit qu'on la trouve vierge ; & que le mari a de plaisir, de cueillir une fleur qui est aujourd'hui si rare ! Car quand on a son pucelage comme tu l'as, & comme je l'avois, on en trouve toujours des marques évidentes dans le lieu où il réside ; & ce qui les oblige à faire cette curieuse recherche, c'est parce qu'ils savent que non-seulement nous perdons notre virginité par le commerce que nous avons avec les hommes, mais encore que nous pouvons nous l'ôter nous-mêmes.

OCTAVIE .

Je crains fort, Tullie, que vous n'entendiez pas ce que vous dites.

TULLIE .

Je te parlerai une autre fois de tout ce qui regarde cette matiere ; chaque chose a son lieu, Oronte étant donc sûr par la petite entrée de ma partie, & par la visite exacte du doigt, que j'étois telle qu'il me souhaitoit, il se jeta sur le lit, m'embrassa ; & par milles petites caresses, & les paroles les plus passionnées qu'il se put imaginer, il tâcha de m'animer au combat.

OCTAVIE .

Mais quoi ! vous qui avez l'esprit si joli & si agréable, ne disiez-vous rien ? étiez-vous muette ? étiez-vous de pierre ?

TULLIE .

Que voulois-tu que je fisse ? je soupirois au-lieu de parler ; je le repouffois, un moment après je l'attirois, je fuyois, & je m'approchois : la pudeur qui me couvroit tout le visage, étouffoit mes desirs les plus amoureux, & en même temps les enflammoit ; & cette passion devenoit en

moi plus violente, à mesure que j'en voulois arrêter les fureurs. Oronte sentit donc que j'étois toute en feu malgré moi : Courage, ma chere Tullie, me disoit-il amoureusement, favorise-moi, & ne t'oppose pas à la jouissance de ma félicité, qui ne dépend que de toi ; ouvre toi-même ce petit palais, où est le trône des graces, des ris, des jeux les plus innocents ! Ma Déesse, disoit-il, en souriant, voilà la clef, prenez-la vous-même ; mais je le refusois. Qu'appréhendez-vous ? continuoit-il ; si vous êtes toute à moi, pourquoi me refuser des faveurs qui me sont si justement dues ? Oui, Oronte, lui répondois-je, je veux bien de tout mon cœur être tout à vous ; mais afin que je sois digne de votre estime, ne permettez pas, je vous en conjure, que je me profite à toutes ces saletés que vous voulez exiger de moi ; épargnez ma pudeur : je ne doute point que vous ne m'aimiez ; mais il me semble, avec vos fureurs, que votre passion a plutôt le caractere de la haine que d'un amour honnête & réglée. Mon cher Oronte, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ; ferez-vous insensible aux larmes que vous voyez que je répands ?

OCTAVIE .

Pleuriez-vous tout de bon, ma Cousine ?

TULLIE .

Oui, je versois quelques larmes, mais elles ne le fléchissoient aucunement ; au contraire, il devenoit plus furieux : Si vous m'aimez, disoit-il, laissez-là, je vous prie, cette pudeur si incommode ; je m'étonne que vous en ayiez encore, après vous être exposée toute nue aux yeux d'un homme nud comme moi : vous n'en aurez jamais plus, continua-t-il, que lors que vous montrerez que vous n'en avez point à mon égard, & que vous ferez dans ce lit conjugal, tout ce que je croirai nécessaire à notre commun plaisir. Vous savez la puissance que le droit de mariage me donne sur vous, c'est pourquoi ne vous opposez à rien. Pendant toute cette contestation, son membre étoit furieux, & se battoit la tête contre mes deux cuisses, comme s'il eût été enragé de ce que nous ne pouvions pas nous accorder.

OCTAVIE .

Ah ! ma pauvre Tullie, que je te plains ! les blessures que tu es sur le point de recevoir, me font trembler pour toi !

TULLIE .

Tu tournes tout en raillerie ; écoute sérieusement, si tu es sage, la chose du monde la plus sérieuse.

OCTAVIE .

Ah ! ah ! ah ! eh bien, j'écoute, continue, & ne te fâche pas.

TULLIE .

Sans autre forme de procès, il m'ouvre par force mes cuisses avec une des siennes, & découvre le chemin par où il vouloit aller : il monta aussi-tôt sur moi, & s'étendit tout de son long sur mon corps. Quel remède alors pour me défendre ? je fus toute étonnée de me sentir chargée d'un poids si lourd & si pesant ; il tenoit son instrument à pleine main, comme pour en arrêter les faillies ; & en ayant placé la pointe justement sur les levres de ma partie, il se jeta à corps perdu sur moi : mais il n'avança rien ; car les avenues étoient trop étroites pour recevoir du premier abord un ennemi si furieux. A la première & seconde secousse, il ne gagna pas un pouce de terrain ; à la troisième & la quatrième, je sentis que les esprits de Priape s'exhaloient ; (tu fais, Octavie, qu'on appelle esprits de Priape, cette précieuse semence que la nature a consacrée à la génération & à la volupté) & comme si les cataractes de cette divine liqueur se fussent ouvertes, ils s'en fit une espèce de déluge partout le dehors. Ce ne fut alors qu'une escarmouche, & non pas un véritable combat ; je souffris néanmoins de cuisantes douleurs au-dedans de la partie, à cause des efforts violents & réitérés que faisoit mon adverfaire pour se rendre maître de la place.

OCTAVIE .

Pûtes-vous bien vous empêcher de crier ?

TULLIE .

Le moyen de se taire ! je criois comme si l'on m'eût écorchée. Je m'appaisai néanmoins un peu après, parce qu'Oronte eut la complaisance de déconner, de peur de me faire crier davantage : il plaça de telle sorte son invention, que la tête m'alloit presque toucher le nombril ; & tout cet espace qui est entre deux jusques à mon sein, fut inondé de la semence. Je pris alors le linge qui étoit sous le chevet, comme ma mere m'avoit commandé, & j'en nettoyai premièrement son V., & en essuyai après les parties de mon corps, qui en étoient mouillées. Pendant ce temps, il me devoit avec ses baisers ;

& comme un homme qui revient de l'extase, il ne faisoit que soupirer, sans pouvoir prononcer une seule parole.

OCTAVIE .

Ah ! le pauvre enfant, qu'il avoit de peine !

TULLIE .

Après ces premiers coups d'essai, il reposa un peu : Je veux mourir présentement, me disoit-il, si je ne vous aime plus que mes yeux, plus que ma vie : peut-on rien voir au monde de si beau que vous ? êtes-vous une Déesse ou une mortelle ? Ah, Dieux ! quel beau sein ! peut-on même trouver dans celui de Vénus, des tettons plus fermes, mieux arrondis, & qui soient dans une si juste distance l'un de l'autre ? Il les manioit en même-temps, il ne pouvoit pas se rassasier de les contempler il les baifoit, les suçoit avec l'extrémité des levres, & mordoit doucement ce petit bouton qui fait un de leurs principaux agréments.

Je t'avoue, Octavie, que ces petits jeux me plaisoient infiniment, & me faisoient desirer une seconde conjonction. Il mettoit alors une de ses mains entre mes cuisses, il badinoit avec mon poil follet, il pressoit les deux levres de mon petit Connaut l'une contre l'autre ; après il les r'ouvroit, & y mettoit dedans tous les doigts l'un après l'autre. Je voudrois, disoit-il :

*Tant j'aime l'amoureux déduit,
Que chaque doigt fût un gros V...
Vous en seriez bien plus contente ;
Outre qu'il n'arriveroit pas
Que ces V... fussent jamais las
A vous payer chacun sa rente.*

Je vous suis fort obligée, lui répondois-je, de tous vos souhaits ; je n'ai que faire de tant de rêveries. Si un seul Vit me cause tant de douleurs, que seroit-ce si vous en aviez autant que de doigts ? assurément vous me tueriez avant que de sortir de ce lit. La nature est bien sage, d'avoir tenu les hommes de si court ; contentez-vous de ce que vous avez, & ne rendez point votre lubricité criminelle par des souhaits si extravagants. Oronte m'écoutoit avec plaisir, & rioit de tout son cœur de ma simplicité. J'avois beau raisonner & faire la fâchée, il tenoit toujours sa main sur mon calibistri ; & me montrant de l'autre son instrument furieux, il me dit de le prendre. Je le refusai

d'abord ; mais étant devenue un plus hardie, je lui obéis. Ah, quel monstre ! le croiras-tu, Octavie ? à peine pouvois-je l'empoigner ; & je me sentis saisie d'horreur de le voir si rude, si dur & si chaud. C'est avec cela, continua-t-il, que je vais vous fendre par le milieu, & que je vais enfoncer ces portes qui rendent votre virginité inaccessible. Courage, ma Nymphé, ma Déesse : c'est dans l'espérance que j'en resterois victorieux, que votre mere vous a donnée à moi ; lorsqu'elle reviendra pour nous féliciter, que diroit-elle si elle vous trouvoit pucelle comme auparavant ? Elle me traiteroit de lâche & d'imbécille, & ne me voudroit pas sans doute pour son gendre, n'ayant pu exercer sur vous la fonction de mari ! Ah, mon cher Oronte ! lui repliquai-je, vous me ferez mourir infailliblement, si vous voulez mettre par force dans mon ventre, un instrument si lourd & si furieux ! Mais il étoit sourd à mes paroles ; il monta dérechef sur la bête, & je conduisis de ma main le bidet jusqu'à la porte de l'étable. Cependant il leva en haut d'une main une de mes cuisses ; & sous mes auspices, il poussa & repoussa fortement : je souffris patiemment ces premières attaques ; mais il devint en un moment si furieux, que l'ayant poussé avec plus de vigueur qu'il n'avoit encore fait, il le fit entrer environ de deux doigts.

OCTAVIE .

Ne sentiez-vous point de mal ?

TULLIE .

Je sentis une douleur insupportable. Vous me tuez, Oronte, lui disois-je ; je criois d'une voix pitoyable, ou plutôt, ce n'étoient pas des cris, mais des hurlements. De colere, je retirai son membre avec la main ; mais il s'en fâcha, & m'en fit une rude correction, jusques à traiter d'insolence la hardiesse que j'avois prise. Je fus donc contrainte, pour l'appaiser, de le remettre dans sa place, où il ne fut pas plutôt, qu'il en sortit une pluye de lait, qui adoucit un peu la douleur qu'il venoit de me causer. Son instrument étant donc devenu lâche & épuisé par cette dernière attaque, il fallut faire trêve pour quelque temps.

OCTAVIE .

Dites-moi, Tullie, cette pluye pénétra-t-elle bien avant ?

TULLIE .

Non, mon petit cœur, il n'y en entra pas une goutte ; il n'y eut que les bords & les extrémités qui furent humectées de cette douce liqueur Oronte, cependant me fit de grandes plaintes : Si vous m'aimiez, Tullie, disoit-il, vous ne refuseriez pas comme vous faites à un malheureux qui meurt pour vous, les véritables fruits de votre amour. Je vous aime, répondis-je, & d'un amour le plus tendre qu'on puisse ressentir : mais malheureuse que je suis ! voulez-vous faire une boucherie de ce lit ; considérez que je suis fort jeune, & que j'ai le corps extrêmement délicat. Ne savez-vous pas, dit-il, que cette partie de votre corps n'est plus à vous, mais à moi ? pouvez-vous l'ignorer, vous qui avez de si belles connoissances ? pourquoi donc me disputer la jouissance & la possession d'une chose qui m'appartient, & qui m'est si justement due ? Ah ! Oronte, lui répondis-je, si vous saviez combien la douleur que vous me faites souffrir est cruelle, vous auriez pitié de Tullie, pour peu que vous eussiez d'amour pour elle. Cette douleur, reprit-il, ne peut que vous être glorieuse ; & plus elle sera cuisante, plus vous en paroîtrez honnête, outre qu'elle ne sera pas longue, & qu'elle doit être suivie d'un plaisir qui ne finit point. Savez-vous, ajouta-t-il, que vous avez fait une grande faute, de m'avoir fait répandre au-dehors cette divine semence ? il n'y a point de plus grand crime : vous m'avez ôté par-là l'avantage de devenir pere ; vous avez tué mes enfants & les vôtres avant qu'ils fussent nés ; vous leur avez ôté l'ame qu'ils n'avoient pas : voyez combien votre impatience a été criminelle !

Mon cher mari, lui dis-je, je ne veux pas disputer avec vous là-dessus ; j'avoue que je suis coupable ; pardonnez-moi donc : je vous serai plus obéissante ; je souffrirai constamment toutes les douleurs que vous me ferez ; & pour augmenter votre plaisir, je remuerai le mieux que je pourrai. O Déesse ! dis-je, en même temps, qui présidez à l'Hyménée, soyez-moi favorable ; inspirez-moi les sentiments les plus amoureux, & les mouvements les plus conformes à l'inclination de mon cher Oronte, & je vous obéirai aveuglément. Il fut satisfait de cette soumission ; il me baïsa plusieurs fois, me chatouilla, me mania par-tout : tous ces petits jeux étoient ordinairement les héros qui m'annonçoient le combat. Allons, me dit-il, courage, faites ce que vous m'avez promis. Voyez comme dans peu de temps votre ennemi est devenu redoutable ! Il semble à le voir qu'il veuille mettre tout à feu & à sang : mais quelque furieux qu'il paroisse, vous pouvez

facilement le vaincre ; attendez-le seulement de pied ferme ; & pendant le combat, invoquez dévotement le Dieu des batailles amoureuses. Ça, continua-t-il, couchez-vous, & faites ce que je vais vous dire, si vous voulez que je sois votre mari. Levez vos cuisses le plus haut que vous pourrez, & faites en sorte que vos pieds baissent quand je serai sur vous : fort bien ; embrassez-moi maintenant de toutes vos forces, afin que je ne me puisse séparer de vous.

OCTAVIE.

Vous tîntes sans doute votre parole ?

TULLIE.

Oui, je fis comme il me dit des cuisses, & je l'embrassai si étroitement, qu'on eût dit que je me voulois coller à lui. Il commença par le baïser des yeux, & m'ouvrit après avec les doigts l'endroit où il vouloit entrer. Il y posta à l'entrée son instrument de guerre, & prit si bien ses mesures, que l'ayant poussé de toutes ses forces, je le sentis entrer plus avant qu'il n'avoit encore pu faire auparavant. Sérieusement, Octavie, je crus qu'il m'avoit mise en pieces ; ma douleur fut si grande, que non-seulement je ne pus retenir mes larmes, mais même je n'eus pas assez de constance pour m'empêcher de crier hautement. Oronte touché alors de quelque pitié, s'arrêta tout court au milieu de sa course : Je fais trêve pour un moment, dit-il : prenez cependant courage, vous n'avez plus guere à souffrir ; j'ai fait cette fois plus que la moitié du chemin ; voyez-le vous même. Le danger où j'étois, fit que j'y portai la main, & je trouvai qu'il disoit la vérité ; mais ce qui restoit au-dehors, étoit le gros & le plus nerveux : il me mit la langue à la bouche ; & ayant poussé en même-temps un coup ou deux, il entra plus avant. Ah ; malheureuse que je suis ! disois-je, vous me tuez ; arrêtez-vous mon cher Oronte, modérez un peu ces secousses si cruelles. Avec tout cela, malgré ma douleur, je le tenois fortement entre mes bras, & j'avois toujours mes cuisses en l'air, afin de l'aider par cette posture à finir bientôt une si grande affaire. Enfin, à la quatrième secousse, ayant ramassé toutes ses forces, il fit entrer tout entier Priape, glorieux & triomphant, dans une place qui s'étoit si bien défendue. Le lit qui étoit le champ de bataille en trembla, & le bruit qu'il fit fut si grand, qu'il fit juger à tous mes parents qui étoient dans la prochaine chambre, qu'il devoit être tout brisé. Je m'écriai plus haut que jamais, & priai Oronte de retirer de la playe la fleche dont il m'avoit

percée jusques aux entrailles. C'est à cette heure, me disoit-il, que je puis dire que de très-pure vierge que vous étiez, vous êtes devenue une femme très-chaste : vous ne devez plus rien appréhender ; le chemin où l'on va au comble du plaisir, est ouvert à vous & à moi ; toutes vos douleurs sont passées : je m'en vais arroser de cette eau de Vénus tout le dedans de votre parterre, & je vous donnerai un baiser qui vous servira de signal. A peine avoit-il achevé de parler, qu'il me baïsa, & je me sentis en même temps mouiller jusques aux entrailles, d'un sang chaud & visqueux. Tout le plaisir que j'eus alors, fut une légère démangeaison. Il n'en étoit pas de même d'Oronte ; les baisers continuels qu'il me donnoit, ses attouchements, ses paroles tendres entre-mêlées de soupirs amoureux, ses yeux moitié vifs, moitié mourants, témoignoiënt assez que sa joie étoit infinie.

Bien qu'il eût fait la décharge en vaillant homme, il ne voulut pourtant pas déconner : Je veux récompenser, me disoit-il plaisamment, toutes les pertes que j'ai faites, & je veux en user en vainqueur. Quoi ! Oronte, lui dis-je, n'êtes-vous pas satisfait ? dites-moi quels peuvent être les droits du vainqueur ? je recevrai les loix que vous voudrez m'imposer, soit que vous me vouliez traiter en esclave, ou en femme libre. Lorsqu'on s'est rendu maître d'une place, reprit-il, qui a coûté comme la vôtre tant de sueurs & tant de sang, nous pouvons y rester tant qu'il nous plaît ; il n'y a rien qui puisse nous forcer d'en sortir : ce sont-là, Tullie, les droits les plus sacrés d'un Vit victorieux ; & je prétends que vous confessiez votre défaite, & que votre Con tout rompu, tout déchiré, le reconnoisse pour son souverain. Cependant préparez-vous à un nouvel assaut : vous voici à la fin de vos peines, & je veux vous faire avouer qu'il n'y a point parmi les mortels de volupté plus solide & plus douce, que celle de Vénus. Afin de vous la rendre plus sensible, je veux vous apprendre ce que vous devez faire ; à mesure que je pousserai en-bas, poussez-en-haut le plus vigoureusement que vous pourrez : cela ne sera pas difficile, à vous qui êtes jeune & robuste. Je lui obéis ; je fis si bien mon devoir, que mes fesses étoient plus mobiles que les siennes, Oronte voyant que j'étois si savante : Courage, s'écrioit-il, poussez, poussez, fort bien, fort bien, quelle Amazone ! mon ame, mon petit cœur, ma Vénus, que vous me causez de plaisir ! y a-t-il un mortel si heureux que moi ! Ah ! Dieux ! je n'envie point votre félicité ; celle dont je jouis à présent, est mille fois plus pure & plus solide que la vôtre : ah, ah, ah, Tullie,

ma chere Tullie, je meurs ! Et moi, Oronte, dis-je, je sens, ah !..., je sens, & je ne puis dire quoi.

OCTAVIE .

Vous me tuez, Tullie, par votre discours je languis & je meurs dans l'attente d'un si grand plaisir.

TULLIE .

Pendant que nous étions si étroitement attachés l'un à l'autre, je sentis couler cette liqueur, laquelle, par son chatouillement, me provoqua en même-temps à la décharge ; je me sentis brûler par tout le corps d'une si furieuse chaleur, que n'ayant plus d'égard à aucune pudeur, je pressois mon ennemi, je le fatiguois par mes faillies : on eût dit, à voir la mobilité de mes fesses, que mon derriere étoit plein de vif argent, que rien ne pouvoit fixer. Enfin, nous fûmes si heureux cette fois-là, que les deux éjaculations se firent dans le même moment ; ce fut avec tant de bravoure de part & d'autre, que si Vénus eût été témoin de notre combat, je crois qu'elle n'auroit su à qui attribuer la victoire. A peine commencions-nous à respirer, Oronte & moi, que nous entendîmes ouvrir la porte ; ma mere & Angélique entrèrent vite dans notre chambre, & la fermerent avec le verrouil.

OCTAVIE .

Elles ne le mirent pas si bien à la porte, qu'Oronte l'avoit mis à votre &c. n'est-il pas vrai ?

TULLIE .

Ris donc de tout ton cœur, petite folle ; tu n'en auras pas tant d'envie, quand tu sentiras dans quelques heures les assauts qui te feront donnés.

OCTAVIE .

Alors comme alors, chaque chose a son temps ; continuez votre récit.

TULLIE .

Je pris d'abord les couvertures qu'Oronte avoit jettées au pied du lit ; & j'en couvris sa nudité, & la mienne : car j'avois honte dans cet équipage aux yeux de ma mere ; je n'avois pas tant d'égard pour Angélique, car nous nous connoissions comme toi & moi. Ma mere m'embrassa, puis en s'adressant à Oronte : Mon fils, dit-elle, que vous avez bien combattu ! vous êtes un héros ; les cris de ma fille sont des témoins. irrévocables de sa

défaite : je vous congratulate de votre victoire ; si vous n'aviez pas vaincu, Tullie auroit été veuve, quoique mariée. Angélique s'étoit cependant jettée à mon col, & me donnoit mille baisers, les larmes aux yeux. Ah ! ma pauvre enfant, me disoit-elle tout bas, qu'Oronte t'a maltraitée ! c'est un vrai boucher. Toutes les fois que je t'entendois crier si fort, je le maudissois de tout mon cœur ; mais, dis-moi, comment te portes-tu ? Fort bien, lui dis-je ; & enfin, après tant de travaux & tant de cruelles douleurs, j'ai goûté ce grand plaisir, qui fait tout le bonheur de la vie. Es-tu femme ? ajouta-t-elle. Oui je la suis, ma mignonne ; & quand je repasse dans mon esprit les grands biens qui nous viennent de perdre la virginité, j'avoue que tous les plus riches trésors ne les égalent pas : j'y suis déjà tellement accoutumée, que je me passerois plutôt de boire & de manger que de ces agréables passe-temps. C'est fort bien, me dit-elle : tu parles comme une Sybille ; & toute fille qui ne goûte pas les délices de Vénus, ne jouit point proprement de la vie. Comme nous y avons toutes un penchant violent, on s'est avisé de modérer ces mouvements innocents de la nature par des idées chimériques d'honneur ; on veut même que la religion y ait part : les sottes en sont effrayées ; mais les sages n'en croient rien ; ce qu'elles font, c'est d'éviter les dehors, & cacher les apparences, pour s'accommoder à l'ignorance du siècle. Elle auroit moralisé davantage, si Oronte ne se fût approché de nous. Angélique le salua, & lui fit un compliment de congratulation, sur ce qu'il étoit venu heureusement à bout d'un pucelage qui auroit pu donner de la peine à Jupiter.

Sais-tu qu'Angélique a beaucoup d'esprit, & qu'elle dit les choses d'un air à plaire à tout le monde ? Ma mere donna une grande tasse d'hippocras à Oronte : Buvez cela, mon fils, lui dit-elle, pour vous fortifier & réparer les forces que vous avez perdues ; si vous me croyez, vous vous reposerez un peu ; vous avez assez remporté de gloire, cette nuit. Elle me fit manger trois noix confites, & me dit doucement à l'oreille d'obtenir d'Oronte quelques heures de treve, parce que le sommeil m'étoit nécessaire. Comme elle s'en retournoit avec sa compagnie, Oronte appella Angélique, & la pria de rester un moment pour être témoin de sa valeur : aussitôt comme elle regardoit, il faut brusquement sur moi, & me donna de si vigoureuses secousses, qu'on eût dit que le lit étoit menacé de prochaine ruine, tant il trembloit. Ma mere & Angélique en éclaterent de rire ; & bien-loin de me défendre, elles me

laissent ainsi toute seule, exposée aux fureurs d'Oronte. Sa course fut un peu plus longue qu'à l'ordinaire ; mais aussi la semence entra plus profondément dans la matrice, où je sentis un chatouillement si doux, qu'il causa une espèce de léthargie à tous mes sens. L'affaire finie, notre cavalier quitta son poste, & en sortit tout atténué, & la tête baissée.

OCTAVIE.

Sans doute que, dans cette posture humiliante, il vous demandoit pardon du sang qu'il vous avoit fait répandre ?

TULLIE.

Je voulus l'essuyer avec le linge comme les autres fois. Il n'est pas nécessaire, me dit-il ; il est aussi sec que s'il n'avoit pas nagé dans l'étang de la volupté. Il mit alors sa main à ma partie ; & ayant poussé un doigt fort avant, trouva que ma matrice n'étoit point mouillée. Que les Dieux nous favorisent, s'écria-t-il ! je ne doute point que de ce coup il ne se forme dans ton sein, ma chère Tullie, le fruit de notre amour. C'en est assez, mon cœur, reposez-vous un peu, jusques à ce que je vous provoque à de nouveaux combats. Comme j'étois fatiguée, le sommeil se rendit bientôt maître de tous mes sens ; je dormis trois bonnes heures, pendant lesquelles Oronte ne put pas fermer l'œil. Il me baïsoit de temps en temps, & me regardoit par-tout ; je dormis si profondément, que je ne me réveillais point : il retira doucement les draps & la couverture ; (j'étois couchée sur le dos) & m'ayant doucement élargi les cuisses, il vit le cirque amoureux où il avoit déjà fait trois courses. Il admiroit la beauté de mon corps ; & dans cette agréable contemplation enflammé d'un si charmant spectacle, il fit son entrée à cette place qu'il avoit si bien visitée. A l'abord d'un hôte si aimable, j'ouvris les yeux pour le recevoir. Quelle joie pour moi, s'écria-t-il ! vous vivez, ma Déesse ! j'appréhendois qu'il ne m'arrivât le même qu'à Périandre, Tyran de Syracuse, de caresser une femme morte. Je vous ferai bien voir, lui dis-je, que je suis en vie. Eh bien, mon cœur, faites ; vous ne sauriez, reprit-il, me donner une plus grande marque de votre amour.

OCTAVIE.

Que faites-vous pour lui montrer que vous viviez ? mais je le conjecture bien.

TULLIE.

Eh bien ! dis-le donc, qu'en crois-tu ?

OCTAVIE .

Je crois que vous remuâtes le derriere le plus vîte que vous pûtes.

TULLIE .

Tu y as justement mis le nez, Octavie ; c'est cela. Etant donc à la renverse, & me sentant ferrée, à mesure qu'Oronte pouffoit en-bas, je pouffois en-haut, avec une vigueur extraordinaire. Pendant que cette cadence dura, nous étions ventre contre ventre, poitrine contre poitrine ; enfin, nous étions si étroitement pris l'un contre l'autre, que si le corps d'Oronte eût été rempli de semence depuis les pieds jusqu'à la tête, je l'aurois toute eue jusqu'à la dernière goutte.

OCTAVIE .

Ce combat dura-t-il long-temps ?

TULLIE .

Helas ! qu'un instant ; car si nous mesurions ce plaisir par sa durée, nous le trouverions un siècle trop court. Il me semble que la nature a fait une grande faute en nous formant : son chef-d'œuvre auroit été bien plus accompli, si elle avoit fait de nos parties un étang plein de semence, où le membre de l'homme eût pu nager, & que de ce membre elle en eût fait une fontaine, & une source vive de cette même liqueur.

OCTAVIE .

Vous qui êtes si savante, ma Cousine, dites-moi la raison pourquoi ce plaisir dure si peu ?

TULLIE .

Il n'est pas fort aisé de la trouver ; cette difficulté a fait suer toute l'antiquité, & pas un n'a eu encore la hardiesse de la décider : mais je t'aime trop, mon petit cœur, pour te rien refuser ; voici ce que j'en pense.

Pour bien débrouiller cette question, il faut que tu saches que les Philosophes ne se sont point accordés sur siége de l'ame : Hippocrate le met au ventricule du cerveau ; Zenon & les Stoïciens, dans la tête & dans le cœur ; Empédocle le met au sang ; comme aussi Moïse : ce qui fut cause que ce sage Législateur défendit aux Juifs de manger le sang des bêtes. Galien a

cru que chaque partie avoit son ame ; Aristote qu'elle étoit répandue par tout le corps ; & moi (n'en déplaise à tous ces grands hommes) je crois que son véritable siege est dans les testicules de l'homme & de la femme. Selon cette opinion, il est facile de répondre à la question que tu m'as faite touchant la briéveté du plaisir vénérien ; car comme je te viens de dire, si la semence est le siege de l'ame, (comme il n'en faut point douter) *ergo* chaque goutte qui sort, en est une portion : de maniere que la nature a été fort sage d'en modérer l'éjaculation, de peur qu'en l'abandonnant à nos desirs dérégés, il ne s'en fit une évacuation entiere, qui entraîneroit tout le genre humain. Une preuve de ce que je dis, c'est que nous voyons tous les jours que les hommes qui ne veulent pas prendre ce plaisir avec modération ; s'en repentent, & que leur lubricité leur coûte bien souvent la vie, par l'épuisement des esprits vitaux qui se fait dans les combats trop souvent réitérés. Il est vrai que les femmes ne risquent pas le même danger, parce...

OCTAVIE.

Tullie, c'en est assez ; ce que vous dites est trop savant pour moi : vous m'obligerez bien plus de continuer votre récit, que j'ai imprudemment interrompu par ma curiosité.

TULLIE.

J'en étois, si je ne me trompe, lorsqu'Oronte me réveilla avec son instrument. Le loisir qu'il avoit eu pendant les trois heures que je dormis, de me contempler, lui avoit tellement échauffé l'imagination, que son membre étoit tout écumant de plénitude : je le sentis farfouiller jusques dans mes entrailles, & je remuai tant, que l'affaire se termina dans peu, parce qu'Oronte à la quatrième secousse paya le tribut ordinaire de sa semence, laquelle se mêlant en même-temps avec la mienne, nous perdîmes tous deux la parole.

OCTAVIE.

Dites-moi, je vous prie, ma très-chere, ne vous fit-il point de mal à cette attaque ? j'ai la curiosité de le savoir, parce que comme je brûle d'envie de jouir bientôt de ce plaisir, que vous me représentez être si grand, & que d'ailleurs je crains la douleur qui le précède, mon cœur est flottant entre l'espérance & la crainte.

TULLIE.

Ah, que tu es sotte de t'effrayer pour si peu ! quelque douleur qu'il y ait, le plaisir est infiniment plus grand.

OCTAVIE .

Je vous crois, ma Cousine ; car seulement à vous entendre parler, je sens un chatouillement & une démangeaison étrange à cette partie.

TULLIE .

Tant mieux, tant mieux, c'est bon signe. tu peux en attendant, sans tant de mystère, te la gratter, si elle te démange si fort. Non, non, laisse-moi faire, j'entends cela à merveille.

OCTAVIE .

Cette démangeaison que je souffre, est un effet de votre discours ; vos expressions sont si vives & si naturelles, que vous représentez les objets comme si on les voyoit, comme si on les sentoit. Mais que faites-vous, Tullie ? Ah retirez ce doigt adulateur qui me met tout en feu ! achevez, je vous prie, de me dire comment vous passâtes le reste de la nuit avec votre petit mari.

TULLIE .

Oronte dort pendant quelques heures ; pour moi je ne fermai pas seulement les yeux, quelque envie que j'eusse de reposer : les flambeaux étoient encore allumés, & il me vint à la pensée d'ouvrir une fenêtre qui regardoit dans le jardin. Je me levai toute nue, & je l'ouvris sans qu'Oronte se réveillât ; j'éteignis les flambeaux, car il faisoit jour ; & comme j'avois besoin de pisser, je pris le pot-de-chambre : mais à mesure que l'urine tomboit, elle me causoit une douleur si âcre & si mordicante, qu'à peine pouvois-je la supporter. Les gémissements que je pouffois, éveillèrent Oronte ; il me regarda fixement, & me dit : Qu'est-ce qui vous fait mal, ma mignonne ? Je quittai aussitôt le pot-de-chambre, quoique je n'eusse pas encore achevé. Je croyais que vous dormiez, lui dis-je ; j'ai de la confusion d'avoir offensé vos yeux par la vue d'un objet déshonnête. Voilà, sans doute, reprit-il, un grand mal, de vous avoir vu pisser ; sachez qu'une chose cesse d'être déshonnête, sitôt qu'elle est nécessaire. *Chevaucher, boire, manger, dormir, pisser, &c.* sont des actions dont on ne sauroit se passer qu'en cessant de vivre, & par conséquent qui n'ont en elles-mêmes aucune image de saleté. Je me remis d'abord au lit sans rien répondre, après m'être bien

effuyée. Oronte me jetta incontinent entre ses bras & entre ses cuisses ; il me baisoit, & me donnoit doucement sur les fesses, tantôt d'une main, tantôt de l'autre. Il me pria de manier son invention, afin de l'exciter à un nouveau combat : je lui obéis ; & dans fort peu de temps, je le vis grossir à vue d'œil, (la main d'une belle a une vertu merveilleuse pour cet effet.) Je vous veux maintenant chevaucher, me dit-il, d'une nouvelle maniere ; mettez votre cuisse gauche sur ma droite ; je le fis : il poussa fort rudement, mais il ne put entrer à cause de notre situation qui rendoit l'accès plus difficile. Il me fit lever la cuisse gauche encore plus haut ; mais avec tout cela, il ne put faire que la moitié du chemin ; ce qui fit qu'étant fatiguée par cette posture qui m'étoit incommode, je me lançai sur lui, jambe de-çà, jambe de-là : je t'avoue que j'étois glorieuse de voir mon adverfaire sous moi, & je piquai si bien ma monture, que nous arrivâmes au Port de Salut. Oronte m'avoua qu'il n'avoit jamais goûté un plaisir si délicieux.

OCTAVIE.

Apparemment vous ne sentiez point de mal ?

TULLIE.

Non ; car à force de remuer les fesses, je dissipois le reste de la douleur, outre que le chemin étoit déjà battu. Durant ces mouvements, je chatouillois légèrement la peau des testicules, je les pressois tous deux avec les doigts, je les irritai tellement par ce badinage, qu'ils répandirent avec profusion cette divine liqueur dont ils sont dépositaires.

Bien que j'eusse fait ma décharge, je ne voulus pourtant pas quitter sitôt la partie ; & comme toute ma pudeur s'étoit évanouie en changeant de posture, je baisois Oronte aux yeux, à la bouche, par-tout ; je lui mordois les levres, les joues ; je lui passois la main sur tout le corps ; je lui pinçois les fesses ; je le chatouillois ; enfin, je lui rendis avec usure toutes les caresses qu'il m'avoit faites dans nos premiers embrassements. Ma mere avoit promis qu'elle viendrait nous visiter de grand matin ; nous l'entendîmes qui s'approchoit : Vienne qui voudra, dit Oronte ; je vous ai promis de le faire sept fois, il en manque une, achevons-la, pour ne vous pas manquer de parole. Aussi-tôt qu'il entendit que ma mere étoit proche de la chambre, & qu'elle mettoit la clef à la serrure, il monta sur moi : Tenez, dit-il, divine Tullie, voilà la clef dont je veux me servir pour ouvrir votre cabinet ; en

même-temps il entra, & secoua si rudement, que ma mere, qui venoit d'arriver, fut toute surprise d'entendre trembler si fort le lit : je fis semblant de soupirer de honte, & de me fâcher. Qu'est-ce que je vois, dit-elle, ma fille ? est-ce que la nuit n'a pas été assez longue pour vos débats ? ma foi, vous vous en donnez au cœur-joie. Je vous demande pardon, ma mere, lui dis-je, je suis bien fâchée que vous me surpreniez dans cette turpitude. Cependant Oronte secouoit vigoureusement, comme si la présence de ma mere l'eût animé. Obéissez, me dit-elle, à votre époux, & n'ayez pas honte de faire l'office d'une mariée ; je m'en vais bientôt, pour vous laisser jouir paisiblement l'un de l'autre. Aussi-tôt elle sortit. Oronte, échauffé de l'ardeur du combat, me pria de faire mon devoir ; je compris fort bien ce qu'il vouloit me dire : c'est pourquoi à mesure qu'il avançoit, je repouffois, comme si je l'eusse voulu jeter jusques au ciel du lit. Il louoit mon courage, & étoit charmé de la mobilité de mes fesses ; je lui dis qu'il devoit plutôt me louer de l'amour que j'avois pour lui, qui me faisoit oublier moi-même, pour m'abandonner à des mouvements si peu honnêtes pour une jeune femme. Mais tout aussi-tôt je sentis le moment du plaisir qui s'approchoit, je crus que toutes les veines de ma matrice furent ouvertes : Faites vite, Oronte, je n'en puis plus, je me meurs, ah ! ah ! ah !... Le pauvre enfant se pressoit tant qu'il pouvoit pour me soulager ; mais il avoit beau remuer les fesses, il ne sortoit pas une goutte de son tuyau : on eût dit que toute son humeur radicale étoit épuisée. Il me baïsoit tendrement, & me conjuroit de l'aider dans un si grand ouvrage : j'y réussis si bien, qu'enfin je l'excitai à l'éjaculation ; mais il la fit longtemps après la mienne. S'étant un peu reposé entre mes bras sans déconner, il se leva du lit, & ayant appelé ses valets, il s'habilla ; il me donna auparavant un baiser, me demandant pardon d'avoir montré tant de lâcheté avec moi : c'est ainsi qu'il me parloit : Je suis honteux, ma très-chere, d'avoir fait si peu de courses dans un si beau champ. Comme il railloit ainsi, ma mere revint avec Angélique ; elles portoient deux grandes écuelles de confommé : ma mere en présenta une à Oronte, & elle me donna l'autre que j'avalai fort bien. Oronte, pour paroître plus vaillant, disoit qu'il n'en avoit pas besoin ; néanmoins il la prit comme moi, sans se faire beaucoup prier.

OCTAVIE.

Je m'imagine, Tullie, de voir dans votre entretien une fidelle peinture de ce qui me doit arriver : ce qui me console, c'est que si Pamphile me cause autant de douleurs qu'Oronte vous a fait de maux, j'aurai aussi les mêmes plaisirs que vous avez goûtés, & peut-être même qu'ils seront plus doux ; car ma partie étant plus petite & plus étroite que la vôtre, & le membre de Pamphile plus long de trois pouces que celui de votre mari, il m'en fera d'autant plus de plaisir, qu'il me pénétrera plus profondément.

TULLIE.

Je te souhaite seulement, mon petit cœur, pour l'amitié que je te porte, que Pamphile fasse aussi-bien son devoir qu'Oronte s'en est acquitté. Mais il est tantôt temps de nous lever ; je crois que quand tu aurois reposé sur le Parnasse, tu ne serois pas mieux instruite, & j'espère qu'avec les leçons que je viens de te donner, tu te défendras des attaques de Pamphile aussi-bien que pas une de ton âge.

OCTAVIE.

Je vous suis infiniment obligée, ma Cousine ; j'en fais, comme je crois, assez : pourvu que Vénus & son fils me favorisent, j'ai si bonne espérance de mon adresse & de mon courage, que je ne veux pas même pousser un cri, ni verser une larme au plus fort du combat.

TULLIE.

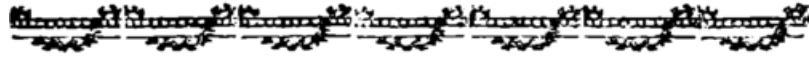
Ah, Dieux ! prends bien garde, ma pauvre enfant, de faire ce que tu dis ; cette constance seroit d'un mauvais effet pour toi, & produiroit dans l'esprit de Pamphile des soupçons qui te seroient défavantageux. Il n'y a rien qui cause plus de joie à un mari, la première nuit de ses noces, que lorsque son épouse témoigne par ses larmes qu'elle souffre beaucoup dans l'action : il prend ses gémissements & ses soupirs, pour les derniers accents de la voix d'une virginité mourante. Songe maintenant à ce que tu as à faire, & pense que je te parle en amie.

OCTAVIE.

Vous avez raison, ma Cousine ; je crierai si haut, que Pamphile ne pourra avoir aucun soupçon de mon pucelage. Donnez-moi un baiser, aimable Tullie, avant que de sortir du lit.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Vignette-04



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-02

CINQUIEME
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-03

OCTAVIE, TULLIE.

TULLIE.

AH ! ma très-chere, sois la bien venue : j'arrivai hier de la campagne, où j'ai laissé Oronte, & j'étois dans la plus grande impatience du monde de te revoir. Eh bien, quoi ! que dit le cœur ? mais comment est-ce que tu viens si tard ?

OCTAVIE.

Je viens, ma Coufine, dans le dessein de passer la nuit avec vous ; je vous jure que les quinze jours qu'il y a que je ne vous ai vue, m'ont duré un siecle, bien que je les aye passés dans les plaisirs. J'ai trouvé dans les embrassements de Pamphile toutes les douceurs que vous m'en aviez fait espérer : il a fait son devoir en galant homme, & a combattu avec tant de vigueur, qu'il a été obligé d'aller à la campagne prendre un peu de repos, &

se délasser de ses courses. Enfin, ma très-chère, j'ai tout sujet d'en être contente.

TULLIE.

J'en suis ravie, ma mignonne ; mais je suis encore plus aise de ce que nous coucherons cette nuit ensemble, & que nous pourrons librement nous entretenir de nos amours : il me tarde déjà que nous ne soyons au lit, afin de t'embrasser, & d'entendre le récit de ce qui s'est passé entre Pamphile & toi. Mais couchons-nous donc.

OCTAVIE.

Je le veux, de tout mon cœur, ma très-chère, & je souhaiterois pouvoir répandre dans ton corps, les mêmes torrents de volupté dont le mien a été arrosé ; je voudrois qu'il pût être aussi sensible à ces plaisirs, que ton esprit le fera par le récit que je te ferai. Me voici tantôt déshabillée.

TULLIE.

Et moi aussi ; mais il faut quitter ta chemise, il n'est rien tel que de se coucher nud à nud.

OCTAVIE.

Eh quoi, badine ! tu me la tires ; laisse-la-moi donc ôter à moi-même. Ah, Dieux ! comme tu te jettes à mon col, jambe de-çà, jambe de-là ! je crois que tu es folle : mettons-nous donc au lit.

TULLIE.

Eh bien, nous y voici, mon petit cœur ; baise-moi donc bien tendrement.

OCTAVIE.

Tant de baisers que tu voudras ; mais, de grace, retire cette main adulateur de cet endroit... voudrois-tu ainsi souiller une jeune mariée ?

TULLIE.

Sotte ! qu'as-tu à craindre ici avec moi ? laisse-moi prendre le divertissement que je souhaite ; j'ai laissé tout exprès ces flambeaux allumés, afin que ma vue eût son plaisir, aussi-bien que les autres sens.

OCTAVIE.

Mais, Tullie, est-ce que les loix de l'amitié ne doivent pas céder à l'amour conjugal ? Si je souffre à présent, que tu jouisses de mon corps, comme tu as

déjà fait, n'offenserai-je point mon mari ?

TULLIE .

Es-tu capable d'une si sotte réflexion ? mais quoi ! tu n'as plus rien à me reprocher : ah, ah, ah !

OCTAVIE .

Quoi ! qu'as-tu à rire ainsi ?

TULLIE .

Ah, Dieux ! quelle métamorphose ! cette petite fente où étoit le siège de ton pucelage, est changée dans une autre d'une étendue prodigieuse. Ah ! bonté de Vénus ! quelle ouverture ! ouvre un peu les cuisses.

OCTAVIE .

Eh bien ! que veux-tu, badine ? j'obéis.

TULLIE .

Ah ! que le Con d'une femme est différent de celui d'une vierge ! Ah ! ah ! Dieux ! quelle entrée ! je crois que je pourrais même y passer toute la main.

OCTAVIE .

Eh, eh, eh, tu me mets toute en feu, Je n'en puis plus, si tu ne te retires. Veux-tu que je commette un adultère entre tes mains, moi qui aimerais mieux mourir, que de violer la foi que j'ai promise ?

TULLIE .

Nous verrons dans la suite si ces sentiments dureront. Cependant laisse-moi admirer ce prodigieux changement : non, je crois que de tous les hommes il n'y a que Pamphile qui puisse remplir cette fosse. Tu es beaucoup plus ouverte que moi ; bien que j'aye déjà eu un enfant, & que je me sois souvent divertie avec plusieurs : je crains même que cela ne te rende inhabile au plaisir.

OCTAVIE .

Que m'importe, pourvu que Pamphile en soit content, & que son instrument soit proportionné à mon fourreau : car c'est pour lui seul qu'il s'est fait un chemin, & non pas pour les autres. Ce qui est néanmoins surprenant, c'est qu'avec toute cette largeur, la dernière fois qu'il me

chevaucha, il s'écria que je le pressois par-tout, qu'il étoit autant à l'étroit que si je l'eusse ferré entre mes mains. Enfin, il disoit que le plaisir qu'il ressentoit, ne pouvoit pas être plus grand.

TULLIE.

Et toi, que disois-tu ?

OCTAVIE.

Je ne parlois point, mais je l'animois par mille baisers que je lui donnois tendrement ; je le soulageois par mes secouffes, & par de petits mouvements de fesses, que je faisois de temps en temps.

TULLIE.

Ah ! si tu voulois, ma chere, raconter tout ce qui se passa depuis le commencement de vos ébats jusqu'à la fin, que tu me donnerois de satisfaction !

OCTAVIE.

Je le veux, ma Tullie, puisque je ne puis me remettre en pensée ces doux passe-temps, que je n'en ressente bien du plaisir. Tu sauras donc que devant que je fusse sortie du lit où j'étois couchée avec toi, tous les parents & les amis de Pamphile s'étoient assemblés chez nous. Tu te souviens bien que lorsque nous sommes entrées toutes deux à la maison, il est venu au-devant de moi avec un air tout aimable ; & tu as remarqué comme il nous a donné un baiser à l'une & à l'autre, en me disant que, sans ma mere, il seroit venu me trouver au lit pour me châtier de ma paresse. Après cela, tu fais comme toute l'assemblée nous a rendu ses civilités, de quelle maniere le contrat a été fait, & comme la cérémonie s'est passée : tellement qu'il sembloit qu'il ne manquoit plus rien pour la fête, que la victime.

TULLIE.

C'est avec plus de raison que tu ne penses, que tu appelles ta virginité une victime, puisque c'est elle qui doit être immolée, ou massacrée, & mise en pieces avec effusion de sang.

OCTAVIE.

Toutes ces formalités étant régulièrement observées, Pamphile & moi sommes restés ensemble. Ce fut pour lors qu'il me demanda avec bien de la tendresse, si je voulois être à lui : je lui répondis que n'étant plus à moi, il

étoit maître de ma personne, & que n'ayant pu disposer que de mon cœur, il savoit qu'il le possédoit. Cependant il me donnoit mille baisers ; & par mille tendres caresses, il me mettoit toute en feu : j'étois entièrement hors de moi-même, & je puis dire que je ne respirois plus que par son moyen. Pendant ces doux passe-temps, j'avois deux filles de chambre à mes côtés, à qui ma mere avoit ordonné de rester, pour être témoins de ce qui se passeroit. Elles baissoient la vue pendant tout ce badinage, & n'osoient nous regarder fixement. Mon amour, dit Pamphile, s'adressant à moi, fais sortir ces filles, leur présence n'est point ici nécessaire ; car qu'avons-nous affaire d'elles ? A Dieu ne plaise, dis-je tout bas, que je sois si indiscrete ! y pensez-vous, & que pourroit juger ma mere & toute la famille, si nous restions ainsi seuls ? Il m'interrompt par mille baisers, & aussi-tôt ma mere entra. Ah, Dieux ! dit-elle, comme vous accablez de caresses ma pauvre Octavie ! l'aimez-vous bien ? Ah ! en doutez-vous ? reprit-il aussi-tôt ; l'amour même ne pourroit rien y ajouter pour le rendre plus ardent : mais hélas ! ma mere, continua-t-il, (en parlant à Sempronie) puisque vous avez eu assez de bonté pour me donner pour femme une personne si belle & si aimable, permettez-moi d'exercer à présent les fonctions de mari ; je vous en conjure, accordez-moi cette grace. Vous n'avez sans doute pas égard, dit ma mere, à la délicatesse d'Octavie, qui n'est que dans la seizieme année de son âge ? réfléchissez là-dessus, mon fils. Ah ! ayez pitié de moi, reprit Pamphile ; je n'en puis plus, je ne suis plus maître de moi-même, & je brûle au-dedans d'un feu qui ne peut être éteint que par Octavie : permettez donc que j'en jouisse, & soyez-moi libérale d'un bien qui m'appartient ; vous ne pouvez me le refuser, sans me dérober une chose qui m'est propre. Elle sourit à ces paroles. Vous ne considérez pas, mon fils, lui dit-elle, combien toutes vos demandes sont hors de saison : croyez-moi, attendez à cette nuit ; le retardement vous rendra le divertissement plus agréable, que si vous suiviez vos premieres faillies : je souhaiterois de tout mon cœur, continua-t-elle, vous pouvoir accorder ce que vous desirez ; mais vous voyez bien vous-même que ni le temps, ni le lieu ne peuvent pas le permettre. Ah ! ma très-chere mere, reprit Pamphile, ayez compassion de votre gendre. Octavie n'est pas si cruelle que vous ; & sans doute elle ne me refusera pas de soulager mon mal, puisque c'est elle qui le cause. Eh bien, ma fille, me dit ma mere, voulez-vous bien guérir Pamphile de sa maladie ; en tombez-vous d'accord, qu'en dites-vous ?

TULLIE.

Et pourquoi ne l'aurois-tu pas voulu ? tu étois trop sage pour n'y pas consentir.

OCTAVIE.

La pudeur me couvrit d'abord tout le visage, & m'empêcha même de parler. Quoi, vous ne dites rien ? reprit ma mere ; c'est-à-dire que vous consentez. Eh bien ! retirez-vous tant soit peu, que je parle à Pamphile ; il faut que je l'avertisse en particulier de quelque chose qui vous regarde. Je m'éloignai de trois ou quatre pas, & prêtai si bien l'oreille à leurs discours, que je n'en perdis pas une parole. Mon fils, disoit-elle, vous voyez bien que c'est avec raison que je vous dis que le temps ni le lieu ne sont pas propres à votre divertissement ; jugez-en vous-même : voici tous nos parents & les vôtres qui vont arriver ; il n'y a aucun lit dans la chambre où vous êtes : que prétendez-vous donc faire dans cette conjoncture ? Je me rends néanmoins à vos empressements, poursuit-elle ; & pour vous en donner quelque marque, je vous remets Octavie entre les mains, mais à condition qu'elle ne satisfera qu'une seule fois à votre convoitise pour le présent : la nuit prochaine vous en prendrez tant qu'il vous plaira, & vous aurez le loisir de goûter à longs traits les douceurs du mariage. Je vous l'accorde donc, quoique je sache qu'il n'y a dans la chambre aucune commodité dont Octavie puisse se servir, pour se mettre dans une situation avantageuse, pour elle & pour vous : vous y perdrez sans doute votre peine & votre huile ; mais c'est vous prêcher inutilement : sur-tout ayez égard à sa jeunesse. Je vous avertis de cela, parce que j'ai appris que vous aviez un membre monstrueux, dont la longueur & la grosseur prodigieuse pourroient lui être nuisibles, si vous faisiez l'affaire avec trop de précipitation. Voilà, Tullie, ce que j'entendis ; après quoi ma mere m'appella, & me dit : Ma fille, vous n'êtes plus à vous, mais en la puissance de votre mari : ce sont-là les loix du mariage. Il m'a demandé que je vous remisse pour un moment en sa disposition ; ni vous ni moi nous ne pouvons pas le refuser : je le lui ai donc accordé ; mais à condition qu'il ne jouira de vous pour ce temps-là, qu'une fois : c'est pourquoi aussi-tôt qu'il aura achevé, ne manquez pas de vous débarrasser de lui, en sortant promptement de la chambre ; si vous faites le contraire, je me fâcherai contre vous. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Sur-tout, continua-t-elle, mettez-vous en toutes les postures qu'il souhaitera, & prenez bien garde que,

par votre faute, la semence ne remplisse pas le lieu pour lequel elle est destinée ; mais ménagez-vous de telle sorte, quand il fera sur vous, qu'il n'en tombe pas une seule goutte au-dehors. Après cet avertissement, elle me donna un baiser, & me laissa seule avec Pamphile. Nous ne perdîmes point de temps, & nous étions déjà disposés au combat, lorsque ma mere rentra, en disant qu'elle avoit oublié à nous dire le plus nécessaire. Pamphile m'avoit déjà fait asseoir sur un banc fort large, qui étoit attaché à la muraille, & couvert d'un tapis ; il m'avoit fait écarter les jambes, & m'avoit fait mettre les pieds sur deux escabeaux pour les élever : j'étois nue jusqu'au nombril, & mon adverfaire tenoit déjà les armes en main. Aussi-tôt que ma mere fut entrée, & qu'elle m'eut vue dans cette posture : Ah. Dieux ! dit-elle, que l'amour est ingénieux, & que cette situation est commode pour l'un & pour l'autre ! mais elle fut bien plus surprise, quand elle aperçut l'instrument de Pamphile, bandé d'une étrange maniere. Ah ! bonté de Vénus ! s'écria-t-elle, quel monstre ! ayez bon courage, ma fille. Cependant je m'étois remise dans une posture décente, & j'avois rabaislé mes jupes ; je demandai à ma mere ce qu'elle avoit oublié de nous dire. Octavie, me dit-elle, comme il n'est pas nécessaire que ceux qui dîneront tantôt avec nous, voyent dans vos vêtements les marques de votre badinage, j'ai trouvé à propos de vous avertir de quitter vos habits. Elle me déshabilla ensuite elle-même, ne me laissant que ma chemise ; elle me baïsa ; & appellant Pamphile qui s'étoit un peu retiré : Venez, mon fils, venez, lui dit-elle ; voilà le champ de bataille où vous devez combattre : puis elle sortit en riant. D'abord que Pamphile se vit en liberté, il ferma la porte sur nous ; & se jettant à mon col, il me donna mille baisers, & me tira ma chemise. Etant ainsi toute nue, il me regarda de tous côtés, & satisfit sa vue par ses regards, & ses mains par ses attouchements. Il me fit en suite asseoir comme auparavant, & remettre les deux pieds sur les deux chaises ; puis il glissa sa main droite sous mes fesses, & les approchant de soi, il plaça son instrument à l'entrée de la porte, & tâcha de m'enconner.

T U L L I E .

Courage, courage, cela ne va pas mal : mais toi, que faisois-tu ?

O C T A V I E .

Pour moi j'étois presque immobile ; je le laissois faire, & je ne lui refusois rien : il s'étoit mis nud comme moi. Ayant approché & dressé sa batterie vis-

à-vis de la place qu'il attaquoit, il me dit : Octavie, mon cœur, embrasse-moi, élève ta cuisse droite, & l'appuye sur mes reins. Je n'entends pas, lui dis-je, ce que vous desirez, je ne comprends pas votre dessein : au reste, ayez pitié de moi, je vous en conjure. Il ne me répondit rien, & souleva lui-même ma cuisse droite, comme il souhaitoit ; & en même-temps il poussa son Vit, mais si rudement, que je crus que c'étoit le coup de la mort qu'il m'avoit donné, tant il me causa de douleur : je m'écriai aussi-tôt. Tais-toi, mon cœur, me dit-il, tu n'auras plus guere à souffrir ; demeure comme tu es, & ne change point de place. Il remit donc sa main sous mes fesses, & m'enfila de nouveau, mais avec tant de violence, que je criai plus haut que je n'avois fait. Ma mere qui étoit dans la chambre voisine, accourut au bruit. Eh quoi, Pamphile, dit-elle, se tenant à la porte sans entrer, est-ce-là ce que vous m'avez promis tantôt ? je vous avois permis d'en faire un jeu, mais non pas un combat. Elle n'en dit pas davantage : Pamphile déchargea, lorsqu'elle achevoit ces paroles, & je me sentis arroser l'entrée de la partie, comme d'une pluie chaude. Ce fut pour lors qu'il poussa avec plus de véhémence, & cette humeur visqueuse favorisa ses efforts : il avança de deux ou trois doigts, & répandit toute sa semence dans la place qu'il s'étoit faite au-dedans ; jusqu'à ce qu'étant trop abondante, elle regorgea au-dehors, & ma motte en fut toute mouillée.

TULLIE.

Mais quoi ! étois-tu immobile ? n'avois-tu point de sentiment ? & ne fis-tu pas ta décharge aussi vaillamment que lui ?

OCTAVIE.

Je t'avouerai, ma chere Tullie, que je compris d'abord ce que c'étoit que le plaisir de Vénus. Lorsque Pamphile se mouvoit de la sorte entre mes bras, je sentis tout d'un coup une si grande démangeaison au-dedans, que n'étant plus maîtresse de moi-même, je poussai & remuai les fesses avec une fureur incroyable ; il sortit pour lors, je ne fais quoi, par moi, qui me causa un plaisir que je ne te puis exprimer. Le chatouillement étoit si doux, l'excès du plaisir si grand, que j'en mourois ; & avec des regards languissants, je pouffois quelques soupirs : j'avois le visage tout en feu, & tout le corps dans un accablement extrême. Ah ! ah ! ah ! mon cher Pamphile, disois-je, je me meurs, je n'en puis plus ; arrête mon ame qui est prête à sortir : ah, Dieux ! que la mort que tu me donnes, est voluptueuse ! Courage, courage, reprit-il,

ma chere enfant ; commençons un nouveau combat : reprenez vos forces, & moi je vais reprendre les armes à la main. Il le fit en effet ; reprenant son Vit qu'il avoit retiré, il le remit au-dedans : chose admirable, Tullie ! Il ne fut pas plutôt entré, qu'il m'excita de nouveaux feux, & me fit faire une si copieuse décharge, qu'il me sembloit que c'étoit plutôt de l'urine qui couloit, que de la semence, tant elle sortoit avec impétuosité. Ah ! si pour lors Pamphile eût été en état, je crois que nous aurions goûté un plaisir parfait. Il déchargea un peu après, & j'eus bien du déplaisir de ce qu'il finissoit sitôt sa course.

TULLIE.

Tu dis les choses si naïvement, que tu me mets hors de moi-même par ton discours ; tu m'as mise tout en feu. Baise-moi, mon cœur, embrasse-moi, mon cher Cléante ! Je n'en puis plus, je brûle, je ne fais ce que je souhaite ; ah ! baise moi !

OCTAVIE.

Que veux-tu dire avec ton Cléante ? il y a sans doute quelque mystere là-dessous. Que veux-tu ? que desires-tu de moi ?

TULLIE.

Ah, de grace, ma mignonne, ma chere enfant, soulage un peu ta pauvre Tullie : prête moi ta main.

OCTAVIE.

Je te la donne tout-à-fait ; qu'en veux-tu faire ?

TULLIE.

Mets-la, je te prie, dans cet endroit qui est tout en feu ; pousse ton doigt au-dedans le plus avant que tu pourras : fers-moi de mari, ma chere Octavie ; monte sur moi, & par tes secousses, tâche d'éteindre ce feu que tu as excité par ton discours. Bon, voilà qui est bien ; secoue maintenant, pendant que je te tiens embrassée. Ah ! comme nos deux parties sont jointes l'une à l'autre ! ah ! que tu me plais de cette maniere ! encore plus fort ; ah ! c'est à ce coup que je n'en puis plus, je n'en puis plus, je coule, je coule : ah ! Cleante, poussez, poussez, je décharge, ah ! ah !...

OCTAVIE.

Ah, Dieux ! que tu es lubrique ! je crois que l'amour même se noyeroit dans ce torrent de semence qui te sort des reins. Ah ! je sens je ne fais quoi ; ah, ah, ma très-chère, mon cœur, mourons toutes deux ensemble. Qui auroit pu s'imaginer que ce badinage auroit été suivi d'un si doux plaisir ? Ah ! je recommence ! ah, ah, ah, je me pâme...

TULLIE.

Je suis ravie de ce que tu as partagé le plaisir avec moi. Me voilà, grace à Vénus, un peu remise : revenons à Pamphile, que tu as laissé tout en sueur dans les attaques de ta forteresse.

OCTAVIE.

Je le veux bien ; mais dis-moi auparavant ce que tu entendois par Cléante, & à quel dessein tu implorois son secours. Car pourquoi n'appellois-tu pas plutôt ton cher Oronte, qui est si aimable, & qui t'aime si tendrement ?

TULLIE.

Je te l'apprendrai avec le temps : je te ferai confidence de mes plus secrètes pensées, & tu entreras dans la connoissance de mes divertissements les plus cachés ; & même, si tu veux, tu les partageras avec moi. Mais je ne veux pas à présent t'interrompre ; continue ton discours, & me fais souvenir une autre fois de ce que je te promets.

OCTAVIE.

Je n'y manquerai pas, car j'ai bien de la curiosité de l'apprendre : mais revenons à notre histoire. Bien que le membre de Pamphile fût devenu paralytique, & qu'il semblât demander trêve la tête baissée, il ne laissoit pas néanmoins de me menacer encore par sa grosseur & sa longueur prodigieuse. Il étoit tout couvert de cette rosée, que lui & moi nous avons répandue si abondamment ; & de temps en temps il s'animoit & s'approchoit de la porte, comme pour faire une nouvelle entrée. Moi qui reconnus bien qu'il étoit las, & que c'étoit assez pour un coup, je lui dis : Eh bien, Pamphile, êtes-vous content ? ne vous lasserez-vous point de fatiguer par vos fureurs une jeune fille comme moi ? reposez-vous, & vous souvenez de la priere que ma mere vous a faite. Point de quartier, reprit-il, je ne me rends pas si facilement ; pendant qu'il parloit, il me baisoit & me manioit par-tout avec des transports extraordinaires. Ce badinage l'excita, il commençoit déjà à

bander, & à se préparer à de nouvelles attaques, lorsqu'adroitement je me tirai d'entre ses bras. Il me poursuivit aussi-tôt : comme je courois par la chambre pour l'éviter, je donnai du pied contre un banc qui tomba ; ma mere vint à ce bruit, & frappa à la porte. Pamphile me donna vite ma chemise qui étoit toute mouillée de sa semence ; il prit la sienne, & ouvrit à ma mere. Eh bien, lui dit Pamphile lorsqu'elle fut entrée, venez vous juger des coups ? Sans doute, reprit-elle : je fais que vous êtes un vaillant soldat ; mais je crains bien avec tout cela que vous n'ayiez perdu votre peine : je vois bien que vous êtes un homme de bonne foi, & que vous avez voulu me rendre ma fille telle que je vous l'avois donnée. Elle le raila de la sorte, parce qu'elle avoit remarqué qu'il n'avoit guere avancé ; outre que je crois qu'elle avoit regardé par la serrure ce qui s'étoit passé.

TULLIE.

Vraiment, tu n'en dois point douter : les femmes les plus saintes ont de la curiosité sur ces sortes de choses ; & je te dirai que le jour qui suivit la premiere nuit de mes noces, je fus obligée de raconter de point en point à ma mere tout ce qui s'étoit passé entre mon mari & moi. Elle voulut même que je lui apprisse jusques aux moindres de ses badineries. Pendant que je lui en faisois le récit, elle m'embrassoit, & me baisoit avec une tendresse sans égale.

OCTAVIE.

Sempronie ne fut pas moins curieuse. Tu sauras qu'un peu après qu'elle fut entrée, Pamphile se retira avec ses habits dans une autre chambre, tellement qu'elle resta seule avec moi. Elle ferma la porte sur nous, & se jettant à mon col : Eh bien, ma chere Octavie, me dit-elle, vous êtes vous bien divertie ? n'ayez point de honte de me le dire : l'intérêt que je prends dans tout ce qui vous regarde, vous oblige à ne me rien céler de tout ce qui peut me donner de la joie. En disant cela, elle me baisoit, elle étoit toute en feu ; ses yeux ne respiroient que l'amour, & je pus juger à sa contenance, qu'elle ressentoit d'étranges émotions.

TULLIE.

Cela ne doit pas te surprendre : car outre que Sempronie est d'un tempérament fort amoureux, à peine a-t-elle vingt-neuf ans ; elle fut mariée

à treize, elle devint grosse cette même année, & elle accoucha de toi au commencement de la quatorzieme.

OCTAVIE .

Je ne lui répondois rien d'abord ; mais elle me pressa tant, que je fus obligée de la fatiffaire. Eh bien ! lui dis-je, je vous ai obéi, & j'ai accordé à Pamphile ce qu'il souhaitoit de moi. Parlez librement, ma fille, reprit-elle : c'est à présent que vous n'êtes plus un enfant ; il suffit que vous & moi soyons femmes, pour ne devoir manquer de jugement, puisque nos maris nous donnent de l'esprit, par la même voie qu'ils nous causent les plaisirs.

TULLIE .

Elle avoit raison, & j'ai vu des filles fort grossieres & stupides, devenir plus spirituelles & fort éclairées, aussitôt qu'elles avoient goûté les douceurs du mariage.

OCTAVIE .

Je suis bien de ce sentiment ; & en effet il semble que notre esprit soit réclus & renfermé avec notre virginité. Tant que nous sommes filles, quelques lumieres que nous ayions pour lors, nous ne connoissons que l'écorce & la superficie des choses ; une chimere nous peut faire peur, un rien nous épouvante, & il n'y a que celui qui peut cueillir cette fleur, qui soit capable de nous éclairer. *Qui aperit vulvam, aperit & mentem.* C'est-à-dire que celui-là seul nous ouvre l'esprit, qui nous ouvre le con. Il semble que lorsque nous naissons, la nature ne donne point d'autre siege à notre entendement, que celui qu'occupe cette partie inférieure, & plus conforme à ses opérations ; il faut des efforts & des secousses violentes pour le tirer de sa bassesse, & pour le placer dans notre cerveau.

TULLIE .

Fort bien, fort bien : ah, ah, ah ! c'est-à-dire que sans Pamphile tu serois ignorante, & que c'est son Vit qui t'a donné de l'esprit. *Mentula mentem incussit.*

OCTAVIE .

Etant donc devenue un peu plus hardie par le discours de ma mere, je lui parlai un peu plus librement : Je suis, lui dis-je, telle que j'étois quand je suis entrée ici ; il ne m'est rien arrivé, sinon que Pamphile m'a mouillée de

tous côtés. Quoi ! dit-elle, il n'a rien avancé ? Non, lui dis-je ; car outre que son instrument n'a pu entrer à cause de sa grosseur, il a perdu sa force après plusieurs secousses en répandant sa semence. Voilà bien opéré, reprit-elle ; montre-moi ta chemise. Je la lui montrai ; aussi-tôt qu'elle l'eut vue : O ma fille, s'écria-t-elle, quelle perte avez vous faite ? ah ! que vous auriez été heureuse, si cette pluie si abondante vous avoit arrosé le dedans. Oui, ma mignonne, continua-t-elle en regardant attentivement les endroits de ma chemise qui en étoient tachés, il y en auroit eu assez pour nous donner un héritier aussi robuste qu'Hercule. Elle me la fit quitter ; après cela, elle m'en donna une autre, me coëffa de nouveau, & n'oublia rien pour me faire paroître avec plus d'éclat.

TULLIE.

Que fit-elle de la chemise que tu avois quittée ? je crois qu'elle la considéra bien.

OCTAVIE.

Affurément : elle la considéra de tous côtés ; j'en avois honte moi-même. C'est un déluge, ma fille, me disoit-elle, que vous avez souffert, & non pas un simple arrosement : mais d'où vient donc que vous criez si haut ? car je ne vois aucune marque de larmes de votre virginité. C'est sans doute, continua-t-elle, que la place a été attaquée, mais qu'on n'a pu s'en rendre maître : prenez courage ; j'espère que les choses iront mieux cette nuit. Après cela elle se retira, & enferma ma chemise dans son cabinet.

TULLIE.

La nuit a ses plaisirs aussi-bien que le jour ; & les divertissements qu'elle nous offre, sont bien plus purs que les autres, puisque la tranquillité y regne. Je ne te demande pas ce qui se passa au dîner ; décris-moi seulement cette nuit amoureuse qui vous combla tous deux de plaisir.

OCTAVIE.

Nous commençâmes de vivre aussi-tôt que le jour expira ; & nous ne fûmes pas plutôt débarrassés des visites importunes que l'usage rend fréquentes dans ces sortes de fêtes, que nous respirâmes un peu, Pamphile & moi. Tu fais, puisque tu étois présente, comme ma mere nous prit l'un & l'autre par la main, & nous conduisit dans la chambre où le lit où je devois être si bien traitée, étoit préparé. Mais J'oubliois de te dire qu'un peu devant

elle se renferma avec moi dans cette chambre, où mon pucelage avoit soutenu les premières attaques. Je n'y fus pas plutôt entrée, que je sentis l'odeur d'un certain parfum qui étoit fort doux & fort agréable : Levez vos jupes & votre chemise jusqu'au nombril, me dit ma mere. Je lui obéis aussitôt ; d'abord qu'elle me vit nue, elle sourit : Il faut avouer, Octavie, me dit-elle, que vous êtes digne de Pamphile. Il faut, poursuivit-elle, pour vous épargner à tous deux beaucoup de peine, que vous frottiez votre partie avec cette liqueur. Elle tira en même-temps un vase de vermeil doré qui en étoit rempli ; j'y mis les deux doigts ; & les ayant retirés tout embaumés de ce parfum, je les portai à mon invention, & en graissai tous les bords. Ce n'est pas votre poil follet, ni votre motte qu'il en faut froter, c'est le dedans ; elle trempa aussitôt le doigt dans le pot, & me fit elle-même cette merveilleuse onction ; elle pénétra le plus avant qu'elle put. J'étois, me disoit-elle, plus forte que vous lorsque je fus mariée à votre pere, & avec tout cela je ne l'aurois jamais pu supporter, si on ne se fût servi du même artifice. Je vous avoue, ma Cousine, que cette onction fit un effet prodigieux, & qui me surprit ; elle me causa une si grande démangeaison à la partie, & un si doux chatouillement ; qu'elle me mit hors de moi-même : car peu s'en fallut, que m'oubliant entièrement de ce que j'étois, je ne courusse au-devant de Pamphile, pour le solliciter au combat.

T U L L I E .

On se sert presque toujours de ces fortes d'onctions, particulièrement quand les filles qu'on marie sont jeunes & délicates.

O C T A V I E .

Que veux-tu davantage ? tu fais comme tu m'as mise au lit ; & pour me servir de ces termes, comme tu as dit le dernier adieu à mon pucelage. Aussitôt que Pamphile se vit seul avec moi, il ferma la porte de la chambre, dans le dessein d'ouvrir la mienne, & il regarda par-tout, & fit une exacte recherche, pour voir s'il n'y avoit personne de caché.

T U L L I E .

C'est une chose étrange, que cette sorte de jeu ne veut point de témoins ; & *tamen sine testibus non agitur* : c'est-à-dire qu'il ne peut-être achevé, si les Cou... qui sont les témoins de la virilité, ne sont de la partie.

O C T A V I E .

Après que vous fûtes sortie, ma mere me demanda si je n'avois point de peur ; je lui dis que je ne craignois rien d'une personne que j'aimois : elle ajouta, que si je voulois, elle prieroit mon mari de m'épargner un peu ; je lui répondis que je souffrirois de bon cœur sous ces mauvais traitements, s'il en pouvoit tirer du plaisir. Pamphile, qui étoit éloigné de nous, prêta si bien l'oreille, qu'il entendit tout ce discours. Ma mere sortit en nous souhaitant une heureuse nuit, & il s'en vint aussi-tôt à moi avec précipitation, & m'embrassant étroitement, il me dit : Ah ! que je vous ai d'obligation, ma plus chere, de vouloir bien vous mettre entre mes mains sans aucune condition ! vous n'y perdrez rien ; je vous promets déjà, pour un retour de votre amour, que je ne ferai rien sans votre consentement. J'espère aussi, continua-t-il, que vous ferez assez complaisante pour ne me rien refuser. Hélas ! repris-je, quelle résistance pourrois-je employer contre la personne du monde que je chéris le plus ! Ses serviteurs l'avoient déjà déshabillé ; il ne lui restoit plus que la chemise avec une camisole ; il s'en défit bientôt, & se jeta ainsi tout nud dans le lit. Ce fut pour lors qu'il m'embrassa avec une ardeur sans égale, & qu'il me donna mille baisers : il me manioit les tettons, il me touchoit le ventre & les cuisses, & me faisoit tout cela avec des faillies & des transports si grands, qu'il étoit aisé de connoître qu'il n'étoit plus maître de lui-même.

T U L L I E .

Eh quoi ! oublioit-il la principale partie ? Celle qui devoit le rendre heureux, fut-elle privée de ses caresses ?

O C T A V I E .

Non, mais ce fut par où il acheva ; il la mania comme les autres, il y mit les doigts, la baïsa même ; & sentant l'odeur dont elle étoit parfumée, il sourit : Ah, mon cœur ! me dit-il, tu es toute de roses & de myrrhe ; je connois bien que c'est Sempronie qui m'a voulu rendre ce chemin de la volupté plus facile. Je veux aussi, continua-t-il, (en montrant son Vit, long, gros, & rubicond) que l'art aide en moi la Nature ; & afin que cet instrument redoutable fasse son devoir avec moins de peine, je vais le froter avec une pommade de jasmin, que j'ai prise à dessein : & vous, ô ma Déesse ! préparez-vous à vous défendre, & à soutenir comme il faut les attaques que je veux vous donner.

TULLIE .

Ah ! je prie tous les Dieux & toutes les Déesſes qui préſident à l'hymen, en un mot, toutes les divinités qui ont été ſenſibles à l'Amour, de t'aſſiſter dans ce rude moment.

OCTAVIE .

Je crois, que ſi je n'avois attendu du ſoulagement que de ce côté-là. J'aurois bientôt manqué de patience.

TULLIE .

Tu ne fais donc pas qu'il ne ſe faiſoit point de mariage le temps paſſé, où il n'y eût trois ou quatre divinités préſentes, qui avoient dans ce jour chacune leur office particulier. *Dea Virginenſis*, c'étoit celle qui commençoit la cérémonie, & qui dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée : elle étoit ſuivie d'une autre qui mettoit l'époux & l'épouſe dans le champ de bataille ; ils l'appelloient, *Deus Subigus* : une autre préſidoit à l'action, lors particulièrement que le mari étant monté ſur ſa femme, la preſſoit vigoureuſement ; c'étoit *Dea Præma* : enfin, la dernière de toutes ces Divinités officieuſes ſe nommoit *Dea Pertunda* : toute ſon application étoit à faire en forte que le membre de l'homme entrât avec plus de facilité dans la partie de la femme.

OCTAVIE .

Vraiment il leur falloit donc bien des cérémonies au temps paſſé pour prendre un pucelage ? on n'en apporte pas tant à préſent ; & Pamphile, ſans l'aide des Dieux, eſt venu à bout du mien, qui étoit auſſi difficile que celui d'aucune autre : écoute, voici comme il ſ'y prit. Tu fais, Tullie, qu'il eſt fort jeune, puisqu'à peine a-t-il vingt-deux ans ; mais il n'en eſt pas moins robuste : m'ayant donc fait mettre dans la poſture ordinaire, il m'écarta les cuiſſes, & retira ma main dont je couvrois l'endroit où il vouloit entrer : il eſt vrai que je ne faiſois pas beaucoup de réſiſtance. Cela fait, il ſe jeta ſur moi : cette nouvelle charge m'épouvanta un peu ; il ſ'en apperçut. Ne crains pas, dit-il, ma chere enfant, ſois ſeulement ferme : ces paroles furent ſuivies d'une furieuſe ſecouſſe, qui fit entrer toute la tête de ſon Vit au-dedans. Ce mouvement fut ſi violent, que je crus qu'il m'avoit miſe en pieces ; je portai la main dans l'endroit pour empêcher qu'il n'entrât plus avant, mais Pamphile ſ'y oppoſoit : Retirez, me dit-il, cette main qui trouble notre

plaisir ; prenez courage, il n'y a plus guere de chemin à faire pour arriver au comble de la félicité.

TULLIE .

Que faisois-tu de ton côté ?

OCTAVIE .

Je tenois ferme entre mes mains le reste de son membre, qui n'étoit pas entré, & l'empoignois fortement, pendant qu'il renouvelloit ses secouffes. Ah ! mon cœur, me dit-il aussi-tôt, presse, empoigne, serre le plus étroitement que tu pourras ce que tu tiens entre les mains. Je me sentis incontinent arroser le dedans d'une pluye céleste. Pamphile ne se remuoit plus ; & ce qui me surprit davantage, c'est qu'il ne se perdit pas une goutte de toute cette liqueur, qui ne fut pas plutôt répandue, que je sentis le canal dont elle sortoit, devenir flasque, & diminuer entre mes mains près de la moitié de ce qu'il avoit été auparavant.

TULLIE .

Aviez-vous pour lors de la lumiere dans votre chambre ?

OCTAVIE .

Sans doute, & on y voyoit aussi clair qu'en plein midi : voilà qui est bien, ma mignonne, me dit Pamphile ; ah ! que tu m'as donné de plaisir ! mais veux-tu bien, continua-t-il, que nous nous reposions un peu ? J'y consens, lui dis-je : il déconna donc ; mais, chose étonnante ! il n'eut pas plutôt tiré son Vit, que je ressentis au-dedans une démangeaison terrible : elle fut si grande, que ne me possédant plus, je me jettai à son col, je le baisois, je l'embrassois, & tâchois à l'exciter de nouveau par mes soupirs. Il ne fut point insensible à tout cela ; & me rendant caresse pour caresse, il me chatouilloit ma partie qui étoit toute en feu, il en ouvroit les levres, les refermoit, & fit tant que je déchargeai tout d'un coup, mais avec tant de force, que toute ma semence se poussa au dehors, avec toute celle dont j'avois été remplie. Cela surprit Pamphile : Qui l'auroit jamais cru, me dit-il, ma chere Octavie, tendre & jeune comme vous êtes, que vous eussiez été si amoureuse, & si propre au plaisir ? Toutes celles, continua-t-il, qui sont de votre âge, ne ressentent pas la moindre émotion dans les premieres attaques ; & vous vous êtes ravie jusqu'au Ciel ! Non, dit-il, en regardant attentivement la semence que j'avois déchargée, ce n'est pas un simple

écoulement, c'est un déluge ; & il faut, sans doute, que vous ayez au-dedans des sources vives de cette liqueur, pour fournir à de si abondantes éjaculations. Ah, que vous êtes badin ! lui dis-je : toute cette semence que vous voyez répandue, n'est pas à moi ; c'est celle dont vous m'avez remplie. Il n'importe, dit-il, qu'elle soit à vous ou à moi ; mais je suis ravi que vous ayez partagé le plaisir, & que vous l'ayiez goûté dans toute son étendue. Je n'ai pas sujet de m'en plaindre, lui dis-je, & j'ai été suffisamment récompensée des peines & des douleurs que vous m'aviez causées par vos premières fureurs. Ma mere ayant oublié de mettre un linge sous le chevet, je pris les draps pour m'essuyer, & me nettoyer par-tout. Ça, ma chere Octavie, me dit Pamphile, aussitôt qu'il vit que c'étoit fait, je vous demande que vous fassiez à cette heure pour mon plaisir tout ce que je désirerai de vous, & je souhaite que toutes les choses pour lesquelles je serai sensible, vous touchent également. Je vous entends bien, lui dis-je, & je consens à tout ce que vous voulez ; mais, de grace, épargnez un peu ma pudeur, & n'exigez pas de moi ces mouvements déshonnêtes qui me fatiguent le corps & l'esprit. Non, non, reprit-il, ce n'est pas ce que je desire ; je demande de vous tout le contraire : car je souhaite seulement que vous soyez immobile, & que, sans faire aucun mouvement du derriere, vous teniez votre devant à découvert.

TULLIE.

Il est permis à un mari de donner telles loix qu'il lui plaît à sa femme, & il est de la prudence de celle-ci de les observer sans murmure ; elle est sotte, si elle s'imagine qu'il y a quelque chose de malhonnête dans l'obéissance qu'elle lui rend.

OCTAVIE.

Je lui obéis aussi sans beaucoup de cérémonie ; il me pria de lui manier son instrument qui commençoit à bander, je le fis pareillement ; que veux-tu davantage ? je le mis en état. Il monta sur moi, & fit si bien, que du premier coup il entra la moitié au-dedans. Il en restoit encore cinq pouces au-dehors ; cela le fâchoit, car il sembloit qu'il eût voulu y cacher tout son corps. C'est à présent, me dit-il, mon cœur, qu'il s'agit de faire quelque chose de bien ; compte toutes mes secousses, & sur-tout prends garde de te tromper au nombre. Aussitôt il poussa de plus haut ; & pendant que je m'amusois à compter, il redoubla ses efforts avec tant de violence, qu'il

rompit la barricade ; il se rendit maître de la place, & entra tout entier dans la citadelle. La douleur que je ressentis pour lors, m'empêcha d'achever le compte. Ah ! vous me tuez, lui dis-je, vous, me tuez ; retirez, je vous prie, cet instrument de la plaie qu'il m'a faite. Eh, de grace !... Point du tout. Bien loin de cela, reprit-il, je vais l'avancer encore si je puis : & en disant cela, il secoua si rudement, qu'il se cacha entièrement au-dedans ; son poil touchoit le mien, & jamais nous n'avons été mieux unis l'un à l'autre que dans ce moment. Ah ! arrêtez, m'écriai-je aussitôt je n'en puis plus, vous me percez d'outre en outre ; vous touchez le fond de mes entrailles ; ah ! je n'y puis plus résister ! Il eut compassion de moi, & retira la moitié de son Vit : Qu'as-tu, ma pauvre petite femme, me dit-il, est-ce que j'ai touché le fond de ton canal ? va, ne crains point, le jeu sera bientôt fini : en parlant il pouffoit insensiblement, & avançoit : D'abord, continua-t-il, que tu sentiras quelque douleur, avertis-moi, ma chere enfant ; je me retirerai ; je t'aime trop pour vouloir prendre un plaisir qui te cause de la peine, & convertir ainsi ma convoitise en cruauté. Il pouffa ensuite son membre encore plus avant ; & comme il secouoit avec force : Arrêtez, lui dis-je, je vous en prie ; à quoi bon pousser de la sorte ? il n'en sauroit pas tenir davantage. Il s'en falloit encore quatre pouces, qu'il ne fût tout logé au-dedans. Je connois à présent, me dit-il, quelle mesure de Vit il te faut pour ne te point blesser, & je crois que, pourvu qu'il en reste au-dehors trois doigts du mien, tu n'en feras pas incommodée : afin néanmoins que tout serve, empoigne bien avec la main tout ce qui paroît au-dehors ; serre le plus étroitement que tu pourras, & que ta main supplée au défaut de ta partie : n'en fais point honteuse, poursuivit-il ; car tout le corps d'une belle enfant comme toi, n'est qu'un Con délicieux. Je lui obéis, & il se remua si bien, qu'à la dixieme secousse, il déchargea ; je ressentis un petit chatouillement, mais ce fut tout.

TULLIE.

Combien as-tu compté de coups donnés dans ce second combat ?

OCTAVIE.

Vingt, avant qu'il eût troublé le compte, & dix après : mais avec tout cela je n'en fais pas bien le nombre ; car lorsque je m'écriois qu'il me tuoit, qu'il me bleffoit, il pouffoit toujours avec plus de force : c'est pourquoi juges-en toi-même.

TULLIE .

Et comment est-ce que vous passâtes le reste de la nuit ?

OCTAVIE .

Le reste de la nuit se passa en badinerie. Pamphile étoit tout étendu sur moi, il prenoit plaisir à me faire fucer son Vit, jusqu'à la dernière goutte ; il me baïsoit & m'embrassoit, lorsque tout d'un coup nous avons entendu ouvrir une porte proche de notre lit : c'étoit ma mere, qui se mit à rire d'abord qu'elle nous vit. Eh bien, dit-elle, vous êtes-vous bien divertis ? Ah, ma mere, lui dis-je, que vous m'avez mise entre les mains d'un homme qui est incommode ! il ne m'a pas donné un moment de repos. Vous en êtes bien fâchée, reprit-elle, en riant : puis s'adressant à Pamphile, elle lui dit : Eh bien, brave soldat, est-ce avec une femme que vous êtes couché ? Octavie, dit-il, vous en dira des nouvelles ; ne la voyez-vous pas toute affligée d'avoir perdu son pucelage ? C'est donc à présent, dit ma mere, que je vous reconnois pour mon fils, & pour mon gendre. Elle nous donna après cela un bouillon restaurant, pour nous rendre les forces que nous avons perdues ; elle éteignit les flambeaux qui étoient encore allumés au pied du lit, & elle se retira. Aussi-tôt qu'elle fut sortie, Pamphile m'embrassa étroitement ; & après quelques caresses, comme nous étions las & fatigués, le sommeil se rendit maître de tous nos sens, & nous dormîmes l'un & l'autre assez longtemps. Il faisoit déjà grand jour, lorsque m'éveillant, j'apperçus le corps de Pamphile tout découvert ; il faut que je t'avoue de bonne foi, ma chere Tullie, que je le regardai & le considérai par-tout, avec une curiosité extraordinaire. Non, je ne crois pas qu'entre tous les hommes, on puisse rien trouver de plus beau & de plus aimable : toutes les parties en sont formées avec une régularité sans égale. Il étoit couché sur le dos tellement que je le pouvois contempler à mon gré : son estomac est blanc & bien rempli ; ses bras sont longs & d'une rondeur parfaite ; ses cuisses grasses & robustes ; le ventre médiocrement élevé ; ses jambes ni trop grasses, ni trop maigres : enfin c'est un chef-d'œuvre de la nature. Sa peau est blanche, & sans aucune tache qui la rende difforme : on l'eût pris, à le voir de la sorte, pour une statue de marbre.

TULLIE .

Le membre de Pamphile dormoit-il aussi ? tu n'en dis rien.

OCTAVIE.

Le croirois-tu, Tullie ? il est même redoutable pendant son repos ; il sembloit qu'il me menaçât : mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'il tira de nouveaux feux de mes yeux, lorsque je le regardois si attentivement ; ils l'animerent, & se communiquèrent à ses esprits. Il sembloit qu'il fut capable de concevoir quelques sentiments de gloire, d'être ainsi considéré par sa maîtresse ; il se remua & leva la tête plusieurs fois. Ces mouvements réveillèrent Pamphile ; & moi, d'abord que je m'en aperçus, je fis semblant de dormir d'un profond sommeil : il se retourna de mon côté. Quoi, dit-il, dors-tu encore, ma mignonne ? Ah ! pourquoi, repris-je, interrompez-vous mon repos ? Cependant il me baise, il m'embrasse, il me caresse ; & après m'avoir regardée par-tout, avec des yeux lascifs & les plus amoureux du monde, il monta sur moi & m'enconna, en me disant de me souvenir de ma promesse, c'est-à-dire de ne point remuer. Cette dernière fois me donna bien du plaisir, & le chatouillement que je ressentis fut si grand, que je ne lui tins point ma parole, & je ne pus m'empêcher de branler les fesses avec une vitesse incroyable. Sitôt qu'il s'en aperçut, il redoubla les secousses, & fit entrer son Vit jusques aux gardes ; je ne ressentis pas de douleur comme auparavant, je poussai seulement un soupir ; aussi-tôt je fus arrosée d'un baume liquide, qui acheva de me guérir de tous mes maux. Pamphile me jura que jamais il n'avoit goûté une volupté si parfaite que dans cette conjonction, Voilà, ma très-chère, comme nous passâmes la nuit ; & après quelques paroles, nous nous rendormîmes jusques à onze heures du matin, que nous nous levâmes : tu fais le reste aussi-bien que moi.

TULLIE.

Pamphile n'est pas si brave cavalier que je pensois : faire seulement trois courses dans une nuit, avec une si belle monture, ah ! c'est être lâche que de se contenter de si peu. Ce n'est pas, Octavie, que cela me surprenne, quand je fais réflexion sur la longueur & la grosseur de son membre ; car c'est chose certaine, que presque tous les hommes dont le Vit passe la mesure ordinaire de la nature, ne sont pas si bons fouteurs que les autres.

OCTAVIE.

Je le crois bien, ma Cousine ; mais je suis surprise que les hommes ne soient pas toujours prêts pour le combat, vu qu'il n'y a rien de si doux que le

plaisir que l'on en reçoit : ils sont lâches, si nous les comparons avec nous ; nous goûtons la volupté bien plutôt qu'eux, nous y sommes bien plus sensibles, & bien plus prompts à la décharge.

TULLIE.

Je t'entends bien ; tu tires ces vérités de la chaleur avec laquelle tu as soutenu les assauts de Pamphile : tu ne serois pas fille de Sempronie, si tu n'étois aussi amoureuse qu'elle ; & tu n'aurois aucun rapport avec ta mere, si tu n'avois du penchant pour le plaisir.

OCTAVIE.

C'est une marque de la vertu, de ce qu'elle a si bien surmonté cette foiblesse : car quelque inclination qu'elle ait eue pour le divertissement, elle n'a jamais rien fait qui puisse la faire passer pour une femme lubrique.

TULLIE.

Je vois bien, Octavie, que tu ne la connois pas comme moi : tu veux bien que je t'apprenne de ses nouvelles ?

OCTAVIE.

Vous me ferez plaisir.

TULLIE.

Tu sauras donc que Sempronie, dès son bas âge, a été portée au plaisir ; que Lucretie, Victorie & moi, qui conversions tous les jours avec elle, devînmes par son moyen les filles les plus lascives de la ville. Nous avions pour lors neuf ou dix ans, & Sempronie en avoit douze ; elle aimoit beaucoup Victorie, & avoit aussi pour Lucretie & pour moi une affection bien tendre. Elle étoit de tous nos divertissements puérils, & agissoit pour lors avec nous comme si nous eussions été d'un sexe différent du sien : elle nous appelloit les Amants ; elle disoit qu'elle vouloit nous apprendre comme l'on faisoit l'amour ; elle nous regardoit avec des yeux languissants ; elle nous protestoit qu'elle n'avoit rien de plus cher au monde que nous ; qu'elle nous aimoit éperdument, & qu'elle brûloit d'un feu, qu'il n'y avoit que nous seules qui puissions l'éteindre. Toutes ces déclarations amoureuses étoient suivies de mille baisers & de mille caresses. Nous autres, qui étions trop jeunes pour être sensibles à tout ce badinage, ne faisons que rire de toutes les manieres, & accordions innocemment à Sempronie tout ce qu'elle

souhaitoit de nous. Nous passions presque toutes les après-dînées ensemble, à nous exercer dans ces sortes de jeux, & quelquefois elle passoit subtilement la main sous nos jupes, & nous manioit avec une ardeur incroyable cette partie qui nous distingue des hommes. Elle y mettoit les doigts l'un après l'autre, & nous baisoit cependant, en glissant sa langue entre nos levres avec une chaleur extrême : quelque-fois le divertissement alloit plus loin ; car elle nous faisoit courber tout le corps jusques en terre, puis nous trouffoit jusqu'à la ceinture, & satisfaisoit ainsi sa vue par la nudité de notre devant & de notre derriere. Elle manioit nos fesses, les pinçoit, les mardoit, & les baisoit même avec des transports surprenants ; enfin, il n'y avoit point de caresse dont elle ne s'avisât, quand elle étoit dans ses fureurs. Je me souviens qu'elle faisoit quelquefois la maîtresse & la gouvernante ; & nous faisant lever nos jupes, elle nous fouettoit avec des verges, quand nous avions manqué à quelques circonstances du jeu : elle nous mettoit souvent le derriere tout en feu ; nous nous en fâchions ; & pour nous appaiser ; elle se mettoit aussi toute nue devant nous, & nous obligeoit à faire de même. Pour nous venger du mal qu'elle nous avoit fait, nous lui donnions le fouet l'une après l'autre ; elle le souffroit fort patiemment, quoiqu'elle fit quelques grimaces par forme. Il faut que je t'avoue, Octavie, qu'elle avoit un beau corps ; il n'y avoit rien de plus blanc, de plus ferme, & de plus poli ; son derriere étoit admirable par sa rondeur & sa fermeté. Mais revenons à notre histoire : après que nous nous étions bien lassées à la fouetter, elle se relevoit, & nous disant que c'étoit à son tour. Elle nous faisoit étendre tout de notre long sur le dos, & coucher sur des caisses ; elle nous faisoit ouvrir les cuisses ; & après quelques caresses, elle se jettoit sur nous ; (remarque que nous étions toutes nues) & joignant sa partie à la nôtre, elle remuoit & secouoit comme si en effet elle eût été d'un sexe différent. Eh bien, Octavie, une fille sortie d'une telle mere, ne doit elle pas être semblable à Vénus ? eh, eh, eh, qu'en dis-tu ?

OCTAVIE.

J'ajouterai foi, Tullie, à ce que vous venez de dire, pourvu que vous me fassiez connoître comment il s'est pu faire, qu'avec un si grand penchant pour la volupté, ma mere n'ait jamais rien fait contre son honneur.

TULLIE.

Ah, ah je le veux ; écoute-moi seulement. Trois ou quatre mois avant que Sempronie fût mariée, nous étions un jour après midi toutes ensemble à nous divertir ; son pere & sa mere étoient absents ; ils l'avoient laissée seule avec sa gouvernante, qui étoit pour lors occupée aux affaires de la maison, tellement qu'elle étoit en liberté, & n'avoit rien à craindre d'aucun côté. Elle avoit un petit page de quatorze ans, qui s'appelloit Joconde ; il étoit beau comme un ange, & avoit l'esprit aussi joli que le corps ; il chantoit agréablement, & dançoit avec une adresse merveilleuse. Sempronie, qui présidoit à tous nos jeux, dit qu'il falloit qu'il fût de la partie ; nous y consentîmes avec joie, parce qu'il étoit fort aimable : elle le fit donc venir, après avoir pris les précautions contre toute surprise. D'abord qu'il fut entré, il chanta & dansa avec un agrément particulier ; mais le jeu n'en demeura guere-là. Sempronie avoit bien une autre intention ; c'est pourquoi elle l'interrompoit à chaque pas qu'il faisoit, elle le pouffoit au milieu d'une danse, & l'excitoit par mille attaques à un autre divertissement. O la belle fille, nous disoit-elle en le montrant ; qu'elle est jolie ! qu'elle est aimable ! regardez, mes compagnes, comme elle est sage, comme elle est modeste ? je vous jure, continuoit-elle, que ce n'est pas un homme, mais plutôt une jeune vierge, qui déshonore notre sexe en se couvrant d'un habit de garçon. Joconde se défendit d'abord par des reparties assez spirituelles ; mais Sempronie lui en dit tant, qu'elle le pouffa à bout : il rougit selon la coutume des jeunes gens, & tâcha de se défaire de nous autres, en s'enfuyant : mais ce fut inutilement, la partie n'étoit pas égale ; & courant après lui, nous eûmes bientôt repris ce fugitif. Nous l'amenâmes au pied du lit, qui étoit dans la chambre. Ah ! c'est à présent, dit Sempronie, qu'il faut voir si c'est une fille ou un garçon elle passa aussi-tôt la main dans l'ouverture de son haut de chauffe.

OCTAVIE.

Quoi ! & Joconde ne se défendoit point ? ah ! ah ! ah !

TULLIE.

Retirez-vous, lui disoit-il, en se défendant légèrement ; si vous n'y prenez garde, je regarderai moi-même si vous êtes pucelle ou non. Cependant Sempronie ne lâchoit point sa prise, elle tenoit toujours entre ses mains l'instrument de cet Adonis ; & l'ayant tiré au-dehors, elle nous le fit toucher, à Victorie & moi. Nous autres, qui étions encore de pauvres innocentes ;

nous le regardions attentivement, & admirions comment il se pouvoit faire, que par les attouchements de Sempronie, il s'allongeât & grossît à vue d'œil. Eh bien, Joconde, lui dit ta mere, savez-vous l'usage de ce meuble, & à quoi il peut être bon ? Je ne l'ai jamais expérimenté, reprit-il ; mais je me doute bien à quoi il peut servir. Bon, bon, interrompit simplement Victorie, il faut qu'il nous l'apprenne. J'y consens, dit-il, pourvu que ce soit l'une après l'autre ; & cet endroit, poursuivit-il, en montrant un petit lit de tapisserie qui n'avoit qu'un pied de hauteur, fera propre pour nous y donner les leçons nécessaires : je veux commencer par Sempronie. Il la prit aussi-tôt par la main, & la fit coucher sur un tapis de Turquie, dont la chambre étoit couverte ; il mit sous elle deux couffins, l'un sous la tête, & l'autre sous ses fesses : il trouva ce lieu plus commode que le lit. Ça, dit-il, c'est à présent que je vais vous apprendre ce que vous souhaitez ; il mit bas aussi-tôt tous les habits, & troussa les jupes de Sempronie le plus haut qu'il put ; il découvrit de la forte le bel endroit qui devoit servir de champ de bataille ; il étendit ses cuisses, & se mit à genoux entre deux.

OCTAVIE.

Quoi ! tu voyois tout cela ? tu étois présente à ce spectacle ?

TULLIE.

Sans-doute je le voyois comme tu me vois. Sempronie prit elle-même le membre de Joconde, & lui demanda, en le maniant, ce qu'il en vouloit faire. Je veux, dit-il, l'enfoncer bien avant dans cette fente que je touche ; & aussi-tôt il se jeta sur elle ventre sur ventre : après quelques efforts, il entra au-dedans. Sempronie s'écria : Ah Joconde ! retirez-vous, vous me blessez ; vous me faites mal. Voulez-vous, dit-il, que je quitte la partie ? Non, non, dit-elle, achevez, puisque vous avez commencé ; mais faites vite. Il redoubla aussi-tôt ses secouffes ; & à chaque mouvement qu'il faisoit, Sempronie soupiroit, & disoit : Eh, eh. Elle ne prononçoit aucune parole, jusque'à ce que sentant les approches du plaisir. Ah, ah, dit Joconde, embrassez-moi, ma Déesse, mon Cœur, mon Amour ; ah, ah ! je pisse, je pisse. Et moi aussi, dit Sempronie ; avance, mon cher, avance le plus que tu pourras : ah, ah ! je n'en puis plus, je me meurs, ah ! que ce plaisir... Elle perdit ici la parole, & ajouta un peu après : est agréable ! aussi-tôt qu'ils eurent achevé, ta mere se leva, & s'en vint à moi : Ah ! ma très-chere, me dit-elle, en m'embrassant, que le divertissement que je viens de prendre est

doux ! ah, que ce jeu est aimable ! quittons, poursuivit-elle, à présent toutes nos badineries puériles ; elles n'ont rien qui approche de ces exercices : en vérité, Joconde est un savant & un agréable maître. Comme elle achevoit ces paroles, Joconde lui donna un baiser. Mais quoi ! dit-elle, je me sens toute mouillée sous ma chemise ; d'où vient cela ? Joconde lui fit lever ses jupes : Prenez garde, dit-il, qu'on ne s'aperçoive de cette humeur répandue ; car on tireroit de-là des conséquences qui nous seroient défavantageuses ; il l'essuya avec un mouchoir. Victorie regardoit curieusement : Et comment, dit-elle à Joconde, est-ce que cela s'est pu faire ? qu'avez-vous fait tous deux ensemble, pour, être ainsi mouillés ? Voulez-vous l'apprendre, dit Joconde ? nous avons fait ce que font nos Peres & Meres, ce que font ceux qui sont mariés, & ce que je ferai présentement avec vous, si vous voulez. Je vais commencer par la plus jeune, pendant que je suis encore en état de donner une seconde leçon.

OCTAVIE.

Ce discours me met dans un étonnement étrange ! O ma mere ! quelle vie, ou plutôt quel déguisement !

TULLIE.

Victorie est la plus jeune & la plus jolie, dis-je à Joconde, c'est à elle à commencer. Vous êtes également belles & aimables, reprit-il, & vous en goûterez toutes deux l'une après l'autre. Il glissa aussi-tôt sa main dans notre sein, à Victorie & à moi ; mais il n'y trouva encore que les vestiges de nos tettons ; parce qu'ils n'étoient pas encore formés : ils pouvoient bien servir d'ornement, mais ils étoient trop petits pour soutenir des attaques. Si ces demi-globes n'ont pas assez de quoi vous plaire, dit Sempronie à Joconde, vous trouverez un autre endroit plus bas qui suppléera à leur défaut. Il sourit à ces paroles ; & se jettant au col de Sempronie, il lui demanda la permission de baiser ses tettons qui avoient fait une partie de son bonheur : elle le lui permit ; il les baïsa donc amoureusement, en mordant & suçant l'extrémité. Il nous les fit manier, à Victorie & à moi : nous les admirâmes ; car bien qu'ils ne fussent pas encore dans leur perfection, il n'y avoit néanmoins rien de plus aimable ; ils étoient fermes, blancs, ronds, & d'une belle & juste distance. Joconde ne se contenta pas de-cela, il toucha derechef Sempronie sous ses jupes & sa chemise, & nous la fit contempler dessus, dessous. Il faut que je l'avoue, Octavie, qu'après toi je n'ai point vu de corps mieux pris :

les cuiffes font rondes & potelées ; les fesses blanches & polies ; la partie est placée le plus avantageusement du monde : enfin c'est un chef-d'œuvre, il n'y a rien de plus beau ; & tu ne tiendrois pas de ta Mere, si tu n'étois aussi accomplie comme tu es. Pendant que nous la regardions ainsi fixement, son Adonis ne se contentoit pas de satisfaire sa vue ; il vouloit que tous les sens partageassent le plaisir : il touchoit & la manioit dessus, dessous ; il la baisoit indifféremment par-tout. Ah, Dieu ! s'écrioit-il, que ma condition m'éloigne de la possession d'un si beau corps !

OCTAVIE.

Et pendant ce temps, que faisoit Sempronie ?

TULLIE.

Elle n'étoit pas oisive durant ce badinage : elle embrassoit étroitement Joconde ; elle lui découvroit les fesses, & les manioit ; elle lui prenoit son instrument, elle l'excitoit, & le mit si bien en humeur, qu'il appella Victorie, en lui disant de regarder attentivement la beauté du derriere de Sempronie : il la prit par le bras, & la renversa par terre. Ta mere se leva aussi-tôt pour leur faire place, & donner lieu à leur divertissement. Victorie voulut se défendre, mais inutilement ; ta mere & moi, nous la primes l'une d'un côté, l'autre de l'autre : il fallut céder à la force ; elle consentit à tout, pourvu, dit-elle à Joconde, que vous ne me fassiez pas de mal. Bien-loin, dit-il, de vous causer du mal, je veux vous combler de plaisir. En disant cela, il lui leva ses jupes & sa chemise, & nous fit voir le champ de Vénus à découvert. Il se tenoit à genoux entre ses jambes ; il lui manioit la partie, l'entr'ouvroit, y mettoit le doigt ; elle n'étoit encore revêtue d'aucun poil, & son ouverture étoit si petite ; qu'elle ne paroissoit que comme une ligne un peu enfoncée. Courage, Joconde, dit Sempronie : vous êtes-là en posture de suppliant, les genoux en terre ; qu'attendez-vous pour rendre vos adorations ? Il obéit ; & avec des transports & des faillies les plus amoureuses du monde, il baïsa toutes les parties de cet aimable corps, sans oublier la principale, qu'il sembloit qu'il voulût dévorer. Que veux-tu davantage ? ce jeu le mit tout en feu, il brûloit d'amour ; & pour chercher du rafraîchissement, il se jeta sur cette tendre victime, & la perça. Elle s'écria au premier coup : Ah ! retirez-vous, je ne souffrirai pas cela. Tous ces cris ne servirent de rien ; car à la cinquieme secousse, le Vit de Joconde entra tout entier, & fit au dedans une copieuse décharge.

OCTAVIE .

Quoi ! vous étiez-là toutes deux présentes ?

TULLIE .

Assûrément, & nous congratulions Joconde, de ce qu'il étoit venu à bout d'un si joli pucelage. L'affaire étant achevée, Victorie se leva, & dit innocemment qu'elle venoit de sentir je ne fais quelle humeur qui sortoit de sa fente. Joconde lui leva aussitôt les jupes, & la nettoya ; nous vîmes pour lors du sang mêlé avec la semence. Joconde l'embrassa étroitement, & lui demanda pardon du mal qu'il lui avoit fait : il étendit après cela son mouchoir ; & nous montrant les taches de sang dont il étoit marqué, il nous dit que c'étoient les marques de son triomphe, des preuves certaines de ce qu'il avoit combattu avec une vierge. Eh quoi, frippon, dit Sempronie, est-ce que je ne l'étois pas, moi ? Sans doute, vous l'étiez, reprit-il ; mais comme votre âge vous rendoit un peu plus ouverte, les marques de ma victoire n'ont pas été si évidentes.

OCTAVIE .

Tu me fais pitié, Tullie, de demeurer si long-temps à regarder les autres, & à juger des coups sans en partager le divertissement.

TULLIE .

Chaque chose aura son temps. Tu sauras donc que Joconde étoit entièrement abattu, & toutes ses forces étoient épuisées. Eh bien, lui dis-je, vous êtes las, vous n'en pouvez plus, mon pauvre enfant ; & j'ai bien la mine de sortir veuve de ces noces, & de n'avoir aucune part à la fête. Non, non, dit Sempronie, ne crains point, tu seras satisfaite, & je veux bien cautionner Joconde. En effet, poursuivit-elle, en s'adressant à lui, tu as besoin de reprendre des forces ; va-t-en à ma gouvernante, & la prie de ma part de m'envoyer la collation, pour moi & pour mes compagnes. Il s'y en alla, & apporta un peu après une grande tarte avec des confitures, & une bouteille d'excellent vin. Je coupai d'abord un grand morceau de cette tarte, & le donnai à Joconde, tant j'avois hâte qu'il fût bientôt en état ; il ne le mangea pas, il le dévora, & but un verre de vin que je lui présentai avec la même avidité. Sempronie & Victorie avoient le même soin que moi ; chacun lui donnoit à l'envie : c'est pourquoi, il fut bientôt rassasié. La collation étant faite, il me prit par la main, me fit faire deux ou trois tours de danse, &

se jettant ensuite à mon col : Ah ! ma chère Tullie, vous aviez peur de sortir veuve de ces noces : ne craignez point, je suis aussi vigoureux qu'auparavant. Il me baïsa ; & après quelques autres caresses, il me jeta sur les coussins qui avoient servi à Victorie & à Sempronie. Que te dirai-je davantage ? il me fit en deux ou trois coups comme il avoit fait aux autres.

OCTAVIE .

Il trouva donc l'entrée bien facile ?

TULLIE .

Est-ce que tu ne fais pas, que nous autres Italiennes, nous sommes extrêmement ouvertes dès notre plus tendre jeunesse ?

OCTAVIE .

Il faut au moins que tu t'exceptes de la règle aussi-bien que moi ; car je n'ai pu être dépucelée qu'avec de sensibles douleurs, & tu m'as dit que tu ne l'avois pas été sans peine.

TULLIE .

Sans doute, mais voici la raison. Nous-avons été mariées à deux hommes extrêmement membrus ; c'est pourquoi ce n'est pas une chose surprenante que nous ayions paru étroites, à des personnes qui ne pouvoient trouver des femmes trop larges pour eux. Oronte & Pamphile le peuvent disputer avec tout autre ; je crois même qu'ils n'en doivent guère céder à Priape ; & que si les bonnes matrones de Lampsaque les eussent eus après que ce maître Couillaut fût mis au rang des Dieux, elles n'auroient pas tant déploré son absence qu'elles firent. Tu fais ce qu'étoit Priape ? Voici ce qu'il disoit de soi-même :

*Le plaisir que je prends ne peut être petit,
Jamais je ne f... à la nage ;
Et la raison, c'est que mon Vit
Ne peut trouver de Con trop large.*

Si nous l'en croyons, c'étoit un maître Sire ; eh bien ! je crois que nos maris en peuvent dire autant, car ils emportent le prix sur toutes les Couilles du monde. Sempronie & Victorie m'ont avoué aussi, que la première nuit de leurs noces, elles avoient fait l'affaire sans aucune peine ni d'un côté ni

d'autre : il est pourtant certain que leurs maris ne sont pas mal partagés, cela vient donc d'une autre cause. Il n'en faut point douter, Octavie ; & c'est une vérité, que les Italiennes & les Espagnoles sont tellement fendues, qu'il semble qu'elles soient plutôt nées pour des mulets, que pour des hommes. Il est vrai que Joconde avoit déjà ouvert le passage, & c'est peut-être ce qui a rendu l'entrée si facile.

OCTAVIE .

En effet, cela peut bien être : je n'y faisois pas réflexion.

TULLIE .

Hélas ! ce que j'en disois, ce n'étoit que pour rire. Le pauvre enfant n'en avoit pas en ce temps-là, plus long que le doigt du milieu : & la grosseur de son invention, ne surpassoit pas celle de mon pouce. Les Médecins disent que ceux qui en ont plus de sept ou huit pouces de long, passent les bornes de la nature : & la raison qu'ils en donnent, c'est, disent-ils, parce que le col de la matrice ne peut ordinairement s'étendre dans l'action vénérienne, que de cette longueur ; qu'une extension plus grande ne se peut faire sans un grand travail, & sans incommoder la femme. Il en est de même de la grosseur : car le membre de l'homme s'enflant & devenant furieux, comme il arrive quelquefois, l'affaire ne se peut terminer sans des peines & des douleurs incroyables de celle qui est chevauchée. Voilà, Octavie, ce que j'avois à t'apprendre de nos divertissements pris avec Sempronie ; ta curiosité est-elle satisfaite ?

OCTAVIE .

Assurément, & tu m'as appris des choses qui me mettent dans la dernière surprise. J'avois cru, jusques à présent, qu'il n'y avoit point de femme plus sainte que ma mère, & dont les mœurs fussent plus irréprochables : mais je vois bien le contraire ; & je ne sais comment il s'est pu faire, que mon père qui est fort soupçonneux, & qui a une délicatesse extraordinaire sur le point d'honneur, n'ai jamais rien vu en elle que de louable. Il l'aime éperdument, & la croit la femme la plus sage & la plus honnête du monde : mais ce qui est encore plus surprenant, la médisance qui n'épargne personne, & qui publie nos vices les plus secrets, n'a jamais censuré sa conduite, ni découvert en elle le moindre défaut qui ait donné lieu à la critique.

TULLIE .

Cela ne doit point t'étonner : une personne prudente fait toujours bien se tirer d'affaire ; & la plupart des femmes qui périssent, n'en doivent point attribuer la cause à leurs divertissements, mais seulement au peu de précaution qu'elles apportent quand elles les prennent. Il y en a qui ne veulent point être aimées à petit bruit ; elles tirent gloire de leur infamie, & aiment mieux entendre dire un peu de mal d'elles, que de n'en point entendre parler du tout. C'est-là le véritable chemin de perdition ; car il faut que tu saches, Octavie, que ce n'est pas dans la nature des choses que consiste la louange ou le blâme : non, c'est dans l'usage que nous en faisons ; & il est de la prudence de nous prescrire des bornes à nous-mêmes, afin de ne nous pas laisser aveugler à nos appétits, & donner occasion de dire que nous vivons sans règle & sans jugement. Imagine-toi, ma chère Octavie, que si tu veux vivre heureuse & contente dans l'état du mariage où tu es engagée, il faut que tu croyes qu'il n'y a rien qui ne te soit permis, & que toutes choses te sont défendues. Cela te paroît un peu obscur.

OCTAVIE.

Sans doute ; car je ne conçois pas que l'usage d'une chose puisse être permis & défendu tout ensemble.

TULLIE.

Apprends donc à présent que tout ce que tu pourras faire commodément, sans offenser les yeux de tes domestiques & de ton mari, est permis ; & au contraire, que ce que tu ne pourras exécuter sans peril, est défendu. Voilà en deux paroles ce qui doit régler toutes tes actions ; ce sont-là les véritables maximes que tu dois suivre si tu es sage, & c'est à elles seules à qui je dois tous mes plaisirs & mes divertissements. Ce n'est, Octavie, que par leur pratique, que j'ai conservé mon honneur & ma réputation ; tu en peux faire de même, si tu les observes. Nous sommes toutes également portées à la volupté, nous y avons toutes le même penchant ; & bonnes & mauvaises : mais il est à remarquer que celles-ci ne se mettent aucunement en peine de la réputation ; elles préfèrent le plaisir à toutes choses, & c'est ce qui les fait passer pour des infames. Parmi les autres, ils s'en trouve de sages ; mais il s'en rencontre d'imprudentes, qui, faisant de fausses démarches, périssent la plupart à la fleur de leur âge, ou finissent leurs jours dans les ténèbres & l'obscurité d'une prison, où le poison & le fer sont les instruments qui châtient leur conduite trop ouverte. Il n'en est pas de même de celles dont la

prudence fait le caractere : elles vivent heureuses jusques au dernier soupir ; & la circonspection dont elles usent dans toutes leurs actions, les feroit passer pour saintes dans les lieux les plus infames, au milieu même du bordel. Tu vois, Octavie, qu'il y a plusieurs chemins qui conduisent à la même fin, c'est-à-dire au plaisir, & qu'il est de la sagesse d'une femme, de ne pas suivre toujours le plus battu. Tu comprends bien tout ceci.

OCTAVIE.

Oui, Tullie, & je te serai obligée toute ma vie, de ces bonnes & spirituelles instructions : continue.

TULLIE.

Aussi-tôt que je fus mariée, je m'appliquai particulièrement à connoître l'humeur de mon mari ; j'examinai son penchant & ses inclinations, & je n'oubliai rien pour en avoir une parfaite connoissance. Après cela, je considérai trois choses : ce qui étoit au-dessus de moi, ce qui étoit hors de moi, & ce qui étoit au-dedans. Je regardai la religion élevée au-dessus de toutes choses ; & comme elle tient le premier rang dans la politique, (bien que dans la nature elle n'en ait aucun) je fis une sérieuse réflexion sur tous les devoirs auxquels elle m'engageoit. Je vis ensuite de quoi j'étois redevable à tous les hommes, & enfin ce que je me devois à moi-même. Je connus donc qu'il étoit nécessaire que les femmes mariées fussent fort religieuses, ou tout au moins qu'elles en eussent l'apparence ; car il faut que tu saches que celle qui n'est pas vertueuse en elle-même, si elle en fait bien le personnage au-dehors, est préférable à celle qui l'est en effet, mais qui ne la paroît pas. Le bonheur d'une femme dépend entièrement de l'estime de son mari ; elle est heureuse, si elle peut passer dans son esprit pour sage & honnête : mais au contraire elle est misérable, si sa conduite trop ouverte donne des soupçons de ses dérèglements. Dans le commencement de notre mariage, nos maris nous aiment & nous chérissent à cause de notre beauté, & des autres agréments extérieurs qu'ils trouvent dans notre personne : mais quand ces premières fureurs de l'amour sont passées, & qu'ils se sont rassasiés de nos embrassements, ils n'ont plus pour nous qu'un amour d'estime, c'est-à-dire, si nos comportements leur paroissent sans reproche, & s'ils nous croient à l'épreuve de la galanterie.

OCTAVIE.

Je commence, ma Coufine, à entrer dans le sens de cette morale ; ce grand déguisement de mœurs me choque.

T U L L I E .

Ah, qu'on a de peine à te réduire ! Il faut que tu saches qu'il n'y a que de la gloire à se masquer de la vertu ; on ne peut pas se couvrir d'un voile plus précieux, & toute la sagesse du sexe ne peut trouver de voie plus sûre pour passer sa vie dans les plaisirs.

O C T A V I E .

Quoi ! une femme doit donc s'abandonner à toutes sortes de vices, & n'avoir aucun égard pour la vertu ?

T U L L I E .

Ah, Dieux ! tu n'entres pas dans ma pensée ; bien-loin de n'avoir aucuns égards pour la vertu, elle en doit faire une profession ouverte, mais de telle maniere qu'elle prenne garde pour cela de ne pas faire gloire de mauvaise humeur. Il faut qu'elle tempere cette austérité de mœurs apparente, par tant de douceur & de charmes, que, sans qu'il semble qu'elle ait dessein de plaire à personne, elle soit agréable à tout le monde. Bien-loin de mépriser les loix & les coutumes qui sont établies par un long usage, elle doit les avoir en vénération, & les observer avec une si exacte régularité, que sa vie à l'extérieur ne differe en rien de l'honnêteté, pendant que sous ce voile elle cherchera ses divertissements. Il faut qu'elle paroisse un miroir de sainteté au-dehors, pendant que ceux qu'elle voudra rendre heureux, avoueront qu'il n'y aura rien de plus lascif. Cette conduite te surprend peut-être : mais il faut que tu saches qu'elle est moins préjudiciable à la vie civile, que les pratiques de ces femmes saintes & dévotes, qui ne font aucun bien qu'à dessein de le faire passer pour mal ; & cela, disent-elles, par un principe de vertu. O la belle vertu, qui transforme le bien en mal ! Voilà, Octavie, la fin de la morale que je te propose : *Palàm vive omnibus, clàm & in tuto tibi* : c'est-à-dire, que tu dois suivre les sentiments des sages, & les coutumes du peuple ; & qu'en réservant pour toi tes pensées & tes actions les plus secretes, tu dois lui sacrifier les dehors, & toutes les apparences extérieures. Il te sera facile d'observer tout ceci ; tu n'as qu'à imiter ta mere Sempronie.

O C T A V I E .

Je comprends tout ce discours, Tullie ; mais pourquoi me proposer ma mere pour exemple ?

TULLIE .

Tu dois favoir, Octavie, que ta mere m'est aussi connue que toi : j'ai souffert les badineries, comme tu as enduré les miennes ; & voici les regles qu'elle me prescrivit aussi-tôt que je fus mariée. Tu dois regarder Oronte, me disoit-elle, comme une divinité sur la terre ; tu dois le chérir & presque l'adorer, & te rendre complaisante à toutes les demandes qu'il te pourra faire, sans t'imaginer qu'elles renferment quelque chose de malhonnête en elles-mêmes. Voilà, Tullie, continua-t-elle, les prérogatives & les privileges de l'homme ; & voici les avantages de la femme. Elle doit croire, si elle est sage, que comme elle est née pour le plaisir de son mari, tous les autres hommes ne sont au monde que pour le sien. L'un lui est propre, & lui appartient de droit ; l'autre lui est commun avec son époux. Elle doit se changer en autant de figures que Prothée, pour lui plaire, si la lubricité l'exige d'elle : en un mot, elle ne doit rien négliger de tout ce qui peut servir à sa convoitise ; pendant que ses amants de leur côté mettront toute leur adresse en usage pour satisfaire la leur. Voilà, Octavie, comme je me menage avec Oronte, & comme j'agis en même temps avec Cléante.

OCTAVIE .

Fort bien, fort bien ; je comprends quel est ton commerce avec Cléante.

TULLIE .

Il faut, Octavie, que je te donne en peu de paroles une parfaite idée de ma conduite ; écoute-moi. Depuis que je suis engagée dans le mariage, je me suis également partagée entre Oronte & Cleante : j'accorde à Oronte tout ce qu'il souhaite de moi pour sa volupté, même les choses dont je n'en reçois aucune ; & à Cleante, je ne demande que celles qui me sont sensibles. L'un me commande, j'ordonne à l'autre : mon mari a la jouissance de mon corps, moi je dispose de celui de mon Amant ; j'obéis à Oronte, je suis maîtresse de Cleante. Réfléchis un peu sur la différence qu'il y a de la condition d'une femme libre, avec celle d'une esclave ; & pense, mon enfant, que pour vivre heureuse, il faut faire une alliance de ces deux vies.

OCTAVIE .

Quoi ! on ne peut être heureuse sans s'abandonner de la sorte ? A Dieu ne plaise que je commette jamais la moindre faute sur cette matiere !

TULLIE .

Octavie, te souvient-il du songe dont je fus l'interprète ?

OCTAVIE .

Sans doute ; mais vous pouvez aussi vous souvenir des protestations que je fis, d'être toujours fidelle à mon cher Pamphile.

TULLIE .

Quoi ! tu es assez téméraire pour aller contre les destins ; c'est-à-dire, de faire la guerre au Ciel, & de t'imaginer que tu pourras surmonter par ton opiniâtreté, ce que les Dieux ont résolu ?

OCTAVIE .

Comment, Tullie, vous voudriez tout de bon m'engager dans ce genre de vie qui est si détestable ? vous voudriez me faire fouler aux pieds les sentiments d'honneur que doit avoir une jeune mariée comme moi ? Non, vous ne parlez pas sérieusement ; & ce que vous m'avez dit de Cléante, ne passe point dans mon esprit pour véritable : je vous crois trop sage.

TULLIE .

Et moi, je te crois la plus sotte du monde ; & tu es infatuée de certaines maximes qui me déplaisent au dernier point. Seras-tu contente, si je te fais comprendre comment tu peux conserver ton bonheur, avec la jouissance du plaisir ?

OCTAVIE .

Assurément ; mais je ne puis pas concevoir que vous en veniez à bout : car comment accorder dans un même sujet deux choses qui se combattent, & qui se détruisent d'elles-mêmes ?

TULLIE .

Pour t'instruire de cette vérité, qui te semble un paradoxe, apprends que les hommes d'à présent ont fait de nouvelles loix, & introduit dans le monde un culte qui n'a aucun rapport avec l'ancienneté. Les vertus de l'âge de nos peres, sont les vices de celui-ci ; & les actions qui ne se faisoient point le temps passé sans récompense, ne peuvent maintenant se pratiquer avec

impunité. Parmi ces stables engagements, & ces étranges révolutions, l'Honneur a pris sa naissance, & s'est emparé avec le temps de la plupart des esprits. Ne crois pas, Octavie, que son être ait quelque chose de réel. Non, il n'a point d'autre fondement que dans notre imagination ; & tu serois abusée, si tu pensois que la nature fût d'une autre matiere que celle de ces objets de raison dont parlent les Philosophes, qui doivent leur production à notre fantaisie, & qui n'ont rien de commun avec la Vérité bien fondée. Cette belle imagination a été inventée, pour tenir les personnes de notre sexe dans un devoir rigoureux ; c'est une pure idée & une chimere, que la malice de temps nous oblige de suivre, pendant que la sagesse nous dicte de ne nous y pas attacher. Regrettons-donc, mon enfant, avec un grand homme, le bonheur des siècles passés, où ce Tyran qui s'oppose à tous nos plaisirs, étoit entièrement inconnu.

. *Quel Vano*
Nome fouza fogetto
Quelli dolo d'errori, idol d'inganno
Quel, che dal volgo infano
HONOR poscia fu dettò
(Che di nostra natural feo Tiranno)
Nori mischiava il suo affanno
Fra le liete dolceffe.

Del amarofo gregge,
Ne fu sua dura legge.
Nota à quell alme en libertate auvez ze
Mà legge aurea, è felice,
Che natura felopi, S' EIPTAGE EILIGE [\[ws 1\]](#).

Voilà, Octavie, ce que c'est que l'honneur ; voilà la nature de cette honnêteté, qui te séduit ; juge de-là si elle est incompatible avec le plaisir, & tire de ce raisonnement les conséquences qui en sortent naturellement.

O C T A V I E .

J'entre dans votre pensée, ma cousine ; mais pour me satisfaire entièrement, dites-moi pourquoi vous ne me prêchiez rien tant que cet honneur, devant que je fusse mariée. A quoi bon m'abuser de la sorte, puisque ce n'étoit qu'une chimere ?

T U L L I E .

En voici la raison, ma mignonne. Pendant que nous sommes filles, nous sommes obligées de courir après ces fantômes visionnaires, si nous voulons vivre heureuses. Il n'en est pas de même quand nous sommes une fois engagées dans le mariage : il n'y a plus d'infamie pour nous, nous avons la liberté de tout faire ; & ce beau manteau qui couvre tous nos divertissements, nous met au-dessus de la calomnie la plus noire, & la moins épargnante.

OCTAVIE.

Je me rends, Tullie, vos raisons me persuadent ; il me reste seulement quelques petits doutes, que vous m'éclaircirez une autre fois.

TULLIE.

Voilà qui est bien ; c'est être raisonnable, que de se laisser gagner à la raison. Pour les doutes qui te restent, qu'ils ne te fatiguent point l'esprit ; je te veux mettre entre les mains d'un homme qui levera tous tes scrupules.

OCTAVIE.

Je vous entends bien ; vous parlez de Cléante, les scrupules ne se levent pas comme la chemise. Mais de grace, ma chere Tullie, apprends-moi comment tu es devenue sa maîtresse ; s'il t'a été donné, ou si c'est par ton adresse que tu en as fait l'acquisition ; par quels artifices tu as pu cacher à Oronte tes divertissements, & enfin comment tu lui as fermé les yeux, pour qu'il ne s'aperçût point des libertés que tu prenois à son préjudice ?

TULLIE.

Je le veux, mon petit cœur : je te dirai des choses surprenantes, où ta mere a eu beaucoup de part, mais que tu ignores, sans doute. Tu sauras donc qu'un peu après que Sempronie fut mariée, elle demanda à sa mere qu'elle lui laissât toujours Joconde à son service : elle la pria de le faire agréer à Pamphile, ce qu'elle fit ; il y consentit sans peine, & ne pensoit à rien moins qu'au commerce qu'ils avoient dessein d'entretenir.

OCTAVIE.

Depuis six mois, Joconde est marié ; & avec tout cela il est toujours resté à la maison, c'est-là sans doute un préjugé de ce qui se passa ; & quand je rappelle en moi-même ce que j'ai vu & entendu, lorsqu'ils étoient ensemble, & qu'ils méprisoient mon bas âge, je tombe d'accord de ce que tu me dis, &

fuis de ton sentiment. Non, je n'en doute aucunement, Joconde couchoit avec ma mere.

TULLIE.

A ce que je vois, tu en fais presque autant que moi sur ce chapitre.

OCTAVIE.

Ah, Dieux ! que ma mere répondoit mal au sentiment d'honneur qu'on avoit de sa personne ! qu'elle favoit bien cacher ses défauts sous les fausses apparences de la vertu ! Je les ai souvent vus rire & discourir ensemble, lorsque mon pere étoit absent ; Joconde étoit pour lors Intendant de la maison. Je me souviens qu'une fois entr'autres, ma mere & moi nous étions seules dans une chambre : elle travailloit à un ouvrage en broderie ; pour moi je badinois à la maniere des enfants de mon âge, avec une chatte que je tirois par l'oreille, & enlevois en l'air. Je me souviens donc que Joconde entra ; & après avoir salué ma mere, & s'être dit tout bas quelques paroles, il la prit par la main ; & malgré quelques résistances qu'elle apportoit, il se retira avec elle de ma présence. Je crus qu'ils étoient partis de la chambre, & je me réjouissois déjà de ce qu'ils m'avoient laissée seule en liberté ; lorsque tout d'un coup j'entendis trembler le lit, & quelques accents mal articulés de la voix de ma mere, comme si elle se fût plainte. Je demurai quelque temps attentive ; mais la peur me saisissant, je courus vite vers l'endroit où j'entendois le bruit : ma mere m'aperçut, & s'en vint en riant au-devant de moi, & me prit entre ses bras : Qu'avez-vous, me dit-elle, ma mignonne ? J'ai eu peur, lui dis-je, quand je vous ai entendue crier : qu'est-ce qui vous fait mal ? C'est, reprit-elle, qu'en sortant de la chambre, j'ai donné du pied contre le lit avec tant de force, que cela m'a causé une sensible douleur. Pour Joconde, je ne le vis point, il étoit déjà disparu.

TULLIE.

Mais dans la fuite, n'as-tu rien découvert de leurs intrigues ?

OCTAVIE.

Non, ils évitoient tant qu'ils pouvoient l'un & l'autre ma présence ; & ma mere avoit un soin particulier de ne rien faire devant moi, qui pût me faire concevoir quelque mauvaise opinion de sa personne. Elle faisoit au contraire son possible, de passer dans mon esprit pour une femme sage & honnête, & dont les mœurs sont irréprochables.

T U L L I E .

Je le fais ; & elle m'a bien priée de t'entretenir dans ces sentiments d'honneur que tu avois conçus de la personne, & de faire en sorte que tu la crusses la plus sainte femme du pays. Je crois, Octavie, qu'il n'est pas nécessaire que je te recommande le secret que je te découvre, comme à ma plus intime.

O C T A V I E .

Je serois parricide, si je ne conservois pas la réputation de ma mere, qui lui doit être plus chere que la vie. Ne crains rien de ce côté-là : il faut seulement que je t'apprenne comme elle a abusé de ma simplicité. Trois jours devant mes noces, elle me tint ce discours : Après-demain, ma fille, vous devez être mariée, & par conséquent dans la puissance de Pamphile : à présent vous êtes pure, vous êtes chaste, vous êtes vierge, & vous n'avez plus que ce peu de temps à rester dans cet état de sainteté ; il sera suivi des saletés & ordures qui sont inséparables des embrassements des hommes : toutes les vertus qui accompagnent la virginité, vous abandonneront aussitôt ; & tous ces avantages vous délaisseront, si vous ne faites vos efforts par quelque action héroïque pour les retenir. Faites-y réflexion, mon enfant, & pensez que comme il n'y a rien de plus divin qu'une fille vierge, il n'y a rien aussi de plus bas, de plus vil & de plus méprisable qu'une fille qui a été souillée. Mais quoi ! quoi, ma mere, lui dis-je, que souhaitez-vous donc que je fasse ? si vous voulez que je garde ma virginité sans tache, vous pouvez me mettre dans un Couvent ; j'y consentirai pour vous complaire. Non, non, ma fille, reprit-elle, cela est fort éloigné de ma pensée ; & quand vous ne seriez pas unique dans la maison, l'amour que j'ai pour vous ne me permettoit jamais de vous enlévelir ainsi toute vive dans un cloître. Ce que je vous demande seulement, continua-t-elle, c'est de conserver votre esprit sans tache, comme j'ai toujours fait, & de retirer votre affection de toutes les saletés dont votre corps doit être souillé. Il est aussi nécessaire, ma chere enfant, afin de faire une digne oblation de votre virginité, de faire un sacrifice qui en prévienne la perte, & un autre qui la suive. J'y consens, lui dis-je ; mais à quel sacrifice est-ce que vous m'exhortez ? Le sacrifice continua-t-elle, que j'exige de toi, Octavie, a besoin de tes mains & des miennes pour être exécuté : il a besoin d'un grand courage, pour être bien méritoire ; & je crains que les forces ne te manquent pour une si sainte

œuvre. Non, non, lui dis-je, je ferai aussi courageuse qu'il sera nécessaire, n'appréhendez point. Je le souhaite, me dit-elle, ma chere enfant ; promets moi donc que tu souffriras constamment tout ce que je jugerai à propos de te faire endurer : je le lui promis. Eh bien, ma fille, poursuivit-elle, puisque vous desirez être aussi sage & aussi bonne, que vous êtes belle & aimable, nous ferons demain ce sacrifice, après que vous aurez renouvelé dans le temple la promesse que vous m'avez faite.

TULLIE .

Vraiment, tu ne me dis rien de nouveau. Sempronie m'a fait le récit de cette histoire, en donnant mille éloges à ton courage, & se riant en même-temps de ta simplicité.

OCTAVIE .

Il n'est donc pas besoin que je poursuive.

TULLIE .

Au contraire, tu ne saurois me faire un plus grand plaisir que de m'en apprendre les particularités ; car ta mere ne m'en a fait le récit qu'en abrégé.

OCTAVIE .

Tu sauras donc que le matin, d'abord que je fus levée, & revêtue de mes plus riches habits qu'elle m'avoit préparés, elle me mena au Pere Théodore. Tu le connoîtras facilement, quand tu sauras qu'il est de ceux qui affectent une austérité de vie apparente, & une sévérité de mœurs toute particuliere : tout prêche sur eux la mortification & la pénitence ; & leur barbe, qu'ils laissent croître, leur rendant le visage sec & atténué, les fait passer dans l'esprit du peuple pour de vrais miroirs de sainteté. Après que nous eûmes fait nos prieres, il s'en vint à moi dans une chapelle où je m'étois retirée avec ma mere : Eh bien, ma chere fille, me dit-il en m'abordant, vous avez là une mere qui ne veut rien épargner pour vous rendre aussi parfaite que vous devez l'être. Vous devez, à ce qu'elle m'a appris, être mariée dans trois jours : il faut donc nettoyer votre ame de toute tache, pour vous rendre digne de la grace céleste, qui ne peut entrer dans un cœur souillé de la moindre ordure. Vous devez savoir, continua-t-il, que si vous êtes bonne, les enfants que vous mettrez au monde, rempliront un jour dans le Ciel les places des Anges rebelles ; mais si au contraire vous avez quelque mauvaise qualité, ils en seront infectés, & iront dans le chemin de perdition,

augmenter le nombre de ces misérables. C'est à vous, me dit-il, à choisir. J'étois si honteuse, que je n'osai lui répondre. Parlez, reprit-il. Je souhaite, lui dis-je, être bonne, & qu'ils soient bons. Approchez vous donc. Que veux-tu davantage ? je me mis à ses pieds, ma mere se retira un peu, & je lui confessai jusqu'à la moindre pensée dont je crus être coupable. Quand il apprit ce qui s'étoit passé entre Pamphile & moi, & que j'avois déjà à demi goûté le plaisir, peu s'en fallut qu'il ne s'emportât de colere. Il me fit une sévere reprimande ; & après m'avoir avertie d'avoir en horreur les actions passées, il m'ordonna d'obéir aveuglement à tout ce que ma mere me commanderoit. Il lui fit signe de venir ; & ayant tiré de sa manche un petit paquet de cordes, il le lui donna sans le déplier. N'épargnez pas, lui dit-il, votre fille ; servez-lui d'exemple ; & vous, ne soyez pas aussi trop indulgente. Après cela nous sortîmes de l'Eglise, & nous nous en revînmes à la maison.

TULLIE.

N'admires-tu point, Octavie, comme ces gens-là abusent de notre simplicité, comme ils regnent ?

OCTAVIE.

Dis plutôt comme nous nous moquons d'eux, & comme nous régions. Aussi-tôt que nous fûmes arrivées au logis, ma mere me fit entrer avec elle dans une chambre fort retirée, & qui n'a point de vue sur notre jardin. Elle ferma la porte sur nous, & me donna en riant ce paquet de cordes à démêler ; ce que je fis, & je connus que c'étoit une espece de fouet, composé de cinq cordelettes, nouées d'une infinité de petits nœuds de distance en distance. Eh bien ! ma fille, me dit ma mere, c'est avec cet instrument de piété que vous devez vous disposer au mariage ; il doit vous servir de purgation. Le bon pere, continua-t-elle, nous a ordonné à l'une & à l'autre de nous en châtier nous-mêmes ; je vais commencer ; vous me suivrez : mais que la rigueur avec laquelle je traiterai mon corps, ne vous épouvante point ; n'en ayez point de peur, & pensez seulement que pendant ce saint exercice de piété, mon esprit goûtera des douceurs qui ne se peuvent exprimer.

TULLIE.

Tu tremblois sans doute, ma pauvre enfant ?

OCTAVIE .

Non, mais je t'avouerais que je ne croyois pas avoir tant de force, pour supporter, comme je fis, un travail si rude & si pénible.

TULLIE .

En effet, on dit qu'il n'y a rien de plus fort & de plus constant que la femme ; quand elle s'opiniâtre à endurer quelque chose, elle se surmonte elle-même, & supporte avec une fermeté admirable, des peines qui lasseroient les plus grands courages. Mais continue.

OCTAVIE .

A quoi bon perdre le temps, me dit ma mere, en me donnant un baiser ? déshabillez-moi promptement, afin de mettre à découvert ces infames parties du corps, qui méritent toute sorte de supplices. Je lui obéis, & ne lui laissai que sa chemise ; qu'elle releva sur ses épaules ; puis se mettant à genoux, & prenant en main le fouet dont je t'ai parlé : regardez bien, ma fille, me dit-elle, comme il se faut servir de cet instrument de pénitence ; apprenez à souffrir, par l'exemple que je vais vous donner. A peine avoit-elle achevé de parler, que j'entendis frapper à la porte. Je l'en avertis. Je fais ce que c'est, me dit-elle, ne vous étonnez point ; c'est le bon Pere Théodore, qui viens sans doute pour nous aider dans ce saint exercice : il m'avoit dit qu'il n'y manqueroit pas, s'il pouvoit obtenir la permission de sortir. Il frappa une seconde fois : c'est lui-même, dit ma mere, ouvrez lui promptement. Comment, repris-je, voulez-vous qu'il vous voye ainsi toute nue ? Vous ne savez donc pas, me dit-elle, que ce saint homme me connoît jusques dans le fond de l'ame, & que je ne dois rien lui cacher. Elle baissa néanmoins sa chemise, pendant que j'ouvris. Le Pere entra aussi-tôt, & loua ma mere du bon exemple qu'elle me donnoit. Il fit ensuite un discours sur ce sujet, mais avec tant de force & d'énergie, que peu s'en fallut que je ne le prévinsse moi-même, pour le prier de me traiter avec le plus de rigueur qu'il pourroit.

TULLIE .

Ah Dieu ! étois-tu si folle ?

OCTAVIE .

Tu aurois eu de la peine à ne te pas rendre, & il t'auroit sans doute persuadée. Il nous prouva par un discours poli ; & apparemment étudié, que la virginité sans la mortification & la pénitence n'étoit aucunement méritoire ; que ce n'étoit qu'une vertu sèche & stérile ; & que si elle n'étoit accompagnée de quelque châtement volontaire, il n'y avoit rien de plus vil & de plus méprisable. Celles-là sans doute, continua-t-il, doivent rougir de honte, qui se mettent nues devant les hommes, afin de se prostituer à leur convoitise ; mais au contraire les autres sont louables, qui ne le font que par un principe de piété & de pénitence. Si vous considérez l'action des premières ; vous n'y trouverez rien que d'infame ; & si vous jetez les yeux sur celle des autres, vous remarquerez qu'elle renferme toute sorte d'honnêteté : l'une peut seulement satisfaire les mortels, mais l'autre est capable de charmer les Dieux. Sur-tout, poursuivit-il, ces sortes de châtements sont d'un grand usage, quand on fait les prendre dans leur temps ; ils sont comme une source vive, dont les eaux miraculeuses ont la vertu de nettoyer les femmes, de toutes les ordures qu'elles auroient pu contracter : elles n'ont point d'autre moyen de se purger, qu'en souffrant avec autant de fermeté & de patience la pénitence qui leur est imposée, qu'elles ont goûté avec sensualité les plaisirs qui leur étoient défendus. Enfin, il nous dit, que de cette manière notre âme étoit nettoyée d'une infinité de fautes & de crimes, que la honte & la pudeur nous empêchoit souvent de révéler pour notre décharge.

TULLIE.

O la plaissante morale ! ah ! que ces préceptes sont engageants ?

OCTAVIE.

Après tous ces discours, il prit le fouet à la main : ma mère se mit à ses genoux ; je me retirai un peu ; ayant toujours les yeux arrêtés sur elle. S'étant donc bien disposée, elle pria le Père Théodore de commencer le saint œuvre, (ce fut tout son terme.) A peine avoit-elle proféré la dernière parole, qu'il tomba une grêle de coups sur son derrière, qui étoit à découvert : il la frappa ensuite un peu plus légèrement ; mais enfin il la mit en tel état, que ses fesses, qui étoient auparavant très-blanches & polies, devinrent rouges comme du feu, & me faisoient horreur à les regarder.

TULLIE.

Eh quoi ! elle ne se plaignoit point ?

OCTAVIE.

Bien-loin de cela, elle me parut comme insensible ; elle lâcha seulement une fois un soupir, en disant : ah, mon pere ! mais cet exécuter de la justice divine s'en fâcha. Où est donc votre courage ? reprit-il ; vous donnez-là un bel exemple de foiblesse à votre fille ! Il lui commanda ensuite de s'incliner la tête & le corps jusques en terre : elle le fit ; jamais elle ne l'a présenté plus beau. Ses fesses étoient tellement exposées aux coups, qu'elles n'en échapperent pas un. Cela dura un quart d'heure entier, après quoi le pere lui dit : C'est assez, levez-vous, votre esprit, doit être content. Elle se leva, & s'en vint à moi. Eh bien, ma fille, me dit-elle en m'embrassant, c'est à présent à votre tour, qu'il faut faire paroître que vous avez du courage. J'espere, lui dis-je, qu'il ne me manquera pas ; que faut-il donc que je fasse ? Préparez votre fille à cet acte de piété, dit le pere ; j'espere qu'elle fera encore plus forte que vous. Cependant, J'avois les yeux baissés, sans rien dire. Ne répondez-vous pas à mon attente ? me dit-il ; j'y tâcherai, repris-je. Ma mere pendant ce discours me déshabilloit ; il ne me restoit déjà plus que ma chemise, qu'elle me releva sur les épaules. Aussitôt que je me sentis nue, par pudeur je me couvris le visage, je voulus me mettre à genoux. Il n'est pas nécessaire, me dit ma mere, tenez-vous droite. Eh bien, Octavie, voulez-vous être bienheureuse, me dit le pere, & vous mettre dans le véritable chemin du Ciel ? Je le souhaite, dis-je. Il me donna après cela quelques coups, mais si doucement qu'ils me chatouillerent plus qu'ils ne me blessèrent : pourrez-vous, ma chere enfant, poursuivit-il, en endurer de plus rudes ? Ma mere répondit pour moi, & dit que je ne manquerois pas de courage. Aussitôt, depuis le haut jusques en-bas, je m'en sentis chargée, mais avec tant de violence, que je ne pus m'empêcher de crier : Ah ! c'est assez, c'est assez, ayez pitié de moi, ma mere. Prenez courage, me dit-elle, voulez-vous achever vous-même ce qui reste ? fort bien, dit le Pere Théodore, voyons comme elle s'épargnera. Prenez, poursuivit-il, ce saint instrument de pénitence ; châtiez, comme il faut, cette partie, qui est le siege du plaisir infame. Ma mere me montra avec la main comme je devois faire ; je me donnai donc deux ou trois coups assez rudement ; mais je ne pus continuer : Je ne saurois, lui dis-je, me faire de mal moi-même ; si vous voulez, je suis prête de souffrir tout de vous : en disant cela, je lui remis le

fouet entre les mains. Elle le donna au Pere Théodore, parce que, disoit-elle, j'aurois plus de mérite d'endurer de lui, que d'un autre. Il recommença donc tout de nouveau, en murmurant entre ses dents je ne fais pas quelle priere ; je pleurois, je soupirois ; à chaque coup qu'il donnoit, je remuois les fesses d'une étrange maniere. Enfin il me lassa, je n'y pus plus résister, & je courus d'un bout à l'autre de la chambre, pour éviter les coups. Je n'en puis plus, disois-je, ce travail est au-dessus de mes forces. Dites plutôt, reprit-il, que vous êtes une lâche & sans cœur ; n'avez-vous point de honte, d'être fille d'une mere si courageuse, & d'agir avec tant de foiblesse ? Obéissez, me dit ma mere : j'y consens, lui dis-je, faites de moi ce que vous voudrez. Elle me lia aussitôt les deux mains avec un cordon de soie, parce qu'elles paroient mes fesses de bien des coups ; elle me coucha ensuite sur le lit : je ne pouvois plus me défendre, c'est pourquoi je fus fouettée de la bonne maniere. Pendant que le Pere Théodore me frappoit de la sorte, elle me baisoit : courage, ma fille, me disoit-elle, ce saint œuvre sera bientôt achevé ; & plus vous recevrez de coups, plus aurez-vous de mérite. Enfin, ce grand Prêtre finit la cérémonie. Voilà qui est bien, dit-il ; la victime a assez répandu de sang, pour que le sacrifice soit agréable.

TULLIE.

Ah Dieux ! quel sacrifice ! dis plutôt, quelle cruauté ! quelle boucherie ! & quel bourreau !

OCTAVIE.

Cela étant fait, ma mere me délia les bras, & me donna mille louanges, de ce que j'avois, disoit-elle, souffert si patiemment un travail si rude pour une fille comme moi. Le Pere Théodore me dit aussi plusieurs paroles fort obligeantes, & après m'avoir engagée par vœu a un pareil sacrifice, quand j'aurois perdu ma virginité, il se retira. D'abord qu'il fut parti, ma mere m'embrassa avec bien de la tendresse : il faut, ma fille, me dit-elle, que vous feigniez d'être malade d'une douleur de tête, afin de prendre le repos qui vous est nécessaire. Pour moi, continua-t-elle, je suis accoutumée à ces fortes d'exercices, & je n'en suis pas plus incommodée. Elle me lava ensuite le derriere avec de l'eau de rose ; puis elle s'en alla, en me disant de bien reposer, & qu'elle reviendrait me voir dans deux heures.

TULLIE.

Sais-tu bien où elle alla, & ce qu'elle fit pendant que tu dormois ?

OCTAVIE.

Non, je te jure. Pour moi je ne pus reposer un seul moment, parce que les fesses me démangeoient de telle sorte, que je ne pouvois rester dans une même place sans me remuer & me tourner de tous côtés.

TULLIE.

O ! que tu aurois été heureuse, si le destin t'eût fait jouir pour lors des embrassements de Pamphile ! Sempronie sut profiter du temps, & envoya quérir Joconde, à qui elle avoit recommandé la continence pendant quelques jours. C'est pourquoi il vint aussi-tôt. Il trouva ta mere couchée sur un lit : elle faisoit semblant de dormir ; mais il la réveilla facilement ; il se jette à son col, il la baise, il la touche, il la manie partout ; elle, de son côté, le prend par un endroit auquel il ne pouvoit résister : que veux-tu davantage ? ils firent l'affaire entiere, & se divertirent de la belle maniere.

OCTAVIE.

Comment as-tu pu apprendre des choses, qui apparemment se sont passées dans le secret ?

TULLIE.

C'est Sempronie elle-même qui m'en a fait confidence, elle me l'a conté jusqu'aux moindres particularités. Joconde le fit trois fois dans une heure, & elle déchargea sept fois. Elle craignoit que tu n'eusses entendu quelque chose de ta chambre, qui étoit proche de la sienne, lors particulièrement que dans l'excès du plaisir elle s'écria plusieurs fois : courage, pousse, avance, ah ! je me meurs, le cœur me manque.

OCTAVIE.

C'est-là, sans doute, ce que j'entendis : mais se ne pus m'imaginer quelle en étoit la cause, & que Joconde fût de la partie. Tu fais qu'il est marié depuis six mois, & qu'il a épousé une jeune personne fort belle & fort aimable, âgée de seize ans, qui étoit fille naturelle de mon aïeul.

TULLIE.

Dis encore qu'elle est la meilleure enfant du monde, & avec cela la plus malheureuse, puisque ta mere la prive des plaisirs qui lui sont dus par le droit naturel.

OCTAVIE.

J'ai souvent vu ma mere la blâmer & lui reprocher sa naissance. Une fille, disoit-elle, née comme vous êtes d'un amour infâme, fuit facilement les traces de sa mere : elle ne répondoit rien, que par les pleurs & par les larmes.

TULLIE.

Tu sauras que Julie (c'est son nom) étoit en pension chez les Religieuses, où Thérèse ta tante est Supérieure, lorsque Joconde, qui avoit dessein de s'établir, se plaignit à ta mere de ce qu'il n'avoit encore reçu aucun salaire de tous ses services. Je suis entièrement à vous, lui disoit-il ; mais qu'est-ce que j'en ai reçu, qui puisse faire croire que j'aye l'honneur de vous appartenir ? quel soin avez-vous pris de ma fortune, vous qui savez que je me sacrifie entièrement pour vous. Si les destins vous enlevoient, que deviendrois-je ? Outre l'extrême déplaisir que j'aurois, d'avoir perdu ce que j'aurois de plus cher, je serois encore plongé dans une extrême misere. Défaites-vous de toutes ces craintes frivoles, lui dit Sempronie : je mettrai ordre à tout ; & j'ai formé le dessein de vous marier avec une fille, qui sera assez belle & assez riche, pour que vous n'en puissiez pas souhaiter de plus accomplie. Je la doterai moi-même de mon argent, & ferai les choses d'une maniere qui vous donnera lieu de vous louer de ma libéralité. J'ai, continuat-elle, six mille écus d'or dans mon cabinet, dont mon mari n'a aucune connoissance ; je vous les mettrai, si vous voulez, dès à présent entre les mains. Je vous suis infiniment obligé, dit Joconde, & jamais je n'oublierai des bienfaits si considérables : je me remets, poursuivit-il, entièrement à votre discrétion ; faites de moi tout ce que vous voudrez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Vous connoissez Julie, reprit Sempronie, que j'ai fait élever dès son bas âge chez les Religieuses : c'est elle que je vous destine, il n'y a rien de plus beau & de plus sage que cette enfant. Joconde l'accepta avec joie, le contrat fut fait, & Julie lui fut mise entre les mains.

OCTAVIE.

Il y avoit déjà quelques années que Joconde étoit Intendant de la maison, & avoit soin de tous nos biens, soit en ville, soit à la campagne. Mon pere s'est toujours loué de sa conduite, & je ne suis point surprise que pour

reconnoissance de ses services, il ait reçu Julie en mariage. Mais quelles étoient les loix du contrat ?

TULLIE.

Les loix furent que les six mille écus d'or seroient payés dans quatre ans. Qu'ils seroient, en attendant, mis à un marchand, qui les compteroit, le temps expiré, à Joconde ; qu'il en recevrait cependant le revenu, pourvu qu'il tint sa parole touchant les articles dont ils étoient convenus du prix, & voici les conditions. Premièrement que Joconde n'agirot avec Julie que comme Sempronie le jugeroit à propos. Qu'il ne la considéreroit pas même comme sa femme, si elle le desiroit de lui. Qu'il obéiroit exactement à tout ce qu'elle voudroit lui commander, soit qu'elle le fit de vive voix, ou par écrit. Qu'il auroit le soin des biens de la maison comme auparavant, & qu'il demeureroit dans l'appartement qu'elle lui marqueroit. Enfin, qu'il seroit entièrement à sa discrétion.

OCTAVIE.

C'est-à-dire que Julie étoit mariée & veuve toute ensemble.

TULLIE.

Tu as raison : car dès la première nuit de ses noces, il fut défendu à Joconde de la chevaucher plus de deux fois ; encore Sempronie en voulut elle avoir le meilleur ; & ayant mis ce nouveau marié en humeur, il fit l'affaire avec elle jusqu'à trois fois. Après quoi elle le renvoya ainsi las & énervé à la pauvre Julie. Le lendemain elle l'interrogea fort curieusement sur sa santé, & lui demanda comment les choses s'étoient passées, si elle étoit encore vierge, ou si elle avoit perdu son pucelage. D'abord Julie ne lui répondit que par son silence, les yeux & le visage couverts de pudeur. Sempronie la pressa tant, qu'elle lui avoua que son mari avoit joui deux fois d'elle. Il fut permis à Joconde d'en faire autant la nuit d'après, & sa mere fit prendre le matin à Julie la ceinture de chasteté. La partie de cette aimable enfant fut mise par ce moyen dans les fers ; défense fut faite à son mari de la toucher qu'après huit jours expirés. Chose étrange ! depuis cette nuit jusqu'à ce jour, elle n'a pris le divertissement que quinze fois.

OCTAVIE.

Mais quelle vertu peut avoir cette ceinture pour rendre les femmes chastes ?

TULLIE .

Tu l'apprendras. Lorsque Julie se levoit le matin sur les dix heures, Joconde entra avec cet instrument qu'il avoit reçu de ta mere : il le déploya devant elle ; elle sourit, & lui demanda innocemment quel ouvrage c'étoit. C'est un ouvrage, reprit-il, qui doit vous conserver dans l'honnêteté ; c'est un remede contre toutes les foibleffes du sexe ; qui s'appelle la ceinture de chasteté. Sempronie, ma Dame & ma maîtresse, a porté celle-ci plusieurs années ; & c'est par son moyen qu'elle s'est acquis une si bonne réputation. Je souhaite qu'elle vous soit aussi profitable.

OCTAVIE .

Dis-moi un peu comment cela est fait.

TULLIE .

La ceinture de chasteté dont Julie a été ceinte, consiste en un petit gril d'or joint à quatre chaînettes d'acier, couvertes d'un velours fort épais, deux desquelles le soutiennent par-devant, & deux par-derriere. Les extrêmités des chaînes se joignent sur les reins, & s'y attachent par le moyen d'une ferrure & d'une clef fort déliée. Ce gril est de la longueur de six doigts, & de largeur de trois ; tellement qu'il occupe tout cet espace appelé le Périnée, c'est-à-dire depuis le fondement jusqu'au haut de l'ouverture de la partie de la femme. Il est composé de trois rayons distants les uns des autres, autant qu'il faut, pour donner passage à l'urine, mais trop serrés pour pouvoir donner entrée au petit doigt. Ah ! Octavie, qu'un pauvre Con cuirassé de la sorte est empêché de sa contenance ! qu'il est à plaindre !

OCTAVIE .

Dis plutôt qu'il est heureux, puisqu'elle le met à l'épreuve de toutes les attaques étrangères. Mais, qu'est-ce que disoit Julie à tout ceci ?

TULLIE .

Ce que tu diras peut-être dans peu, car on travaille à te rendre bientôt captive.

OCTAVIE .

Je ne savois ce que Pamphile me vouloit dire, lors qu'il me parloit, il y a quelque-temps, de cette ceinture mystérieuse. Il disoit qu'il n'y avoit rien de

plus utile à une honnête femme, & que ma mere lui confeilloit de me la faire prendre.

T U L L I E .

Que voulez-vous que je fasse, difoit Julie ? (voyant que son mari jettoit les couvertures du lit en-bas :) passez, lui dit-il, un de vos pieds dans ces chaînes, & l'autre dans celles-ci. Quand elle les eût passés tous deux, il leva la ceinture en haut, mit le gril devant sa partie ; & joignant l'extrémité des chaînettes sur ses reins il les attacha par-derriere, & ferma la serrure avec la clef. C'est à présent, lui dit-il, que votre honneur est en sûreté : n'en êtes-vous point fâchée ? Non, reprit-elle : eh bien, levez-vous donc, lui dit Joconde, & vous promenez par la chambre. Elle se leva aussi-tôt & fit deux ou trois tours, non pas si commodément qu'auparavant, parce que la largeur du gril l'obligeoit d'écarter les cuisses, de crainte de se blesser. Vous vous y habituerez dans la suite, lui dit son mari, & ce n'est pas merveille que cela vous donne un peu de peine dans le commencement. Après il lui fit courber tout le corps en terre, & dans cette posture il la considéra attentivement : il ne pouvoit assez admirer la beauté de ses fesses ; car il semble, Octavie, que la nature ait pris plaisir à les former, tant elles sont belles. Il tenta, s'il pouvoit passer son petit doigt entre le gril & la peau ; mais il ne put, & il connut qu'il n'y avoit rien à craindre, ni par-devant ni par-derriere. Il s'en alla promptement trouver Sempronie : C'est à présent, Madame, lui dit-il, en l'abordant, que je viens vous apporter deux clefs : mais, de grace, continue-t-il, (en lui montrant son instrument bandé, & tout en feu) prenez celle-ci la premiere. J'y consens, dit Sempronie, & je le recevrai de bonne part. Elle se troussa aussi-tôt, & leva ses jupes & sa chemise ; il la coucha sur un petit lit, & acheva l'affaire au contentement des deux parties. Il eut ensuite une longue conférence avec elle. Je souhaite, lui dit-elle, vous apprendre à présent la maniere dont je prétends que vous en usiez avec Julie, je veux que vous n'ayiez aucun commerce avec elle, que pour avoir des enfants ; pour le plaisir, quand vous le voudrez prendre, j'entends que ce ne sera point avec d'autre qu'avec moi ; que vous serez son mari, & mon amant tout ensemble : & afin qu'elle croye que tous les autres hommes n'agissent pas d'une autre maniere avec leurs femmes, je ne vous remettrai point la clef entre les mains que tous les quinze jours, & vous ne vous en servirez point qu'après avoir goûté le plaisir avec moi jusqu'à deux reprises ; car il seroit dangereux

qu'elle éprouvât une fois ce que vous pouvez faire. Comme je ne doute point, continua-t-elle, qu'étant jeune comme elle est, elle n'ait beaucoup de penchant pour la volupté, je prierai la Mere Thérèse, ma bonne amie, d'éteindre un peu les feux par les jeûnes & par les pénitences. Pour vous, Joconde, poursuivit-elle, si vous êtes toujours bien constant, & que vous me chérissiez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous éprouverez jusques où peut aller la libéralité d'une femme quand elle aime ; mais au contraire, si je vous reconnois infidele, & que je m'apperçoive que votre amour se refroidisse. Je me déclare déjà votre ennemie irréconciliable. J'accepte ces conditions ; dit-il, elles sont trop avantageuses pour que je les refuse : oui, Sempronie, continua-t-il, je les reçois de la plus aimable de toutes les femmes : Julie sera votre esclave, je la mets en votre disposition ; & même si vous voulez, je ne coucherai point du tout avec elle. A Dieu ne plaise, dit-elle, que je sépare de la sorte ceux que j'ai bien voulu unir ! je vous demande seulement que vous m'avertissiez quand vous appercevrez qu'elle penchera du côté de la chair, afin que j'y mette ordre en l'envoyant pour quelques jours chez les religieuses où elle a été pensionnaire. Pour les feux dont elle vous animera par les attouchements, vous pouvez les venir éteindre dans mes embrassements. Voilà, Octavie, jusqu'où va la jalousie de ta mere, qui veut posséder Joconde toute seule.

OCTAVIE.

En effet, elle est extrême, & je crois que tu y as perdu.

TULLIE.

Tu as raison : car Joconde m'aimoit, mais elle me l'a détourné ; & afin que je n'eusse pas sujet de me plaindre, elle m'a donné Cléante en sa place. C'est un jeune Gentilhomme bien fait & accompli ; il n'y a qu'une seule chose qui l'empêche d'être estimé également de tout le monde. Tu sauras, Octavie, que dans une ferveur de jeunesse, il embrassa un des plus austeres ordres qui soient établis : il reconnut quelque temps après, que sa démarche avoit été un peu trop précipitée, & qu'il étoit tombé dans un piège, pensant trouver un trésor. Il revint donc dans son pays ; & quitta l'habit qu'il avoit revêtu. Il tenta ensuite d'épouser quelque parti digne de sa condition, mais ce changement de vie, qu'on faisoit passer pour une légèreté, y fut un obstacle considérable ; & tous les grands biens & les autres qualités, qui auroient dû le rendre recommandable, lui furent entièrement inutiles : tant il

est vrai que le monde ne juge des choses qu'avec une extrême ignorance, comme si un homme sorti d'un cloître, étoit fait d'une autre manière que les autres. Ce sont des préventions de notre esprit, qui se laisse tyranniser par l'usage & par la coutume. Mais ne nous éloignons pas du sujet. Cléante se voyant donc ainsi rebuté, ne voulut plus penser au mariage, il vint en cette ville, & logea comme tu fais quelque temps chez ton père qui lui est allié. Ce fut-là l'occasion de notre connaissance, puisque comme j'allois fort souvent chez vous, il ne se passoit guère de jours que je ne le visse ; il me plut d'abord, mais son entretien m'engagea plus que tout le reste. Un jour entr'autres, il me parut plus aimable qu'à l'ordinaire, & sa conversation me charma : Ah ! Madame, me disoit-il, d'un air fort engageant, qu'Oronte est heureux, d'avoir pour femme une personne si aimable que vous ! si j'osois seulement espérer de vous avoir pour amie, je préférerois ma condition à celle des Dieux. Sempronie n'eut pas plutôt remarqué qu'il m'aimoit, & qu'il ne m'étoit pas indifférent, qu'elle travailla à nous lier ensemble l'un & l'autre. Ah ! Tullie, me dit-elle ; tu ne connois pas Cléante : si tu peux une fois être maîtresse de son cœur, il n'y a rien au monde qui puisse l'ôter ; sa confiance m'est connue aussi-bien que sa générosité : haïssant au point qu'il fait tous ses parents, les biens qui sont considérables viendront sans doute à ta disposition. Que veux-tu davantage ? une femme qui se voit aimée, a bien de la peine à ne pas aimer. Je me rendis ; & Sempronie, qui ménageoit toute l'affaire, fit convenir Cléante des conditions suivantes. Qu'il céderoit à Oronte par un acte public une partie de ses biens ; & qu'il le déclareroit son héritier universel en cas qu'il mourût sans testament ; que moi, de mon côté, je lui ferois une obligation de ma main, par laquelle je lui donnerois une entière puissance sur mon corps ; mais qu'elle ne seroit point remise entre ses mains, qu'il n'eût auparavant effectué sa promesse, par le contrat dont nous avons parlé. Il se croyoit encore trop heureux de pouvoir me posséder à quelque prix que ce fût ; c'est pourquoi peu après du consentement de ceux qui étoient intéressés, il fit la cession dont on étoit convenu. Je me trouvai ce même jour chez Sempronie où il étoit. D'abord qu'il me vit, il vint se jeter à mes pieds : Ah ! aimable Tullie, me dit-il, permettez que je jouisse de votre beauté ; j'ai tenu ma parole, accomplissez la vôtre : il est raisonnable, dit Sempronie ; & si vous connoissez l'un & l'autre vos avantages, vous vivrez plus heureux que les Dieux ; cependant faites vos affaires. En disant cela elle sortit, & ferma la porte après elle.

OCTAVIE .

Que fit pour lors Cléante ?

TULLIE .

Il se leva, me donna mille baisers, me mania les tettons ; & me défendant comme une personne qui veut bien être vaincue, je me laissai jeter sur le lit : il troussa mes jupes & ma chemise, & porta sa main droite à ma partie. Ah ! laissez-moi, lui dis-je, retirez-vous, vous me perdrez. Cependant il me ferma la bouche par ses baisers ; & se jettant sur moi, il m'enfila ; il presse, il pousse, je me plains ; & tout d'un coup je sens couler une rosée avec tant d'abondance, que je puis dire qu'auparavant je n'en avois pas ressenti une semblable. Il ne s'arrêta pas pour cela, il redoubla toujours ses secouffes, & je déchargeai encore deux fois pendant ces mouvements. Enfin, il s'aquitta de son devoir, & fit un doux mélange de sa semence avec la mienne.

OCTAVIE .

Tu as-là sans doute un Hercule, comme tu as coutume de dire.

TULLIE .

Tu en peux juger par-là ; car après tous ces maîtres coups, il étoit aussi vigoureux qu'auparavant : (je ne te dis rien par exagération) puisque sans déconner il déchargea pour la troisième fois. Jusqu'à ce moment j'avois tâché de conserver un reste de pudeur, mais je ne pus la garder plus longtemps ; je m'oubliai de ce que j'étois ; & comme toute transportée, j'élevai mon ventre & mes cuisses, & excitai par mille mouvements celui qui me donnoit tant de plaisir. Il me donna un baiser ; & mettant une main sous mes fesses : je m'apperçois, dit-il, ma chere Tullie, que tu commences à être sensible, courage, continue. Je n'en puis plus, lui dis-je, je suis hors de moi-même, je me meurs, soulage-moi : en disant cela, je déchargeai. Cléante s'en apperçut ; & ayant redoublé ses secouffes, il eut part au plaisir ; nous demeurâmes l'un & l'autre embrassés sans aucun mouvement.

OCTAVIE .

Ah ! tu m'excites par ce discours ! il me semble que tout cela se passe chez moi, j'en suis toute émue.

TULLIE .

Cléante étant revenu de son extase, me donna un baiser, & me dit qu'il ne terminoit pas le combat par de si légères attaques, & que j'aurois sujet de me plaindre de lui, s'il ne faisoit pas paroître plus de vigueur avec une si aimable personne. Je voulus me lever, mais je me trouvai si foible, que j'eus besoin de son aide pour me mettre sur pied. Ah ! je n'en puis plus, lui dis-je : vous m'avez tellement lassée, que je ne puis marcher ; je crains même que les forces ne me manquent tout-à-fait, avant que d'être de retour à la maison. Ce n'est rien, dit-il ; vous n'avez qu'à prendre un peu de repos : pour moi, continua-t-il, je suis frais & gaillard, & prêt à en faire encore autant. Comme il achevoit de parler, ta mere entra en riant, & chantant une chanson un peu grasse. Eh bien, nous dit-elle, avez-vous fait votre accord ? vos affaires sont-elles terminées ? Ah ! je n'en puis plus, lui dis-je, je ne saurois quasi me soutenir. Bagatelle : comment avez-vous trouvé Tullie, dit-elle, à Cléante, vous a-t-elle plu ? Sans doute, reprit-il, & elle seroit au goût du plus délicat de tous les hommes : je ne crois pas, continua-t-il, qu'on puisse goûter un plaisir plus parfait que celui qu'elle m'a donné ; j'y ai trouvé tout ce que la volupté peut avoir de plus doux & de plus piquant. Et toi, Tullie, qu'en dis-tu ? reprit-elle en s'approchant de moi. Il m'a plu assurément, lui dis-je ; mais je lui veux du mal de m'avoir rompu les reins, & de m'avoir si fatiguée, qu'à peine puis-je marcher trois pas. Elle ne fit que rire de mes plaintes, & dit à Cléante de se retirer, afin que je prisse un peu de repos. Elle le conduisit jusqu'à la porte, après qu'il eût pris congé de moi, en me donnant un baiser. C'est à présent, lui dit-elle tous bas, qu'il faut que tu me dises ton sentiment touchant Tullie ; parle sans crainte, notre discours n'ira pas jusqu'à ses oreilles. Hélas ! reprit-il, je n'ai rien de nouveau à vous dire là-dessus ; elle a surpassé mon attente ; elle est encore plus aimable que je ne pouvois me l'imaginer : c'est le corps le plus beau qu'on puisse se figurer ; son esprit n'est pas moins charmant : Enfin, je vous ai mille obligations, de ce que, par votre moyen, je possède une personne si accomplie. Tâchez de faire en sorte, continua-t-il, que je puisse encore passer aujourd'hui quelques moments avec elle. Elle lui dit qu'Oronte devoit souper chez vous, & que par conséquent je resterois toute la journée. Après cela, elle s'en vint à moi : je l'interrogeai sur son entretien avec Cléante, elle m'avoua tout ; je ne fus pas fâchée de l'apprendre : elle se retira ensuite, pour me laisser reposer.

OCTAVIE.

T'endormis-tu facilement ?

TULLIE.

Non ; & à peine avois-je fermé l'œil, que Sempronie rentra avec une collation fort ample. Leve-toi, me dit-elle, & tâche de reprendre tes forces. Je me levai, & bus, & mangeai si bien, que je fus entièrement remise. Une heure après, nous entendîmes frapper à la porte ; c'étoit Cléante, qui en entrant nous salua fort sérieusement, parce qu'il y avoit quelques domestiques présents : ta mere trouva moyen de les faire sortir en leur donnant quelque occupation, & nous restâmes seuls tous trois. Ça, dit Sempronie, en commençant l'entretien, c'est à présent qu'il vous faut penser à prendre de justes mesures, pour vivre heureux l'un & l'autre le reste de vos jours ; car si Oronte prenoit le moindre ombrage de vos divertissements, tout seroit perdu. Si Tullie, reprit Cléante, veut se régler sur mes conseils, nous n'aurons rien à craindre, de son mari, quand même il seroit le plus éclairé de tous les hommes. Je suis à vous, lui dis-je, & je suivrai tout ce que vous jugerez à propos de m'ordonner sur ce chapitre. Je connois, poursuivit-il, parfaitement l'esprit d'Oronte ; il n'est ni bon, ni mauvais, mais capable de toutes sortes d'impressions : je veux le gagner dans peu, d'une telle maniere, qu'il n'aura point de meilleur ami que moi : je pénétrerai ses pensées les plus cachées, & je le ménagerai si bien, que je ferai de sa confiance la plus secreta. Enfin, Tullie, continua-t-il, remettez tout entre mes mains, & n'appréhendez point : prenez seulement garde de ne rien faire ni dire, qui puisse donner le moindre ombrage de nos divertissements. Je ferai bien mon personnage, lui dis-je ; il suffit que je vous aye dit que je vous ferois obéissante. Eh bien, reprit-il, donnez-m'en une preuve à présent, embrassez moi ; je le veux bien, lui dis-je : je demande le plaisir parfait ; je ne dis rien : quoi ! me refuserez-vous de la sorte, dit-il ? Usez de votre droit, dit Sempronie ; voulez-vous qu'elle vous monte elle-même sur elle ? ne craignez rien, je vais faire la sentinelle à la porte. Aussi-tôt qu'elle se fut retirée, il me renversa sur le lit ; & se jettant sur moi, il m'enconna. Ah ! ma chere Tullie, me dit-il, montre-moi à présent que tu as de l'amour pour moi. Est-ce que je ne te l'ai pas fait assez paroître, en m'abandonnant à tous tes desirs déréglés ? Fais donc bien, continua-t-il, ton personnage. Je n'y manquerai pas, lui dis-je. Il poussa en même-temps avec vigueur, & moi je

lui répondis par des mouvements de fesses faits si à propos, qu'ils le conduisirent bientôt au plaisir : il m'en avertit par un baiser : je l'excitai tout de nouveau, il déchargea ; & je fus tellement chatouillée par cet écoulement de semence, que je le suivis de bien près. Ah ! je n'en puis plus, lui disois-je, je me meurs, ah ! ah... Sempronie nous interrompit : faites vite, nous cria-t-elle, j'entends Oronte qui monte. Je jettai aussitôt d'un coup de cul mon cavalier à bas : hélas ! le pauvre enfant n'avoit pas achevé ; il tomboit encore des gouttes de cette pluie divine, quand il déconna. Un moment après, ta mere nous dit : ce n'est rien, n'ayez point de peur, je me suis trompée, continuez. Aussitôt dit, aussitôt fait. Cléante remonta sur moi ; & après quelques secouffes, il déchargea comme s'il n'eût rien fait auparavant. : & je crois même que sans Sempronie, il auroit fait les trois courses sans débrider. C'est assez joué, nous dit-elle ; vous le trouverez meilleur une autre fois, si vous le quittez avec appétit. Elle regarda ensuite mes habits & ma coëffure, de crainte qu'on remarquât quelque chose qui découvrit nos divertissements. Voilà, Octavie, comme nos noces ont été faites chez ta mere, à qui je dois tous les plaisirs que j'ai goûtés depuis avec celui qu'elle m'a donnée. C'est un Hercule pour la force, & un Adonis pour la beauté ; il est honnête, civil, agréable en tout ce qu'il dit ; & de plus, défait de toutes ces opinions qui nous assujettissent à tant de mysteres : bien que je l'aime beaucoup, je n'en serai point jalouse, & je ferai en sorte que tu passes quelques moments avec lui.

OCTAVIE.

Fort bien, fort bien, quand la fête sera venue, nous la chommerons : continue toujours.

TULLIE.

Nous soupâmes chez vous, Oronte, Cleante & moi ; il n'y avoit point de compagnie extraordinaire. Je ne te dirai point quel fut notre entretien ; mais seulement tu sauras que d'abord qu'Oronte fut de retour à notre maison, il me fit le panegyrique de Cléante. Il me dit qu'il le trouvoit fort honnête, fort civil, fort spirituel, & qu'il se sentoît beaucoup de penchant à faire une étroite amitié avec lui. Cependant comme Vénus suit Bacchus de bien près, il s'anima à la vue de mon sein, qu'il aperçut lorsque je me déshabillois pour me coucher. Il me prit par la main, & me fit entrer dans son cabinet : Il faut, me dit-il, ma chere Tullie, que ce lieu soit consacré à Vénus & aux

Mufes. Après ces paroles, fans autre cérémonie, il me trouffe & m'enconne ; il presse, il pouffe, il secoue ; & prenant mes fesses avec les deux mains, il les tire à toute force, & les recule avec un mouvement si précipité, que je déchargeai la premiere. Ah ! faites vîte, lui disois-je, je n'en puis plus, vous me faites mourir de plaisir. Il m'obéit, & fit son devoir autant bien que je le pouvois souhaiter. L'affaire étant finie, il me fit asseoir près de lui, & me tint ce discours : Je veux, me dit-il, ma chere enfant, que nous convenions à présent d'une chose ensemble. Je consens, lui dis-je, à tout ce que vous voulez ; vous savez que je suis entièrement à vous c'est pourquoi vous n'avez qu'à parler, & à me dire ce que vous desirez de moi. Je fais, me dit-il, que tu es fort sage ; & quoique les femmes les plus savantes ne passent pas toujours pour les plus chastes, je ne doute point de ton honnêteté : néanmoins je crains pour ta vertu, si nous ne trouvons l'un & l'autre le moyen de la mettre à l'épreuve de toutes les foibleffes qui pourroient ternir l'éclat. Eh quoi ! mon cœur, lui dis-je, d'où vous peuvent venir ces craintes si subites ? quel fondement avez-vous de vous allarmer de la sorte ? Je ne veux néanmoins, poursuivis-je, pas vous détourner de votre dessein. Je souhaite, me dit-il, de te faire prendre la ceinture de chasteté : cela ne doit point te fâcher. Si tu es sage, comme je le crois, tu ne dois pas t'y opposer ; & si au contraire tu n'étois pas honnête, tu verrois que je t'en voudrois revêtir. Je souffrirai de vous, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, & même avec joie ; puisque je ne souhaite rien tant que d'être à vous seul, préférablement à tous les autres hommes, que j'ai en averfion, ou que je méprise tout au moins : je vous promets même, continuai-je, de ne parler plus à Cléante, je ne veux pas même le regarder davantage. Bien-loin de cela, reprit-il, j'entends que vous agiffiez familièrement avec lui, avec honnêteté, & je vous prie de faire en sorte que ni lui ni moi n'ayions pas sujet de nous plaindre de vous ; lui, si vous le traitez trop rudement ; & moi, si vous lui donnez trop de liberté. Mais la ceinture nous mettra hors de toutes ces craintes, & toutes choses vous seront permises sitôt que vous en serez revêtue : en attendant, je ne serai pas fâché que vous évitiez ses entretiens. Après cela, il prit sur mon corps la mesure de la ceinture, avec un cordon de soie ; & pour me flatter un peu : je ferai en sorte, me dit-il, ma chere, que tu auras lieu de te louer de moi, lors même qu'il semblera que je te ferai une injure. Les chaînes qui tiendront ton honneur captif, seront d'or, le gril, qui fera comme la porte du palais de l'amour, en fera pareillement,

mais de plus, orné & enrichi de tant de pierreries, qu'on pourra juger du mérite d'une esclave, par le prix inestimable de ses fers. J'ai choisi pour Orfevre, Dominico ; c'est un homme qui travaille le mieux de la ville, & qui m'a beaucoup d'obligation. Je lui demandai quand cela seroit fait ; il me dit qu'il espéroit qu'il seroit achevé dans quinze jours : après quoi nous allâmes nous coucher, & il me fit l'affaire cette nuit-là trois fois, assez vigoureusement.

OCTAVIE.

Que Vénus t'aime, de te favoriser neuf fois de ses caresses, en si peu de temps ! mais eus-tu bien assez de force, pour supporter courageusement tant d'affauts ?

TULLIE.

Affurément. Voyant même qu'Oronte au troisieme coup ne pouvoit presque décharger, je le pouffai & le secouai si vivement, qu'il fit son devoir, non pas si bien qu'aux autres fois ; mais que veux-tu ? d'un mauvais payeur on en tire ce qu'on peut. Sempronie me vint voir le lendemain, je lui contai tout ce qui s'étoit passé, & la priai d'en avertir Cléante.

OCTAVIE.

Il n'eut donc point affaire avec toi ce jour-là ?

TULLIE.

Non-seulement pour celui-là ; mais pendant une semaine entiere, nous n'eûmes pas le moindre entretien particulier, & avec raison, parce qu'Oronte avoit toujours les yeux sur nous, aussi-bien que plusieurs domestiques qui étoient à sa discrétion. — Baïse-moi, Octavie ; je ne puis te regarder sans me souvenir d'un Gentilhomme François, qui te ressembloit beaucoup de visage : il n'y avoit rien de si aimable, & je me suis divertie avec lui, étant à Rome, avec bien de la satisfaction ; il fut suivi le même jour de trois autres, qui prirent aussi le plaisir avec moi.

OCTAVIE.

O Dieux ! tu m'étonnes ; quoi ! tu aurois lassé, toute seule, quatre hommes dans un même jour ?

TULLIE.

Sans doute, & je t'en entretiendrai une autre fois : mais revenons à Cléante. Il étoit avant-hier chez nous, lorsqu'Oronte dit qu'il avoit dessein d'aller passer quelques jours à une maison de campagne, que nous avons dans la Marche d'Ancone. Cléante s'offrit de l'y accompagner ; il en fut bien-aîsé, afin qu'il ne restât pas en ville avec moi. Ils y passèrent huit jours ensemble ; & Cléante fut si bien se rendre maître de l'esprit d'Oronte, qu'il ne pouvoit plus être un moment sans lui : il lui ouvrit son cœur, & lui fit confidence de ses plus secretes pensées. Il lui dit entr'autres choses, qu'il se croyoit bienheureux de ce qu'il avoit une femme fort sage, fort honnête, & fort belle tout ensemble. Assurément, dit, Cléante : c'est un avantage d'autant plus grand pour vous, qu'il est rare à présent, & que peu le possèdent. Pour moi, continua-t-il, je crois qu'un mari peut s'assurer de l'honnêteté de sa femme sur sa bonne foi ; qu'il peut s'en rapporter aux soins des domestiques, mais je pense que le plus sûr : c'est d'en confier la garde à un cademat. La foiblesse de la femme est grande ; les serviteurs peuvent être corrompus : mais une serrure est à l'épreuve de toutes les tromperies. Je suis de votre sentiment, dit Oronte, & j'ai déjà donné ordre à Dominico ; orfevre fameux de cette ville, de travailler à une ceinture pour ma Tullie. C'est sagement fait, reprit Cléante ; & j'en suis d'autant plus aîsé, que voulant lier avec vous une étroite amitié, je n'aurai plus rien qui puisse la troubler : car je vous avouerai, continua-t-il, que comme nous sommes la plupart un peu soupçonneux, & ne pouvant pas me dispenser, en vous voyant, d'être souvent avec Tullie, j'aurois craint que cela ne vous eût donné Martel en tête ; ce qui m'auroit tenu dans une gêne extrême. Mais après que vous l'aurez revêtue de la ceinture, il n'y aura plus rien à craindre de votre côté, & je n'aurai aussi rien à appréhender du mien. Au reste, continua-t-il, permettez-moi d'aller demain en ville, pour être ici de retour le jour d'après, parce que je dois recevoir des lettres d'importance ; vous savez que c'est le jour de poste, & vous n'ignorez pas qu'en faisant mes affaires, je fais les vôtres. Il vint de la sorte ici le dixieme. Oronte le chargea de deux lettres, dont l'une étoit pour moi, & l'autre pour l'orfevre, avec ordre de le presser d'achever l'ouvrage qu'il avoit entre les mains. Sur-tout, lui dit-il en partant, tenez secret ce que vous en savez ; car Tullie mourroit de déplaisir, si elle croyoit que j'eusse fait connoître mes soupçons à d'autres qu'à elle. Sitôt qu'il fut arrivé en ville, il s'acquitta de sa commission auprès de l'orfevre ; & s'en vint ensuite à la maison, où il me trouva seule avec

Sempronie. Il me donna la lettre d'Oronte, & nous fit voir le dessein de l'ouvrage auquel on travailloit pour moi. Il me railla sur ce sujet : je lui dis qu'il avoit plus de sujet de s'affliger, s'il m'aimoit, que de se réjouir de l'esclavage dans lequel j'allois être. Ah ! ma chere Tullie, s'écria-t-il, tout transporté de joie, je suis le plus heureux de tous les hommes. Quel nouveau sujet de bonheur avez-vous, lui dis-je ? apprenez-le, dit-il, puisque vous y avez part. Pendant, poursuivit-il, que j'étois chez l'orfevre, j'ai eu assez d'adresse pour pouvoir le détourner de son travail, & imprimer sur de la cire, la forme de la clef de la serrure qui vous est préparée, sans qu'il s'en aperçût. Ah ! quelle fortune ! dit Sempronie ; c'est le vrai moyen de vivre tous deux heureux le reste de vos jours : vous posséderez l'esprit d'Oronte, & vous jouirez du corps de Tullie. Cléante nous apprit ensuite les mesures qu'il avoit prises pour s'avancer si fort dans les bonnes graces de mon mari. Je fus surprise de ce qu'il en étoit venu à bout si facilement, parce qu'Oronte est assez éclairé. Point tant de discours, interrompit Sempronie : le soupé nous attend, & je me prépare après cela à coucher avec toi, Tullie. Que deviendrai-je donc, dit Cléante ? Ne vous en mettez pas en peine, nous y mettrons ordre.

OCTAVIE .

Il coucha sans doute au milieu de vous deux, & vous en fit goûter à l'une & l'autre ?

TULLIE .

Non, tu te trompes, parce que ta mere avoit pris sa ceinture ; & ton pere, qui étoit parti le matin avec Joconde, pour aller à Verone, avoit emporté la clef avec soi. On conduisit d'abord Cléante dans un appartement particulier ; mais après que tout le monde fut retiré, il vint nous trouver, comme nous étions convenus. Il s'approcha du lit, du côté que j'étois couchée, & en même-temps me donna un baiser. Je ne te dirai point, Octavie, toutes les folies & toutes les badineries qu'il fit avec moi & avec ta mere ; tu sauras seulement que nous goûtâmes toutes deux le plaisir jusqu'à dix fois.

OCTAVIE .

O bonté de Vénus ! tu me surprends : & à peine Pamphile, la premiere nuit de mes noces, est-il allé jusques à trois.

TULLIE .

Oronte a fait une fois jusques à huit courses dans une nuit. Joconde les a faites aussi avec ta mere. Mais ce n'est rien auprès de Cléante, il a une source inépuisable de semence qui ne tarit jamais, il & est aussi vigoureux à la dernière la première cavalcade.

OCTAVIE.

Ma mere dormoit-elle pendant tout ce temps-là ? ou bien jugeoit-elle des coups, sans y avoir part ?

TULLIE.

Elle avoit sujet d'être contente de la précédente nuit, où son mari l'avoit repassée six fois, & Joconde trois à son tour, avant que de partir avec ton pere.

OCTAVIE.

Que fit donc pour lors la pauvre Julie ?

TULLIE.

Je te le dirai, quand tu m'auras appris ce que devint la pauvre Octavie, après qu'elle fut dépuclée : car je crains beaucoup pour elle ; le Pere Théodore me fait trembler.

OCTAVIE.

Ah, ah, ah ! tu fais bien de m'en faire souvenir.

TULLIE.

Tu ris : c'est-à-dire que tu ne tins pas ta promesse, & que la perte de ta virginité ne fut suivie d'aucune cérémonie ?

OCTAVIE.

Tu te trompes, le sacrifice fut fait mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que la douleur qu'il me causa, servit à me faire goûter le plaisir avec plus de sensibilité. Tu sauras, Tullie, que trois jours après, ma mere m'avertit du vœu que j'avois fait entre les mains du Pere Théodore : Pensez-vous, me dit-elle, à faire les funérailles de votre virginité ? Oui, ma mere, lui dis-je, & je m'acquitterai de ces derniers devoirs, quand il vous plaira. Elle me prit au mot ; & sans différer plus long-temps, nous allâmes trouver le bon Pere. Il nous dit de revenir le soir ; nous y retournâmes ; & il nous fit entrer dans une espece de chapelle retirée, qui n'avoit point de communication avec le

dehors : il ferma la porte sur nous, & nous dit de ne rien craindre, parce qu'il étoit maître de ce lieu. Après cela il nous fit un discours sur les fruits de la pénitence, & sur les grands avantages qu'on en retiroit ; il avoit les yeux baissés, la tête découverte, & parloit avec tant de feu, qu'il sembloit qu'il fût persuadé de tout ce qu'il disoit. Cela m'anima tellement, que je crois que j'aurois de bon cœur sacrifié ma vie, s'il me l'eût commandé. Sitôt qu'il me vit ainsi disposée par ses exhortations, à souffrir tout ce qu'il jugeroit à propos de me faire endurer, il me dit que ma mere me serviroit d'exemple. J'étois si transportée, que je craignois plus pour elle que pour moi : Il n'est point nécessaire, lui dis-je ; il n'y a que moi qui suis coupable, & ma mere n'a aucune part à la perte de ma virginité. Vous m'excuserez, dit-elle, puisque j'y ai consenti, outre que je ne souffrirai pas que vous ayiez toute seule le mérite.

TULLIE .

O la plaifante dispute !

OCTAVIE .

Voilà une sainte émulation qui me plaît, dit le Pere Théodore ; je verrai maintenant laquelle des deux aura le plus de courage. Cependant je déshabillois ma mere : je ne lui laissai que sa chemise, qu'elle releva ; & se mettant à genoux devant le Pere, elle le pria de ne la point épargner, & de châtier sur-tout avec rigueur, cette partie infame, qui étoit (à ce qu'elle disoit) plus coupable que toutes les autres. Il lui demanda où étoit le pieux instrument qui devoit punir tous ces crimes ; elle dit qu'elle l'avoit oublié dans les poches de son habit : elle s'inclina pour le prendre ; & cependant je considérai attentivement toutes les beautés que cette posture exposoit à mes yeux : j'admirai ses fesses blanches, fermes, polies ; il ne se peut rien voir de plus beau.

TULLIE .

Tu ne dis rien du bel endroit ?

OCTAVIE .

J'eus un peu de peine à le voir ; je l'apperçus néanmoins. Le Pere Théodore ayant donc pris le fouet en main, & marmottant je ne fais quelle priere entre ses dents, il la chargea de coups avec tant de violence, que cela auroit été capable de me faire changer de résolution, si je n'avois été bien

constante. Courbez votre corps, lui dit-il, afin que cette partie que la loi du mariage assujettit à mille pollutions, reçoive le châtement qu'elle mérite. Elle obéit, & cette situation découvrit à mes yeux le chemin qui conduit au plaisir : je le considérois avec une curiosité extraordinaire. Il étoit revêtu de petits poils fort bruns & frisés ; l'ouverture qui paroissoit au milieu, étoit rouge ; & la montagne qui l'entouroit étoit d'une élévation telle que Vénus la souhaiteroit pour elle-même. Cette aimable partie étoit exposée aux supplices comme une criminelle, & ce bourreau déguisé la maltraita avec une cruauté sans exemple. Ah, ah, ah ! s'écria-t-elle dans le moment qu'il la mettoit tout en sang, ah ! je n'en puis plus : le cœur me manque ; un peu de treve ; vous frappez trop rudement pour que je puisse le supporter. Vous vous moquez dit-il, & continua toujours avec la même rigueur. Elle ne changea point de posture pour cela ; elle poussa seulement quelques soupirs, & versa des larmes. Tenez-vous droite à présent, lui dit-il : elle se releva, & je fus bien surprise de voir que ce saint homme s'alla mettre à ses côtés ; je ne savois point à quel dessein.

TULLIE.

Ce saint homme ! dis plutôt ce bourreau, puisque le sang, les larmes, & les soupirs d'une personne aussi aimable que Sempronie, n'étoient pas capables de l'attendrir.

OCTAVIE.

En effet, il semble qu'il n'en fut aucunement touché ; car il ne s'étoit de la sorte approché d'elle, que pour la contempler de plus près, & la toucher plus vivement. Enfin, ce grand œuvre fut achevé, la tempête cessa, & ma mere ayant baissé la terre, se leva, & s'habilla. C'est à vous, ma fille, me dit-elle, à prendre à présent ma place. Je m'y dispose, lui dis-je. Elle m'aida à me déshabiller, & releva ma chemise sur mes épaules : Ayez bon courage, continua-t-elle, & pensez que plus vous souffrirez, plus vous goûterez aussi de plaisir. J'endurerai, lui dis-je, volontiers tous les coups que je recevrai de vous. Ce n'est pas à moi, reprit-elle à faire cet office : c'est au Pere Théodore ; & vous aurez bien plus de mérite à prendre cette mortification d'un saint homme que de moi, qui suis une péchereuse comme vous. Voulez-vous bien, continua-t-elle, que je vous lie les mains, afin de prévenir les obstacles que vous pourriez apporter à cet exercice ? J'y consens, lui dis-je.

Cela fut aussi-tôt fait, mais de telle maniere qu'il ne me restoit aucun moyen de me défendre.

TULLIE.

Le paillard repaïffoit cependant les yeux de la beauté de ton corps ?

OCTAVIE.

Je n'en doute point. Je veux, me dit-il, éprouver à présent, laquelle de vous deux aura plus de cœur : je le connoîtrai par votre silence ; & celle qui pourra souffrir sans se plaindre, remportera la victoire sur l'autre. Après cela il me mania les fesses, les ouvrant quelques fois & les resserrant ; ensuite il me pinça dans deux endroits, avec l'extrémité des doigts : j'eus de la peine à retenir quelques soupirs, que j'étouffai au-dedans de moi-même. Ce ne fut pas tout : il porta les mains à ma partie, il les passoit & repassoit l'une après l'autre entre mes jambes ; il étoit tout en feu, & enfin il me prit quatre ou cinq petits poils, & les arracha avec violence : je me tins toujours ferme.

TULLIE.

Tu es forte, Octavie !

OCTAVIE.

Il en fit autant à ma mere : il lui fit relever ses jupes, elle n'en fit point de difficulté ; & après l'avoir considérée & maniée de tous côtés, il lui tira quelques poils, comme il m'avoit fait ; elle en trembla, & retira ses fesses avec une vitesse extrême, quand il y imprima les ongles : elle ne dit pas néanmoins une parole.

TULLIE.

Acheve vite.

OCTAVIE.

Que veux-tu davantage ? je fus fouettée & mise en sang, après quoi nous nous en retournâmes à la maison. Comme j'entrois, ma mere me demanda comment je me portois. Je ne me porte pas bien, lui dis-je ; le derriere me démange étrangement ; il me semble que je suis toute couverte de fourmis, & je suis toute en feu. Tant mieux, me dit-elle ; j'en suis de même, & toutes ces douleurs se changeront bientôt en plaisirs. Mets-toi sur le lit, continua-t-elle, & fais semblant d'être incommodée d'un mal de tête ; je t'enverrai tout présentement Pamphile, qui t'en guérira : mais je veux que tu me promette

de me faire le récit de ton divertissement ; je le lui promis, elle se retira. A peine m'étois-je couchée, que mon mari entra. Eh quoi ? me dit-il, ma chere enfant. J'ai appris que tu étois malade ? Sans doute, lui dis-je, parce qu'on m'a dit que vous étiez fâché contre moi. Moi fâché ! reprit-il : bien-loin de cela, je t'aime de tout mon cœur ; & pour t'empêcher d'en douter, je vais t'en donner des preuves. Il n'y manqua pas : il monte sur le lit, défait son haut de chauffe, & tirant son instrument consolatif, il me le fit prendre à pleine main ; je me mets en état, il me trouble ; & se jette tout d'un coup sur moi. Le croiras-tu, Tullie ? à la premiere secousse ; je sentis couler ma semence, mais si abondamment, que je te jure que jamais je n'avois goûté un pareil plaisir. En un mot, je déchargeai trois fois dans ce moment, ou plutôt ce ne fut qu'une décharge continuelle, accompagnée d'un châtouillement si doux, que je ne puis pas l'exprimer. Ce ne fut pas tout : car lorsque Pamphile fit son devoir, ne crois pas qu'il éteignit mes feux ; non, il les ralluma ; & après même qu'il eut fini l'affaire & qu'il se fut retiré de ma partie, le seul attouchement de sa main qu'il y porta pour l'effuyer, me fit encore fondre, & répandre avec profusion cette divine liqueur dont l'écoulement faisoit tout mon plaisir.

TULLIE.

Tu dis les choses agréablement. Il n'y a néanmoins rien là-dedans qui me surprenne : car les esprit les plus subtils de notre corps étant attirés par les coups de fouet, avec les parties les plus chaudes de notre sang, il est naturel qu'ils se retirent dans les endroits avec lesquels ils ont plus de rapport & de sympathie, & qu'ils y causent par leur ardeur un châtouillement extraordinaire. La Duchesse Pulchérie, si recommandable par son esprit & par sa beauté, doit sa grossesse aux coups de verges, sans lesquels elle seroit encore sterile. Le Duc Alexandre son mari l'aimoit éperdument, & avoit un déplaisir extrême de ce qu'elle ne pouvoit avoir d'enfants : il tenta toutes sortes de remedes, mais ce fut inutilement, jusqu'à ce qu'un Médecin Arabe lui dit, que l'unique moyen de rendre sa femme féconde, c'étoit de la fouetter le plus rudement que l'on pourroit. Cela fut pris pour oracle ; la Duchesse y consentit, & l'exécution en fut faite par sa mere. Jusqu'à ce jour, dans les plus grandes caresses de son mari, elle n'avoit presque point trouvé de plaisir ; mais lorsqu'après cette médecine, le Duc l'alla joindre, peu s'en fallut qu'elle n'expirât sous lui, tant le châtouillement qu'elle ressentoit étoit

extrême ; elle déchargea copieusement : & la même cérémonie ayant été renouvelée deux jours après, elle fut engrossée avec une joie extraordinaire de toute la famille. Il se trouve aussi des hommes, qui ne pourroient jamais bander si on ne se servoit de cet artifice. Le Comte Ardolphe que tu connois, est réduit à cette extrémité, sans laquelle tous les attouchements de sa femme qui est assez jolie, tous les remèdes de la médecine, & les épiceries du Levant ne le feroient pas dresser d'un pouce.

OCTAVIE .

Il faut donc qu'il soit bien froid. Mais l'as-tu expérimenté quelquefois, & as-tu trouvé quelqu'un qui t'ait voulu rendre ce-bon office ?

TULLIE .

Non, mais j'ai dessein de l'éprouver, afin de goûter le plaisir de toutes sortes de manières. Je partirai demain, pour aller trouver Oronte qui m'a écrit d'aller passer quelques jours avec lui à la campagne ; & je trouverai le moyen de faire ce que je voudrai. Je t'enverrai Cléante : fais en sorte qu'il n'ait pas sujet d'être mécontent de toi.

OCTAVIE .

Je n'ai rien à démêler avec lui, il faut qu'il se conserve pour ton retour. Tu as oublié de me dire comment les noces de Julie s'étoient faites.

TULLIE .

Helas ! elles se font faites comme du temps de nos premiers peres, c'est-à-dire sans aucune cérémonie. Ton pere étoit absent, aucun des parents n'y fut appelé. Sempronie seule fit promettre la foi à nos deux amants, & les conduisit elle-même dans le lieu où le meilleur de la fête se devoit passer. Auparavant elle eut un long entretien avec Julie, & lui conseilla malicieusement plusieurs choses qui l'auroient rendue odieuse à son mari, s'il n'avoit pas connu sa simplicité & les artifices de ta mere. Sempronie étant donc montée dans la chambre de nos nouveaux mariés, elle voulut déshabiller Julie, qui n'osoit presque lever la vue d'abord qu'elle se vit en chemise : elle se retira après dans une chambre, d'où on pouvoit voir & entendre facilement ce qui se passoit dans celle-là. Si-tôt qu'elle fut sortie, Julie se mit à genoux devant son mari : Vous n'aurez pas de peine avec moi, lui dit-elle ; je vous obéirai en toutes choses, & vous n'aurez qu'à commander. Joconde la relève, & lui dit d'ôter sa chemise, mais voyant que

la honte l'en empêchoit, il la lui tira lui-même : il admira en même-temps la beauté de son corps ; il la baise, il lui manie les tettons, & enfin s'applique à considérer la principale partie ; il l'ouvre, il la ferme, il y met les doigts. Eh, eh, dit Julie. Il la fait mettre au lit, & se couche à son côté. Elle, pour pratiquer les conseils de ta mere, prit un couffin qu'elle mit sous ses fesses, & écarta les cuisses le plus qu'elle put sans attendre qu'on l'en priât. Ce n'est pas tout : elle prit le membre de son mari, qui ne put s'empêcher d'en rire. Que signifie tout ceci, dit-il ? Et en même-temps il se jetta sur elle, qui ne quitta point prise, & voulut elle-même le conduire où il vouloit entrer. Aussitôt qu'il y fut, elle éleva ses jambes le plus qu'elle put sur les cuisses de Joconde. Retire ta main, lui dit-il, j'acheverai bien le reste ; elle la retira, & l'embrassa le plus étroitement qu'elle put. Il la presse ; & à la quatrième secousse, il entra tout entier au-dedans.

OCTAVIE.

La trouva-t-il vierge ? connut-il qu'elle avoit son pucelage ?

TULLIE.

Il le connut, comme la plupart des hommes ont coutume de le connoître : c'est-à-dire en s'en rapportant à la bonne foi de sa femme.

OCTAVIE.

Je craignois que la façon d'agir de Julie ne lui eût donné à penser qu'elle eût été souillée par un autre.

TULLIE.

Non ; il connut facilement que toutes ces manieres étoient un effet de la jalousie de Sempronie, qui tâchoit de lui rendre sa femme méprisable dès le commencement. Quand cette première course fut finie, Joconde interrogea Julie : Qui t'auroit cru, lui dit-il, si savante la première nuit de tes noces ? & qui peut t'avoir appris ces mouvements de fesses & ces soupirs faits si à propos ? Elle ne répondoit rien. Parle sans crainte, reprit-il, & me déclare le mystere de tout ceci. Je n'oserois, dit-elle ; mais je n'ai rien fait que les plus chastes filles comme je suis, ne pratiquent dans de pareilles occasions. Mais qui est-ce qui t'a dit que c'étoit la coutume, dit Joconde ? N'exigez pas de moi, dit-elle, que je vous l'apprenne. Je veux, reprit-il, que vous me le disiez, ou bien j'aurai de mauvais sentiment de votre honneur. N'en parlez donc point à d'autre, dit Julie. C'est Sempronie qui m'a donné ces avis, &

qui m'a dit qu'il étoit du devoir d'une jeune mariée de faire tout ce que j'ai fait. Cependant, ce qu'il y a de plaifant là-dedans, c'est que Sempronie voyoit & entendoit tout.

OCTAVIE.

Quel deffein avoit-elle en abusant ainfi de la simplicité de Julie ?

TULLIE.

C'étoit de la rendre fufpecte à fon mari : elle n'y réuffit pas ; car elle a toujours paffé dans fon efprit pour une fille très-fage & une femme fort honnête.

OCTAVIE.

Tu n'as point achevé de dire les particularités de leurs divertiffements.

TULLIE.

D'abord que le membre de Joconde fut entré tout entier, Julie s'écria : pardonnez-moi, vous me faites mal, ah, ah, ah ! & lui ; n'en pouffoit que plus fort : l'ayant donc animée par des fecouffes plus violentes : Oh, oh, dit-elle, je me meurs de plaifir, continuez, pouffez, preffez encore plus.

OCTAVIE.

Ah, ah, ah !

TULLIE.

Sempronie lui dit d'agir de la forte, & qu'auffi-tôt qu'elle fentiroit le moindre châouillement, elle le fit connoître à fon mari par mille careffes, par les foupirs, par les baifers, & par les mouvements les plus lascifs qu'elle pourroit s'imaginer. Elle n'y manqua pas auffi : car d'abord qu'elle fentit les approches du plaifir, elle remua les fesses, éleva les cuiffes, & répondit aux fecouffes de Joconde par des faillies que Vénus même auroit eu de la peine à inventer. Ces transports la conduifirent au fouverain bien. Ah, ah, ah, s'écria-t-elle ! qu'est-ce que je fens ? je n'en puis plus ! Son cavalier la preffe le plus vivement qu'il peut, afin de goûter avec elle cette douce volupté ; cependant elle le baife, l'embraffe, & l'oblige enfin à faire fon devoir. Ah, ah, ah, ah ! dit-il, en attirant à foi avec les deux mains les fesses de la Julie, je me meurs, ma chere enfant, tu me tues par tes fecouffes ; ah, ah ! Il perdit ici la parole. Ce qu'il y a de plaifant, c'est que cette pauvre innocente fe fouvenant des confeils de ta mere, prit en même-temps à pleine

main le membre de son mari, & le pressa si fortement, qu'il sembloit qu'elle en voulût tirer jusqu'à la dernière goutte.

OCTAVIE.

Etant jeune comme elle est, put-elle bien sans peine supporter un si long combat ?

TULLIE.

Hélas ! elle n'avoit pas sujet d'être fatiguée, parce que Joconde ne la vit point cette nuit-là, ni la suivante, qu'après avoir satisfait jusqu'à deux reprises la convoitise de ta mère. Tellement qu'on peut dire qu'elle n'a point goûté le plaisir dans toute son étendue, que deux fois depuis un mois.

OCTAVIE.

Comment cela se peut-il faire ? car une femme jalouse ne donne point de quartier.

TULLIE.

Tu sauras que le mois passé, Joconde se divertissant avec ta mère, & la trouvant fort disposée à lui accorder ce qu'il souhaiteroit, il lui demanda une grâce. Et quoi, dit-elle ? Voulez-vous bien, reprit-il, me permettre d'être père ? J'y consens, dit-elle. Et comment pourrai-je, continua-t-il, si vous ne m'accordez la jouissance de Julie sans restriction ? la pauvre enfant a déjà assez souffert, & la mère Thérèse l'a assez maltraitée pour qu'elle mérite un peu de plaisir. Je vous le permets, dit Sempronie, à condition que ce ne sera que dans le dessein d'avoir des enfants : & afin que vous ne manquiez pas votre compte, je souhaite que vous passiez huit jours dans la continence ; & qu'après qu'ils seront expirés, vous fassiez avec elle ce que vous desirerez. Cela fut conclu de la sorte, & la ceinture ne fut point ôtée à Julie qu'après la huitaine. Joconde fit un si bon usage de cet intervalle, que la femme fut engrossée. Sempronie le croit ainsi ; & il est vraisemblable, parce que depuis ce temps, elle est fort dégoûtée, & incommodée de douleurs de tête qu'elle ne ressentait pas auparavant.

OCTAVIE.

J'ai Thérèse en aversion, depuis que j'ai su qu'elle avoit de la sorte maltraité cette pauvre innocente.

TULLIE.

Et moi, je veux mal à ta mere, parce que c'est elle qui est l'origine de tous les maux. Elle alla voir Thérèse, & ne l'entretint pendant toute sa visite, que de la crainte qu'elle avoit que Julie s'éloignât de son devoir ; qu'elle reconnoissoit qu'elle avoit beaucoup de penchant pour le libertinage, & qu'elle croyoit qu'il seroit nécessaire de la mortifier un peu pour la rendre plus sage. Thérèse qui ajoutoit foi à toutes ses paroles, dit à ta mere, qu'elle n'avoit qu'à la lui envoyer. Ce qui fut fait, après que Sempronie lui eût ôté la ceinture qu'elle conserva chez elle, Sitôt que Julie fut entrée dans le monastere, Thérèse lui demanda si elle ne desiroit pas être bien chaste. Oui, dit-elle. Eh bien, continua Thérèse, il faut pour cela que vous passiez ces trois jours ici en mortification & en pénitence, & que vous souffriez la discipline réguliere que je vous donnerai. Elle consentit à tout, & fut fouettée des mains de Thérèse trois fois différentes, puis renvoyée le soir du troisieme jour à son mari. Sempronie par bonheur ne se trouva pas à la maison : Julie raconta à Joconde tout ce qui s'étoit passé ; il en eut bien du déplaisir, & lui promit de prendre garde une autre fois, qu'il ne lui arrivât quelque chose de semblable. Enfin, pour lui faire oublier toutes les douleurs qu'elle avoit souffertes, il la coucha sur le lit, & lui donna tant de plaisir, qu'elle ne se souvint plus des peines qu'elle avoit endurées.

OCTAVIE.

Cela n'est-il point venu à la connoissance de ma mere ?

TULLIE.

Non : elle n'en a pas seulement eu le moindre soupçon, parce qu'avant qu'elle fût de retour à la maison, Joconde partit ; & quand il arriva, il la trouva avec Julie, qu'il salua comme s'il ne l'eût point vue depuis trois mois.

OCTAVIE.

Eh quoi ! ne salua-t-il point ma mere ?

TULLIE.

Il n'y manqua pas ; & la tirant à quartier, il dit à Julie, qu'il avoit quelque chose à lui communiquer, & qu'elle l'attendît dans sa chambre sans en sortir. Ils se retirèrent ensuite tous deux dans la chambre de ton pere. Que veux-tu davantage ? Il l'embrasse, il la renverse sur le lit, & termine l'affaire avec elle. Après qu'ils eurent achevé, ils s'en allerent tous deux trouver Julie,

qu'ils rencontrent couchée sur le lit. Je veux, lui dit Joconde, que Sempronie connoisse combien vous êtes pure & chaste, & qu'elle vous remette elle-même votre ceinture. Ta mere donna mille éloges à Julie, & la pauvre enfant fut remise dans les fers.

OCTAVIE .

Il n'y eut qu'une partie d'elle-même.

TULLIE .

Quoi qu'il en soit, on la rendit captive ; *Pars ludicra in vincula missa est.* Je veux, Octavie, éprouver si la tienne est aussi propre au jeu comme il semble qu'elle doive l'être.

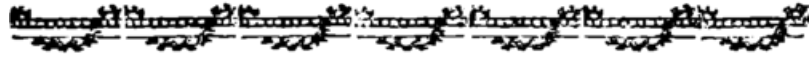
OCTAVIE .

Cléante t'en dira des nouvelles, quand nous aurons passé quelques moments ensemble.

1. ↑ Note de WS :

Mais parce que l'honneur, ce tyran de nos Ames,
Cette trompeuse idole & ce phantôme vain,
N'avoit pas sur les cœurs un pouvoir souverain,
Et ne s'opposoit pas aux amoureuses flâmes,
On ne connoissoit point les loix ;
Et l'on n'écoutoit que la voix
Du plaisir et de la nature.
Aux rigueurs du devoir on n'estoit point soumis,
Et sans se donner torture ;
Ce qui plaifoit étoit permis.

Traduction Du Tasse (Torquato Tasso, 1583): *Pastorale* traduite de l'italien en Vers François, A Paris, Chez Claude Barbin, sur le second Perron de la Sainte Chapelle, 1676, Avec Privilege du Roy, [Google](#) p.52 à 54.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-02

SIXIEME
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-02

OCTAVIE, TULLIE
CLEANTE, MEDOR.

OCTAVIE.

Que votre entretien est charmant, ma Cousine ! vous venez de me faire par votre discours, une si naïve peinture des plaisirs que je dois recevoir cette nuit, que j'en suis déjà toute pénétrée.

TULLIE.

Ah ! ma très-chère, toutes mes paroles n'ont pu te représenter que des ombres & des figures : ces plaisirs sont mille fois plus doux que tu ne peux te l'imaginer ; & les petites caresses qui devancent cette souveraine volupté, sont même au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer.

OCTAVIE.

Cléante & Medor feront-ils tous deux de la partie ?

TULLIE .

Oui, Octavie ; & ce ne fera qu'avec toi que ces deux athletes combattront.

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! que dites-vous-là, Tullie ? de si rudes Cavaliers auroient bientôt crevé leur monture !

TULLIE .

Est-il possible que tu t'opposes toi-même à ton bonheur ? as-tu de l'esprit, de rejeter si fortement un plaisir, que les plus fameuses héroïnes en amour voudroient acheter au prix de leur sang ? Certes, tu n'y penses pas.

OCTAVIE .

C'est vous plutôt qui n'y faites pas de réflexion : car que deviendrai-je, si vous ne partagez la peine avec moi ? Je serai malheureuse, lors même que je posséderai les biens que vous me souhaitez.

TULLIE .

Tu as beau disputer, il y faudra venir ; toutes ces cérémonies sont inutiles.

OCTAVIE .

Certes, ma Cousine, vous n'êtes pas raisonnable : quand bien même j'accepterois votre offre, je ne pourrois pas suffire à de si rudes combattants. Quoi ! je passerois tout le jour & toute la nuit plongée dans la volupté ; je regorgerois (pour ainsi parler) de la nourriture des Déesses, & vous ne feriez que juger des coups ? Non, non, il faut au moins que vous me serviez de seconde dans le combat. Mais, Dieux ! que je me rends facilement !

TULLIE .

Ne fais point tant la délicate, tu n'en mourras pas : j'en ai mis quatre hors de combat, & tu en appréhendes deux !

OCTAVIE .

D'accord, mais ces deux-là sont extrêmement vigoureux. Vous dites que Cléante a coutume de vous le faire douze fois ; & ce que vous m'avez raconté de Medor, n'approche pas moins du prodige. Comment voulez-vous donc, jeune & délicate comme je suis, que je leur puisse suffire ? Si je le fais, ce sera plutôt pour vous complaire, que pour suivre mon inclination.

TULLIE .

Il ne m'importe, ce sera pour l'un & pour l'autre. Mais je veux t'apprendre des nouvelles d'un de ceux qui doivent contribuer à ta satisfaction : c'est de Medor ; Cléante m'en a dit des choses qui surpassent l'imagination des plus braves qui se soient signalés en amour.

OCTAVIE.

Mais encore, qu'est-ce que vous en avez appris ? n'est-il jamais venu aux prises avec vous ?

TULLIE.

Fort souvent. Tu sauras donc que Medor étant dernièrement dans cette ville, Cléante me l'amena, avec la permission d'Oronte. (admire sa complaisance !) Cléante m'aime éperduement ; & avec toute cette tendresse, il ne laisse pas d'assurer Medor qu'il le feroit bientôt jouir de la même fortune : en un mot, il lui fit tout espérer de moi, sans néanmoins m'avoir demandé mon consentement.

OCTAVIE.

Et vous, ne vous en fâchâtes vous pas ?

TULLIE.

Je m'en fâchai, comme tu peux te l'imaginer, & je lui en fis même de grands reproches ; c'est pourquoi, comme il craignoit extrêmement de me déplaire, en m'embrassant les genoux pour m'appaiser, il me dit : Pardonnez-moi, ma Reine, pardonnez à ma facilité, & faites-moi espérer qu'il ne tiendra pas à vous que je ne m'acquitte de ma promesse. Medor meurt d'amour pour vous ; je lui ai promis de soulager son mal, & je ne pouvois pas honnêtement m'en dispenser : c'est une vieille dette que je lui paye, & donc je lui étois redevable il y a long-temps. Vous ne concevez pas peut-être tout ceci, aimable Tullie ? Vous saurez donc, continua-t-il, pour vous éclaircir sur ce sujet, que lorsque j'étois à Naples, je devins esclave de la beauté d'une jeune parente de Medor : j'en étois éperduement amoureux ; & cet ami, pour favoriser ma passion, feignit d'avoir aussi de l'amour pour elle : il fut écouté ; & après quelques protestations de part & d'autre, elle lui donna un rendez-vous dans sa chambre : Admirez la générosité de Medor ! il me conduisit chez Marianne, (c'étoit le nom de cette aimable enfant) & me fit adroitement cacher dans la place qui lui étoit destinée. Que voulez-vous davantage ? je possédai le trésor que j'aurois inutilement cherché sans lui, &

je jouis cette nuit du bien que j'avois si ardemment désiré. Qu'en pensez-vous, Madame ? dois-je être ingrat d'un service de cette nature ? Pardonnez-moi donc, si je deviens coupable auprès de vous, en voulant m'acquitter de mon devoir envers un ami si obligeant.

OCTAVIE.

Eh bien, que répondiez-vous à tout cela ?

TULLIE.

Rien ; & malgré le dessein que j'avois formé de lui marquer avec chaleur mon ressentiment, je m'appaisai. Ah ! Octavie, que la voix d'un amant a de pouvoir sur nous ! qu'il est facile de nous fléchir, quand nous aimons ; & que notre cœur devient facile aux moindres soumissions d'un objet pour lequel nous avons conçu de la tendresse ? N'avez-vous pas de honte, lui disois-je néanmoins, de vouloir ainsi exposer mon honneur & ma réputation ? faites-vous réflexion, que vous devez la ménager plus que tout autre, puisque je suis à vous ? Ah ! Madame, reprit-il, avec un air engageant ; au nom de ce que vous avez de plus cher ; accordez quelque chose à mes prières : si c'est un crime que d'aimer Medor, forcez-vous en ma considération à le commettre ; ce sera la dernière importunité que vous recevrez de moi : tout ce que j'exigerai dorénavant de vous, sera honnête, & je vous jure que toutes les demandes que je vous ferai ne pourront vous être désagréables. J'aime Cléante, & pour lui en donner des marques, je consentis à tout ce qu'il voulut de moi en faveur de son ami.

OCTAVIE.

J'ai présentement les mêmes raisons de me plaindre de vous, & je puis dire que ; j'en ai encore plus de sujet que vous n'en aviez pour quereller Cléante.

TULLIE.

Tais-toi, tu es une sotte : je veux te traiter en bonne parente, & en véritable amie ; je te destine à des embrassemens qui te feront mourir de plaisir : mais je reviens à mon histoire. Que je vous suis obligé, me dit Cléante ; & que je dois beaucoup à vos bontés ! Aimable Tullie, reprit-il aussitôt, puisque vous vous êtes rendue sensible à nos maux, permettez que Medor & moi, qui mourons d'amour pour vous, nous vous en donnions les dernières marques. Quoi ! lui dis-je, quel honneur recevrai-je, si je deviens

fenfible pour un autre que pour vous ? Mais quoi ! Octavie, j'avois beau faire la fâchée, il connoiffoit mon foible, & il y avoit long-temps que je lui avois montré l'endroit par où je me laiffois prendre. Après avoir donc un peu difputé, pour garder les formes de la bienféance, je consentis que Medor auroit fatisfaction, mais feulement pour une fois : je voulois ménager le feu de leur paffion, afin que quand ils viendroient à un combat particulier avec toi, petite Coufine, ils ne fe trouvaffent pas tout-à-fait épuifés.

O C T A V I E .

Oh, oh ! qu'ils ont bien la mine de ne revenir pas fort vigoureux d'entre vos bras.

T U L L I E .

Ce beau jeu fe faifoit dans notre jardin, que j'avois eu foin de faire fermer de tous côtés & où l'on ne pouvoit être vu que de ma chambre. Pendant que j'avois cette converfation avec Cléante, fon ami fe promenoit doucement derriere nous, & me jettoit de temps en temps des œillades fi pleines de feu, que je remarquai bien l'ardeur de fa paffion. Cléante fe tournant de fon côté : Rendez, lui dit-il, des graces immortelles à Madame, pour le préfent qu'elle vous fait, & qui eft digne des Dieux ; approchez, & venez jouir du fouverain bien. A ces mots je demeurai interdite ; & comme je ne fuis pas trop hardie de mon naturel, je rougis auffi-tôt que je vis approcher Medor : il me donna d'abord un baifer en me faluant, & me fit une déclaration d'amour fort fpirituelle. Avant qu'il eût fini fon difcours, nous étions entrés dans un cabinet propre pour prendre la fraîcheur, & qui étoit dans un coin du jardin. J'ai une chofe à vous dire, Tullie, dit Cléante, & à vous auffi, Medor. Quoi ! répondit fon ami ? Tullie, dit-il, vous parlera bientôt avec des foupirs & des remuements de fesses, qui vaudront bien mieux que tous vos compliments. Que Vénus vous puiffe punir, lui dis-je, folâtre que vous êtes. Madame, reprit-il, un mot à l'oreille : vous ne favez pas à quel Cavalier vous aurez à faire ; toutes les filles de Rome & de Venife, qui font entrées en lice avec lui, avouent que c'eft le plus rude fouteur qu'elles ayent jamais connu ; enfin elles publient que jamais elles n'ont été fi copieufement arrofées que par Medor : en un mot, c'eft un miracle, ou plutôt un monftre dans la nature : vous en jugerez, quand il vous montrera fon inftrument.

O C T A V I E .

Voilà qui est bien ; mais que faisoit Medor pendant tous ces propos ? le temps ne lui duroit-il pas ? car on dit qu'à Vit bandé, il n'y a point d'arrêt.

TULLIE.

Cela est vrai, Octavie ; c'est pourquoi Medor qui ne pouvoit plus attendre : Qu'est-il nécessaire, dit-il, que nous perdions ainsi le temps ? J'aime Tullie, je l'adore, elle y est sensible, le lieu nous est favorable : & à quoi bon ce retardement ? En disant cela, il pria Cléante de se mettre à quatre pieds à terre ; puis me prenant impitoyablement, il m'étendit sur le dos de son ami, d'une manière que ma tête penchoit sur les fesses de Cléante : il croisa mes deux jambes, & les mit autour de son col, & me dit de les hauffer le plus que je pourrois, en élargissant un peu les cuisses ; ce que je fis fort exactement. Mais comme cette posture rendoit l'entrée du C.. extrêmement étroite, le gros membre de Medor eut bien de la peine à se faire passage : néanmoins s'étant enfin rendu maître de la place, il poussa & repoussa si rudement, que l'appréhension que j'eus de tomber, fit que je portai la main sans dessein, sous le ventre de Cléante, qui gémissoit de la pesanteur du fardeau. Le hasard me fit rencontrer l'instrument de mon porteur ; je l'empoignai de la main droite, & je donnai la gauche à Medor, pour mieux résister à ses secousses. Mais quoi ! je me sentis d'abord pénétrée au-dedans d'une liqueur chaude, qui assoupit tous mes sens ; & pour combler ma félicité, Cléante m'en donna en même-temps ma pleine main. Non, Octavie, de ma vie je n'ai goûté un semblable plaisir ; & peu s'en faut que la seule idée qui m'en reste, ne me fasse pâmer.

OCTAVIE.

Vraiment, Tullie, peu s'en faut aussi que je ne sois également touchée de votre récit, & je sens un certain chatouillement... Mais qu'est-ce que j'entends ? il me semble que quelqu'un monte : ah ! ne seroit-ce point Medor & Cléante ? ah ! j'en tremble de peur, & je sens déjà la pudeur qui me couvre tout le visage.

TULLIE.

O Hyménée, quelle joye ! voici Cléante, Qu'est devenu votre ami ?

CLÉANTE.

Le Gouverneur de la ville l'a retenu chez lui pour s'informer de ses affaires, & de la santé de ses parents : pour moi, je me suis adroitement

dérobé de la compagnie, & la violence de ma passion m'a conduit ici, espérant que la belle Octavie aura pitié de moi. Mais quoi ! elle ne dit rien : d'où vient son silence ?

OCTAVIE .

Je suis tellement confuse, ma chere Tullie, que je n'oserois lever les yeux, ni prononcer une parole.

CLÉANTE .

Quoi, Madame ! vous me refusez un baiser ! ah, que je suis malheureux !

TULLIE .

Ah ! que tu fais de façons ! tu n'y gagneras rien, pour faire ainsi la délicate ; il faut mettre bas toute cette pudeur enfantine qui te reste. Je suis ravie de ce que tu n'as que ta simarre ; elle fera bientôt ôtée : me fais donc point la ridicule.

OCTAVIE .

Ridicule vous même. Quoi ! vous me déshabillez, pour m'exposer ainsi toute nue à la vue & aux regards de Cléante ! êtes-vous folle ?

TULLIE .

Aidez-moi, Cléante ; défaites la jupe pendant que je la tiens : ah ! voilà qui est bien ; elle n'a plus à cette heure que la chemise.

OCTAVIE .

Ah, Tullie ! en quel état m'avez-vous mise ! quoi ! vous me tirez encore ma chemise ?

CLÉANTE .

Ah ! divine Octavie, je vais expirer à vos pieds ; la seule vue de votre corps me ravit l'ame & l'esprit. O dos plus beau mille fois que celui de Diane ! ô fesses capables de brûler les hommes & les Dieux ! favorisez-moi, charmante Tullie, & faites en sorte que cette Déesse permette qu'on l'adore.

OCTAVIE .

Tullie, ne souffrez pas au moins à votre vue qu'on me violente de la sorte. Je vais crier ; hélas ! hélas ! voyez comme il me met la main au sein, comme il profane par ses attouchements toutes les parties de mon corps : ah ! si vous ne vous retirez...

TULLIE .

D'où vient donc cette manière ? êtes-vous folle, & avez-vous perdu l'esprit ? Je vous jure par Vénus, qui est mon plus grand ferment, que si vous ne recevez Cléante pour votre ami, je me déclare déjà votre ennemie.

OCTAVIE .

Ah ! que ne ferois-je point pour me conserver votre affection ! Cléante, c'est à Tullie, à qui vous en aurez l'obligation.

TULLIE .

Je favois bien que tôt ou tard il y falloit venir ; à quoi bon faire ainsi la sottise ? Baise-moi, fripponne, & te mets sur le lit de damas pour contenter Cléante.

CLÉANTE .

Ah ! aimable Octavie, je vous tiens maintenant entre mes bras : ah, qu'il y a de plaisir d'être ainsi nud à nud ! Quand je ne ferois que satisfaire ma vue, je ferois très-heureux. Ah ! que cette petite fente est rubiconde, & que le petit poil follet qui l'environne est fin & délié !

OCTAVIE .

Ah ! ah ! vous m'opressez du poids de votre corps ! ah ! Tullie, que deviendrai-je ?

TULLIE .

Courage, courage, tu ne me fais point de pitié ; ne diroit-on pas, à t'entendre crier, qu'on va t'écorcher ? Cléante, serrez-la étroitement ; & toi, embrasse pareillement Cléante : & moi, afin de n'être pas tout-à-fait inutile, je vais mettre l'oiseau dans la cage. Ah ! il y est déjà ; on diroit qu'ils sont faits l'un pour l'autre : courage, Cléante, piquez bien, & n'épargnez pas votre monture.

OCTAVIE .

Ah ! vous m'étouffez, ah Dieux ! comme vous m'agitez ! Tullie, retirez votre main ; pourquoi me chatouillez-vous ? Ah ! je sens... ah, ah ! poussez à présent, je consens de bon cœur à tout ce que vous ferez.

TULLIE .

Pouffez de plus haut, Cléante ; réitérez vos secouffes : & vîte, vîte ; ah, Dieux ! comme les... lui branlent !

C L É A N T E .

Si vous fentez quelque plaisir, mon Octavie, donnez-moi un baiser.

O C T A V I E .

Ah ! de tout mon cœur, mon plus cher ; mets ta langue entre mes levres : bon ; ah ! que ces baisers sont doux ! treve, treve, je meurs : fais-je bien, mon cher Cléante ? ah ! que mon plaisir est grand ! veux-tu que je remue les fesses avec plus de vigueur ?

T U L L I E .

Fais donc, badine, il n'est pas ici question de causer : ah ! tu as les fesses mobiles ; courage, continue : je manierai cependant les testicules de Cléante, & les exciterai par ce chatouillement à faire leur devoir.

C L É A N T E .

Ah ! que vous me rendez heureux, l'une & l'autre ; que vous satisfaites bien ma lubricité ; vous, Tullie, par vos attouchements, & Octavie par ses douces agitations ! Ah, ah ! maintenant levez, levez les reins, mon petit cœur ; vîte, vîte, ah ! mon amour !

T U L L I E .

Qu'as-tu, ma mignonne ? tu ne dis mot. Ah ! comme tu roules tes yeux dans la tête ! tu languis, tu languis ; tu n'en peux plus, fripponne.

O C T A V I E .

Ah ! je sens, je sens... ah ! que cette urine est chaude, & qu'elle est poussée avec impétuosité ; ah ! bai... baise-moi, mon cœur : je coule déjà de toutes parts, les veines de Vénus me distillent, j'ai le même plaisir que Junon prend avec Jupiter ; on n'en goûte point de pareil sur la terre : ah ! il me vient du Ciel ; je n'en puis plus, je pâme, je me meurs : ah, ah ! jusqu... jusqu'au fond, ah...

T U L L I E .

Que dis-tu là entre tes dents ? est-ce que Cléante a touché le fond de ton canal ?

O C T A V I E .

Que je l'ai senti jusqu'au plus profond. Mais quoi ! mon cher, vous vous rendez déjà ? voulez-vous sitôt lever l'ancre ? Souffrez au moins auparavant que je vous baise mille fois, permettez que je vous embrasse, que je vous dévore avec mes baisers, avant que vous fortiez d'entre mes bras.

TULLIE.

Ah ! que te es lascive, petite cousine ! veux peut-être, avant qu'il déconne, exciter son nerf à un nouveau combat : ne vois-tu point qu'il n'a pas une goutte de sang, & que les forces lui manquent ? Non, non, la chose n'ira pas ainsi. Cléante, vuidez pays, & vous en allez promptement trouver Medor, de crainte que votre longue visite ne lui fasse soupçonner quelque chose de peu honnête pour nous.

CLÉANTE.

Je vous obéirai, Madame : je m'en vais le trouver ; & je lui dirai, pour prétexte de mon retardement, que j'ai eu une petite affaire à communiquer à Alphonse, cousin du Gouverneur.

TULLIE.

Voilà qui fera bien ; mais dites-moi, Cléante, comment trouvez-vous Octavie ? en êtes-vous satisfait ?

CLÉANTE.

Je n'ai rien trouvé en elle qui n'approche de vous, ma Tullie ; c'est beaucoup dire en peu de paroles : je vous jure que j'ai cru être entre les bras de Vénus ; mais nous parlerons de cela une autre fois. Adieu.

OCTAVIE.

Que de graces ne vous dois-je point, ma Cousine, puisque par votre moyen j'ai goûté aujourd'hui un plaisir qui ne se peut exprimer ! Cette seule fois m'a presque rassasiée, par le chatouillement que je recevois par la longueur du membre de Cléante : car il n'est pas si gros que celui de mon mari, bien qu'il le surpasse de beaucoup en longueur.

TULLIE.

Je suis ravie que tu ayes trouvé véritable tout ce que je t'avois dit de Cléante, & que tu avois tort de t'opposer à mes desseins.

OCTAVIE.

Avez-vous remarqué comme il s'est levé tout joyeux de-dessus moi, comme il m'a baïfée avec tendresse, & m'a donné de petits coups sur les fesses ? Ah ! que vous êtes heureuse de jouir de ses embrassements au gré de votre cœur, & de n'avoir d'autre règle de vos plaisirs que celle de votre volonté. Mais dites-moi un peu, ma très-chère, combien de fois avez-vous pris le même passe-temps avec Medor ? Vous m'obligerez infiniment de me l'apprendre ; car je prends beaucoup de part à tout ce qui vous regarde.

TULLIE .

Que tu es curieuse. Je vois bien que tu souhaites que je t'acheve le récit de l'histoire que Cléante a interrompu : je le veux de tout mon cœur, puisque le souvenir ne m'en peut être que très-agréable. Tu sauras donc, que comme, entre les animaux, l'homme abonde le plus en semence, ainsi, entre les hommes, Medor est celui qui en a le plus. Je vous avertis, me disoit Cléante, de vous mettre en une posture si avantageuse que vous n'en perdiez pas une goutte ; car c'est l'unique moyen que vous ayiez de sentir le plaisir dans toute son étendue. Après cela il se retira.

OCTAVIE .

Continuez, je vous en prie.

TULLIE .

Medor m'ayant donc fait mettre, dans le cabinet du jardin, en cette posture que je t'ai déjà dite, & qui est la plus lubrique & la plus luxurieuse qu'on puisse s'imaginer, particulièrement quand on est nud, il s'en donna (comme on dit) à cœur-joie ; mais comme les fureurs de son amour n'étoient pas tout-à-fait éteintes, nous allâmes dans la chambre, pour y être plus commodément. Je n'y fus pas plutôt entrée, qu'il me jetta sur le lit, malgré tous mes efforts : il me mit une main dans le sein, & de l'autre il me leva mes jupes jusqu'à la ceinture, & me découvrit le bel endroit, mettant bas aussi-tôt les vêtements qui pouvoient l'embarrasser.

OCTAVIE .

Quand il fut prêt, je m'imagine que vous vîtes un membre bandé, gros, roide, rubicond, &c. en un mot digne d'une héroïne.

TULLIE .

Il est à peu près comme celui de Cléante ; & il y a si peu de différence de l'un à l'autre, qu'à peine m'en suis-je apperçue. Il a environ onze ou douze pouces de longueur, & sa grosseur est assez proportionnée. Il me coucha après à la renverse, & se jeta sur moi avec impétuosité, en me caressant légèrement les extrémités de la partie ; puis il me frisoit le poil qui l'environne. Retirez-vous, disois-je, vous me mettez toute en feu. Ah ! dit-il, recevez les marques de mon amour : & en disant cela, il m'enfonça son Vit jusqu'aux gardes. Je ne l'eus pas plutôt senti au-dedans, que je m'écriai : vous me tuez, Medor. Cléante, qui n'étoit pas fort loin, accourut au bruit : Prenez garde, dit-il, qu'on ne vous entende du voisinage ; retenez votre voix, & non pas vos fesses.

OCTAVIE .

Vous surprit-il dans la chaleur du combat ? put-il bien s'empêcher de rire, & de ressentir quelque émotion à la vue de vos nudités ?

TULLIE .

Il nous vit ; & s'apercevant que mon pied gauche, qui étoit hors du lit, touchoit à terre : Je veux vous rendre, dit-il ; un bon office ; & en même-temps il mit une chaise sous ma jambe qu'il éleva : ce qui fit entrer l'instrument plus avant. Ensuite il donna quelques coups de main sur les fesses de Medor, qui étoient à découvert ; & il se retira de la sorte.

OCTAVIE .

O le plaissant spectacle, que de vous voir dans cette posture !

TULLIE .

Medor s'arrêta quelque-temps immobile, & son membre étoit devenu furieux. Embrassez-moi, me dit-il ma reine, & vous préparez à soutenir le premier choc : il y a trois mois que je n'ai approché de femme pour soulager mes reins ; c'est pour quoi vous avouerez que ma vigueur doit emporter le prix sur celle de votre mari.

OCTAVIE .

Pouviez-vous bien résister à ses fureurs ?

TULLIE .

Sois attentive : il poussa aussi-tôt avec plus de violence qu'auparavant ; & au sixième branle, je me sentis le dedans arrosé d'une pluie chaude, qui me

causa une si grande démangeaison, que, pour la diminuer, je remuai avec une espece de fureur, toutes les parties de mon corps : & en même-temps je fis une abondante éjaculation de semence. Sitôt que mon cavalier le connut, il voulut m'aider par des secouffes réitérées, & plus vigoureuses que les autres ; ce qui fit qu'il déchargea presque aussi-tôt que moi ; & il se fit alors un si agréable mélange de nos semences ; que nous restâmes long-temps dans le ravissement. Aussi-tôt que nous fûmes revenus de cette douce léthargie, Medor me fit mille caresses ; & se plaignant amoureusement de ce que je l'avois devancé dans le sentiment de la volupté, il me récita les vers suivants :

*Medor étoit prêt à mourir
Entre les bras de sa Tullie,
Que, bien-loin de le secourir,
Voulut aussi perdre la vie :
Attends, lui dit-elle, un moment,
Qu'une pareille mort me vienne ;
Nous en mourrons plus doucement,
Si ma mort se mêle avec la tienne.
Alors elle perdit la voix ;
Medor dès long-temps aux abois,
Acheva bientôt de la suivre ;
Et cette fin leur plut si fort,
Qu'ils ne commencerent à vivre,
Que pour mourir encor de cette douce mort.*

Je t'assure, Octavie, que je goûtai cette fois-là un plaisir parfait, & que jamais homme n'a si bien éteint le feu de ma concupiscence, que Medor. C'est un Héros, c'est un Hercule, d'être si vigoureux dans sa tendre jeunesse.

O C T A V I E .

Mais quoi, Tullie, étiez-vous tellement rassasiée, que s'il se fût présenté un nouveau combattant, vous l'eussiez refusé ?

T U L L I E .

Oui certes, une nouvelle attaque m'auroit plus causé de dégoût que de plaisir ; & je crois même que dans les embrassements de Jupiter, je n'aurois pu trouver de volupté.

O C T A V I E .

On dit que tout animal après l'action amoureuse, est triste : est-il vrai, ma cousine ?

TULLIE .

Assurément : je t'en dirai la raison une autre fois ; mais je te puis assurer à présent qu'il n'en fut pas de même de Medor. Il avoit le visage le plus gai du monde ; sa vue seule m'inspiroit de l'amour : il n'avoit pas encore ôté le pied de l'étrier, qu'il me récita les vers que tu as entendus, & me témoigna par mille caresses, qu'il étoit transporté de joie d'avoir joui avec tant de plaisir des biens qu'il avoit si ardemment desirés. Il appella Cléante, pour lui faire part de son bonheur ; mais je me tirai adroitement d'entre ses bras, & me débarrassai de tous deux. Ce qui m'inquiéta néanmoins un peu, c'est que de cette grande quantité de semence, dont Medor m'avoit arrosée, je n'en ai pas senti couler une goutte au-dehors : je ne fais ce que cela veut dire ; si je devenois grosse, j'en serois au désespoir, car j'aime beaucoup Oronte.

OCTAVIE .

Et de quoi avez-vous peur ? arrive ce qui pourra, le mariage cachera tout.

TULLIE .

Tu as raison, c'est ce qui me console ; car sans cela le mal seroit sans remede.

OCTAVIE .

Que cela ne t'inquiete point, ma chere Tullie ; pense seulement à me faire le récit de ce qui t'arriva à Rome, & apprends-moi quels furent tes divertissements.

TULLIE .

Je le veux, ma mignonne. Tu sauras donc qu'Oronte étant allé à Rome pour terminer un procès qu'il avoit avec Ortobon notre parent, il tomba si dangereusement malade, que les Médecins l'abandonnerent & désespérèrent de sa vie. J'en reçus la nouvelle avec bien du chagrin, & je partis en toute diligence pour l'aller trouver. Mon voyage fut heureux pour lui : car je le tirai du péril où il étoit, & il doit à mes soins le recouvrement de sa santé ; aussi ne le nie-t-il pas. Sitôt donc qu'il fut hors de danger, je pensai à me divertir l'esprit, afin de le tirer, par les plaisirs, de la mélancolie où il avoit été plongé pendant trois mois. Il venoit ordinairement dans la maison où

j'étois, une vénérable Matrone, qui s'appelloit Urfine ; elle étoit entre deux âges, & d'une fort noble famille. Comme j'étois étrangère, & que je n'avois aucune habitude dans la ville, la nécessité m'obligea de faire connoissance avec elle : je la trouvai fort spirituelle, & son entretien me plaisoit tant, que souvent je la priois de coucher avec moi, afin d'en jouir à mon gré. Une nuit entre les autres, que nous cautions en attendant le sommeil, l'amour me mit dans un tel état, que, tout d'un coup je devins toute en feu. Ma compagne, à qui l'âge avoit donné de l'expérience, s'aperçut de ce changement, & vit bien par mes mouvements continuels, que ma pensée étoit du côté de la chair. Elle m'interrogea & je ne lui cachai rien de ce que je ressentois : Ah ! ma chere lui dis-je, d'un ton languissant, je n'en puis plus : je sens revivre dans mes veines un feu qui me brûle ; & s'il est d'aussi longue durée qu'il est violent, je ne sais quel en sera l'événement. La bonne Dame amie de nature, & sensible s'il en fut jamais aux maux de la jeunesse, fit son possible pour me soulager. J'ai conçu trop d'affection pour vous, me dit-elle, pour vous en refuser des marques dans cette occasion : je fais qu'il n'y a qu'un remede qui puisse vous guérir, & si vous voulez, je vous ferai goûter demain les plaisirs amoureux avec les plus aimables Gentilhommes dont vous puissiez souhaiter les embrassements. Acceptez cette offre, continua-t-elle, si vous êtes sage ; cela n'ôtera rien à votre honneur ni à votre réputation : remettez-vous seulement entre mes mains, & vous abandonnez à ma conduite.

OCTAVIE.

Que répondis-tu à cette officieuse Matrone ?

TULLIE.

Je la remerciai de la part qu'elle prenoit à mon chagrin, & lui dis, que puisqu'elle étoit ma caution, je ne ferois point de difficulté de la suivre partout, & de faire ce qui lui plairoit. Elle fit apprêter le matin un petit dîner composé de fort bonnes choses, mais qui n'étoient pas en grande quantité : elle ne me permit pas de manger beaucoup ; & aussi-tôt que je fus sortie de table, elle me lava le sein, le ventre, les reins & les fesses avec une eau de fort bonne odeur. Pour la partie qui devoit être la plus attaquée, elle me la frotta avec de l'huile de myrrhe ; elle me revêtit ensuite d'un manteau de soie blanche ; il étoit si fin & si transparent, que je croyois plutôt, être environnée d'une nuée brillante, que couverte d'un habit. Cela fait, nous

montâmes en carrosse, & nous allâmes toutes deux dans une maison de plaifance à quelques milles de Rome. C'est un lieu embelli de fort beaux jardins ; toute l'année y est un printemps continuel, & on y voit des labyrinthes dont les iffues font si difficiles, que Flore & Vénus y peuvent rire & prendre leurs plaifirs en toute liberté. D'abord que je fus arrivée à la maison, je fus conduite dans un cabinet secret, où la lumiere avoit de la peine à entrer. Au reste ce lieu étoit admirable pour favoriser la pudeur d'une fille, & la hardiesse d'un garçon.

OCTAVIE.

Voilà justement comme il faut les lieux de plaifir ; mais continue.

TULLIE.

Je vis d'abord une Matronne avec un visage modeste & posé, qui dit, en s'adressant à Urfine : Je ferai en sorte, Madame, que votre jeune fille aura sujet d'être satisfaite, & qu'elle se croira obligée de vous marquer sa reconnoissance des bons traitements qu'elle aura reçus. Disant cela, elle me prit par la main, & fit signe à Urfine de se retirer ; elle me mena dans une chambre richement parée ; & après avoir fermé la porte sur nous : Il faut, me dit-elle, ma fille, que je vous apprenne ce que vous devez attendre, & à quoi vous devez vous préparer. Vous n'êtes plus maîtresse de vous-même, & vous êtes destinée pour quatre vigoureux Athletes, qui doivent entrer en combat avec vous. Il y a un François, un Allemand & deux Florentins ; ils sont fort connus de Madame, (parlant d'Urfine) & tous quatre fort bons amis. Ah, Dieux ! ma bonne mere lui dis-je, je ne puis pas résister à tant d'hommes : il n'en faut qu'un ; renvoyez les autres : faites que ce soit un duel, & non pas un combat que j'aye à soutenir. Hélène c'étoit le nom de cette vieille) sourit de ma simplicité, & je vis aussitôt entrer les quatre personnages dont il étoit question. Leur présence me troubla extrêmement, & la couleur m'en monta au visage. Faites choix, me dit-elle, de celui que vous voulez favoriser le premier, & prescrivez aux autres l'ordre & le rang que vous souhaitez qu'ils tiennent. Je fus donc obligée d'obéir, & je donnai au François appelé Acaste, mon mouchoir pour signe de préférence, puis j'ordonnai qu'au François succéderoit Marius ; à Marius, Conrad ; & à Conrad, Fabrice. Voilà l'ordre qu'ils reçurent de moi. Après cette déclaration, Hélène sonna la charge. O vous, dit-elle, braves & généreux Cavaliers, mettez aujourd'hui tout ce que vous avez d'esprit en usage ;

apprenez à cette aimable fille en combien de façons on peut goûter le plaisir de Vénus.

OCTAVIE .

Pauvre Tullie, que je te plains ! n'appréhendois-tu point de succomber dans ce combat ; & la vue de quatre piques dressées contre toi, & prêtes de te percer de part en part, ne te caufoit-elle point de frayeur ?

TULLIE .

Tu vas donc tout entendre. Acaste commença le premier. Me prenant par la main, après m'avoir baifée fort tendrement, il me mena dans un coin de la chambre couvert d'un grand rideau de soie. Il n'y avoit point d'autre commodité qu'un petit lit de damas bleu, auprès duquel étoit une lampe, dont la lumière foible & tremblante sembloit être complice de l'action que j'allois faire.

Je n'étois presque pas encore arrivée dans cet endroit, que Fabrice se fit entendre à Acaste : Mon ami, dit-il, dépêche-toi, fais vite, je n'en puis plus. Un peu de patience, reprit Acaste, cela fera bientôt achevé.

OCTAVIE .

Que disois-tu à tout cela ?

TULLIE .

Hélas ! rien ; & comme je suis naturellement honteuse, je fus si interdite de ce dialogue, que je ne savois à quel saint me vouer. Acaste me pria de m'étendre sur le lit ; mais comme je faisois la sourde, d'une main il me renversa & de l'autre il me leva ma jupe. Ah Dieux ! que direz-vous de moi, qui ai toujours mené une vie si pure & si honnête ? n'aurez-vous pas lieu, lui disois-je, de me mépriser, si je vous donne tant de liberté ? Ah ! que cette pudeur est importune ! Défaites-vous-en, reprit-il, & pensez que vous n'êtes pas la première avec qui nous avons pris ce divertissement. Les Dames de la plus haute qualité ont passé par nos mains ; leur honneur & leur réputation n'ont rien perdu pour cela de leur éclat, & elles n'ont pu recevoir de reproches d'une action qui n'étoit sue que d'elles-mêmes. Il quitta en même-temps ses caleçons, & me fit voir un gros Vit, dont la tête extrêmement rouge & animée me menaçoit d'un furieux combat. S'étant donc jetté sur moi, il m'enfila, & poussa ensuite le plus vigoureusement qu'il

put. Il se remuoit avec une agilité & une adresse merveilleuse : pour moi, j'étois immobile. Ah ! charmante Tullie, me dit-il, vous êtes : plus savante que vous ne voulez paroître ; favorisez-moi tout au moins, à présent que je suis prêt de finir cette attaque. Je lui obéis ; mais je n'eus pas sitôt remué le derriere, que je me sentis en même-temps arrosée d'une douce liqueur, qui me ravit jusqu'au ciel. Ce fut alors que je me dépouillai de toute ma pudeur ; je n'eus égard ni à l'honneur, ni à l'honnêteté ; je perdis même le souvenir de ce que j'étois ; & parmi cette confusion de plaisirs, je déchargeai avec des transports extraordinaires.

Acaste n'eut pas plutôt fait son affaire, qu'un autre prit sa place ; ce fut Conrad : c'étoit un bon Allemand, mais fort grossier. Avec votre permission, Madame, me dit-il en m'abordant, je m'abstiendrai de paroles, & ne vous parlerai que par les effets. Il m'enconna là-dessus sans grande cérémonie ; & à la quatrième ou cinquième secousse, le chatouillement de la décharge de la semence, causa une seconde éjaculation de la mienne. Pourquoi, Conrad, lui dis-je, n'avez-vous pas suivi l'ordre que j'avois donné ? vous savez bien que Marius devoit venir le second. Cela est vrai, reprit-il, mais nous sommes ainsi convenus ; les Florentins viendront ensemble : je crois même, poursuivit-il, qu'ils chercheront la volupté dans un chemin différent du nôtre ; car cette nation traite les François & les Allemands d'insensibles, de ce qu'ils ont horreur de prendre ailleurs leur plaisir que dans la vie ordinaire.

Conrad ne se fut pas plutôt retiré, que voilà les deux Florentins qui viennent. Après quelques petites badineries de part & d'autre. Levez vos jambes, aimable Déesse, me dit Fabrice ; je les levai : alors il se coucha sur moi, & m'enfonça son membre jusqu'aux gardes. Marius cependant me tenoit toujours les cuisses élevées ; & mettant ses mains sur mes hanches, il me remua les reins avec une vitesse incroyable. Je t'avoue, Octavie, que cette sorte de mouvement est bien luxurieuse, qu'elle cause un plaisir extrême. Ah ! doucement, je brûle, leur criois-je, & je sentis en même-temps la décharge de Fabrice, qui ne me causa pas peu de volupté. Il n'eut pas plutôt levé l'ancre, que Marius prit sa place. Son instrument étoit si enflé, qu'il ressembloit plutôt à un tison de feu, qu'à un membre de chair. Je vous prie, Madame, me dit-il, de vous tourner.

OCTAVIE.

Ah ! je vois déjà ce qui en arrivera.

TULLIE .

Je me tournai comme il voulut. Sitôt qu'il eut vu mon derriere, dont la blancheur & l'embonpoint ont quelque chose d'aimable : Ah ! que cette partie me découvre de beautés, me dit-il ; mettez-vous, ma Déesse, sur les genoux, & courbez tout le reste du corps. Je baissai donc la tête, & élevai mes fesses ; on vit alors les deux chemins qui conduisent au plaisir, dont l'un est chaste & honnête, & l'autre défendu. Par où irez-vous, dit Fabrice ? Par où vous êtes déjà allé, reprit Marius : & en même-temps il me perça si vigoureusement, que je crois qu'il toucha le fond de ma matrice. Cependant il me manioit les tettons, & me pressoit avec tant de chaleur, que je sentis dans un moment couler ce divin baume qui nous donne la vie. La quantité de semence dont il me remplit, me causa un si grand chatouillement, que je fis une si copieuse décharge, qu'elle épuisa toutes mes forces, & m'affoiblit plus que les trois autres qui avoient précédé. Voilà, Octavie, la quatrième scene du premier acte de cette comédie.

OCTAVIE .

J'avois conçu une mauvaise opinion de la posture où Marius vous avoit fait mettre ; mais je me suis trompée. Je fais que les Florentins sont fort sujets à entrer par la porte de derriere : ils disent que c'est-là où l'amour le plus délicieux prend ses ébats ; & ils aiment passionnément les filles, qui, pour leur complaire, veulent bien se métamorphoser en garçons.

TULLIE .

Je l'ai expérimenté, & je te dirai comment ils s'y prennent. Acaste & Conrad vinrent donc dérechef ; ils mirent l'oiseau dans le cage, & le même ramage s'en suivit. Un peu après, Hélène entra, & dit à Marius & à Fabrice de faire en sorte que je n'eusse point de sujet de me plaindre d'avoir été souillée par le derriere ; qu'il leur étoit bien permis d'y faire leur entrée ; mais qu'il leur étoit rigoureusement défendu d'y répandre la semence ; que s'ils étoient si téméraires que d'aller contre cet ordre, ils auroient Urfine pour ennemie. La bonne vieille m'exhorta ensuite à me préparer à de nouvelles attaques ; mais avant que de les commencer, ils vinrent encore tous quatre, & entrèrent dans la place par la brèche la plus large, & ce fut l'acte huitième du *Quartumvirat*. Comme j'aimois beaucoup Acaste, j'eus la

pensée de lui donner la primauté dans ces attaques inconnues, dont Hélène m'avoit parlé, & où elle vouloit qu'on me dépucelât.

OCTAVIE.

Les Florentins disent que la virginité d'une fille se trouve à plus d'un endroit, & qu'on la perd de plus d'une manière.

TULLIE.

Je parlai donc à Acaste ; mais il me querella vivement, & me dit que je lui faisois un sensible affront de lui offrir un présent de cette nature. L'unique grâce, me dit-il, que je vous demande, c'est que vous vous mettiez en état que je puisse contempler à mon aise votre divine beauté. Pour le satisfaire, je quittai mes habits. Cela fut bientôt fait, parce que je n'avois qu'une simple veste de taffetas & ma chemise, qu'il me tira lui même. Il se jeta ensuite à mon col, il me considéra long-temps ainsi nue, me mania par-tout ; & les baisers qu'il donna à toutes les parties de mon corps, furent si tendres & si enflammés, qu'il sembloit qu'il me voulût dévorer. Après ces caresses qui n'étoient que les entr'actes de la pièce, il acheva son personnage fort galamment, & en véritable héros. A Acaste succéda Conrad, qui eut bientôt joué son rôle : il fut suivi des deux Florentins, qui m'ayant apperçue toute nue, firent voir par leurs cris de joie, combien cette surprise leur étoit agréable. Marius, après m'avoir bien considérée de tous côtés : Couchez-vous, me dit-il sur le ventre, & nous faites voir vos belles fesses. Moi qui me doutois bien de leur dessein, je les priai tous deux d'avoir pitié de moi, & de considérer mon sexe ; ils furent insensibles à mes prières. A quoi bon tant de façons, dit Fabrice ? vous qui avez tant d'esprit, & qui l'avez cultivé par l'étude des belles-lettres, pourquoi faites-vous difficulté de nous accorder ce que les plus nobles & les plus galantes Dames de Rome ne nous ont pas refusé ? Ah, Fabrice, lui dis-je, la seule pensée m'en fait horreur ; outre que n'étant point accoutumée à cette sorte de combat, il est sur que j'y succomberai. Ah, que vous faites la précieuse ! interrompit Marius ; il y a une infinité de filles plus jeunes & moins fortes que vous, qui y ont bien résisté, & qui se sont rendues recommandables parmi les hommes par cet usage de leur corps. Est-ce que la virginité du derrière vous doit être plus chère que celle du devant ? pour moi je crois que l'une vaut bien l'autre. Enfin, Octavie, tout ce que je pus dire à ces furieux pour les fléchir, ne servit de rien. Marius braqua son canon près de la forteresse ; & malgré

toutes mes résistances & les deux demi-lunes qui en couvrent l'entrée, il enfonça la porte de derriere, & s'en rendit par ce moyen le maître. Jamais je n'avois logé un si mauvais hôte, il me mit toute en feu. Après quelques courfes fort précipitées, il fortit d'où il étoit entré, avec rudesse ; & cette sortie se fit avec tant de violence, que je ne pus retenir mes cris. Pour m'appaiser, il se retira promptement dans le lieu de sa retraite ordinaire, & m'y remplit d'une manne celeste, plus douce mille fois que le nectar des Dieux. Marius ayant de la sorte fini les attaques, Fabrice s'avança la pique à la main ; on eût dit à le voir, qu'il ne vouloit considérer que les avenues : mais je fus trompée ; car toutes les courfes ne furent point inutiles. Il m'attaquoit en vrai Capitaine, & il vouloit se saisir des dehors, pour mieux se rendre maître du dedans ; ce qui lui réussit très-bien : car il entra peu après dans la place. Il n'y fit pas long séjour, & se divertissoit seulement à en faire de temps en temps quelques sorties ; jusques à ce que ces mouvements continuels l'ayant extraordinairement échauffé, il fut obligé de prendre son repos dans le même endroit que Marius, & termina ainsi sa campagne.

OCTAVIE.

La description que tu viens de faire de ces dernieres attaques, m'a infiniment plu ; & le tour que tu as donné à l'histoire, pour en cacher la difformité, m'a semblé fort spirituel : mais y trouvois-tu du contentement ?

TULLIE.

Le plus grand plaisir que-j'y pris, me fut donné par Fabrice ; car le jeu qu'il faisoit de son membre autour de mes fesses, joint aux fréquentes entrées & sorties qu'il fit de mon derriere, me causerent une démangeaison qui me plut beaucoup. Ce qui me fait croire que je n'aurois pas beaucoup de peine à m'accoutumer à ce badinage. Mais Dieu m'en préserve ! & je ferois bien fâché qu'Oronte fût jamais atteint de cette folie.

OCTAVIE.

Confesse-moi ingénument s'il n'a jamais usé sur ton derriere, des mêmes droits que ces Messieurs.

TULLIE.

Je t'avouerai tout.

OCTAVIE.

Je te dirai pareillement ce qui m'est arrivé sur ce sujet.

TULLIE .

Tu sauras donc qu'un mois après que je fus mariée avec Oronte, l'amour l'échauffa un jour après-midi plus que de coutume ; qu'il se mit tout nud dans la chambre, & voulut que je fisse de même... J'entends quelqu'un ; prête l'oreille.

OCTAVIE .

Ah ! c'est Cléante & Medor ; je les entends parler...

TULLIE .

Oui, ce sont eux : courage, ma mignonne, tu vas jouer un joli jeu ; je suis ravie de ce que nous sommes encore au lit.

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! je n'ose y penser.

TULLIE .

Soyez le bien venu, Medor : voici une jeune Dame, infiniment aimable & spirituelle, s'il en fut jamais ; vous n'en sauriez trouver une plus digne de votre amour.

MÉDOR .

Hélas ! je connois parfaitement mon bonheur, & la seule présence de Madame me cause de si doux mouvements, que j'en suis presque hors de moi-même. Ah ! que vous êtes aimable, belle Octavie ! accordez moi un baiser.

OCTAVIE .

Ah, que vous êtes incommode ! vous ne vous contentez pas d'un baiser : vous en venez encore aux attouchements. Si vous ne vous retirez, je vais me lever pour m'enfermer dans le cabinet.

MÉDOR .

Ah, Dieux ! que j'apperçois de beautés sous cette chemise voltigeante ! Ah, Octavie ! si vous étiez moins cruelle, vous en seriez plus aimable, & moi plus heureux. Eh, de grace, pourquoi vous retirez vous si vite ?

TULLIE .

Où vas-tu donc, folle ; où cours-tu ainsi toute nue en chemise ? Arrêtez-la donc, Medor ; demeurez-vous les bras croisés ?

C L É A N T E .

Eh quoi ! Octavie, ne savez-vous pas que la colère est ennemie de la beauté des Dames ? Quel sujet avez-vous d'agir de la sorte avec Médor ? toutes les violences vous doivent être douces, puisqu'elles n'ont que votre plaisir pour fin. Bon, voilà qui est bien, remettez-vous au lit.

O C T A V I E .

Le voilà qui me tient déjà ; ah, comme il pousse ! Ah, ah ! je le veux bien à présent ; je consens à tout ce que vous ferez. De grace, un peu de trêve, afin que je me mette dans une posture plus commode ; déshabillez-vous cependant.

M É D O R .

Voilà qui est fait : quoi ! vous vous cachez encore entre les draps ? je saurai bien y vous trouver. Ah ! je vous tiens à présent ; embrassez-moi bien, comme je fais.

C L É A N T E .

Vous ne prenez pas garde, Octavie, qu'un de vos pieds touche la terre ; je vais le relever : que cela ne vous trouble point, Médor.

O C T A V I E .

Cléante, laissez-moi en repos ; ah, que vous êtes badin ! pourquoi me gratter ainsi les pieds ? Eh, eh ! Et vous Medor, que vous me secouez rudement ! Ah ! je me meurs, je n'en puis plus.

T U L L I E .

Ça donc, Médor, dépêchez-vous vite, vite ; ne voyez-vous pas comme la pauvre enfant tombe en défaillance ? Je vais cependant vous chatouiller ces deux globes de chair, afin que, par une prompte décharge, ils rendent la vie à cette belle mourante.

O C T A V I E .

Courage, mon cher Médor, ne m'épargnez point : ah ! que cette première secousse m'a plu, & cette seconde, & cette troisième, & celle-ci, & celle-là !

Ah, que vous me chatouillez agréablement ! que cette liqueur est douce !
Ah ! vous me répandez la vie par-tout le corps.

TULLIE .

Eh quoi, Octavie, est-ce que tu es aussi sèche qu'une pierre ? tes canaux
spermatiques sont-ils bouchés ? d'où vient donc qu'ils ne coulent point ?

OCTAVIE .

Ah, taisez-vous, Tullie, je n'en puis plus, je décharge : ah, ah !

TULLIE .

Excitez-la encore ; Medor ; repoussez, avancez : fort bien, fort bien.

OCTAVIE .

Ah ! vous avez pensé me suffoquer par cette secousse, & par celle-ci
encore : ah ! je me sens un peu soulagée de l'ardeur de ce feu que vous aviez
allumé dans mes reins. Mais quoi ! vous distillez encore ! ah, que votre nerf
est lubrique ! est-ce que ce plaisir ne finira point ? Ah ! je crois que du Con
d'une jeune fille, vous en voulez faire un torrent de semence.

CLÉANTE .

Fais vite, Medor, je n'y saurois plus résister : je creve ; & le comble de la
félicité où je te vois, me rend malheureux.

OCTAVIE .

Ah ! je me pâme, mon cher Medor ; & la langueur où je vous vois,
acheve de me tuer. Est-ce que vous voulez sitôt quitter la partie ?

TULLIE .

Voilà notre dégoûtée ! qu'appelles-tu sitôt ? Je crois que Jupiter même ne
pourroit pas te contenter, quand il se changeroit en pluie. Si tu es si
échauffée, regarde le membre de Cléante, comme il bande ; il est tout en
feu.

CLÉANTE .

Soyez moi-favorable, aimable Octavie ; & vous aussi, Tullie.

TULLIE .

Eh bien, que voulez-vous que nous fassions toutes deux ?

CLÉANTE .

Je desire que pendant que je manierai les tettons d'Octavie, elle avance & recule les fesses d'un mouvement prompt & égal ; & vous, Tullie, qu'avec votre belle main, vous me grattiez doucement la peau de la bourse qui renferme votre trésor. Je ne vous demande cela, qu'afin que cette belle enfant soit arrosée avec abondance, & puisse goûter à longs traits la douceur de ce plaisir extatique.

TULLIE.

Faites votre devoir, badin ; nous ferons le nôtre.

OCTAVIE.

Ah ! Cléante, que vous êtes inhumain ! vous me crevez. Je m'en vengerai, mes secouffes répondront à toutes les vôtres, & feront encore plus vigoureuses. Hem, hem, fais-je bien ? cela vous plaît-il ?

TULLIE.

Ah ! vous faites merveilles, Cléante ; & toi, Octavie, il semble que tu ailles rendre l'ame.

OCTAVIE.

Que vous êtes importune, Tullie, avec votre babil ! à quoi bon distraire ainsi mon esprit de la contemplation d'un si doux objet ? Ah ! baisez-moi, mon cher Cléante ; ah, que vous avez une langue qui est lubrique ! certes, elle est aussi lascive que les autres parties de votre corps. Bon, redoublez ; ah ! je crois que vous déchargez ? ah ! je sens, je sens... & moi, & moi, aussi.

TULLIE.

Et toi, & toi aussi : ah, que tu es lascive, petite Cousine ! Mais vous, Medor, à quoi rêvez-vous-là ? à quoi pensez-vous ?

MEDOR.

Patience, reprit-il ; (en montrant son Vit) celui-ci vous le dira.

TULLIE.

Ah, Dieux ! comme il est crû dans un moment ! il est plus furieux que jamais. Il faut avouer que vous êtes infatigable : mais ne voulez-vous pas donner un peu de repos à Octavie ?

MEDOR.

Nous goûtons le même repos, & endurons les mêmes fatigues.

C L É A N T E .

Allons, Medor, occupez ce champ de Vénus, où Mars même se croirait heureux de descendre pour combattre.

M E D O R .

Quoi ! vous fuyez, Octavie ?

O C T A V I E .

Non, je ne fuis pas ; mais je souhaite me rafraîchir, & reprendre un peu haleine.

T U L L I E .

Cela n'est pas nécessaire ; tu n'as qu'à réveiller ton appetit perdu par quelque nouvelle posture : ta langueur n'est qu'un dégoût, elle ne vient pas de plénitude : Il faut assaisonner le plaisir de Vénus en tant de façons, que le dernier que nous prenons, nous en fasse toujours goûter de nouveaux.

O C T A V I E .

Ah, Dieux ! comme Medor bande ! veut-il m'attaquer dérechef, quoique je sois vaincue ? quelle gloire pourra-t-il tirer de sa victoire ? Et toi, Tullie, je ne fais pas ce que tu appelles assaisonner le plaisir en diverses façons : pour moi, je n'y ai jamais vu faire qu'une façon.

T U L L I E .

Je m'en vais te l'apprendre. Remarque bien comme j'éleve mes fesses, en courbant le reste de mon corps ; mets-toi maintenant à la renverse sur moi, de maniere que notre dos soit l'un contre l'autre, & que nos fesses soient aussi jointes ensemble : de plus, ouvre un peu les cuisses, & appuye tes pieds sur le lit, afin de me soulager de la pesanteur du fardeau.

O C T A V I E .

Certes, Tullie, tu n'auras pas assez de force pour soutenir un si rude poids, particulièrement lorsque Medor se jettera sur moi ; je veux pourtant bien t'obéir.

M E D O R .

Je vous soulagerai, Tullie, tant que mes forces le permettront. O posture luxurieuse ! ah, je n'y puis plus résister ; & la vue de tant de beautés me met

déjà tout en feu.

OCTAVIE .

Ah ! Medor, mon cher Medor, que n'entrez-vous ? la porte est ouverte, vous ferez vos compliments au-dedans. Bon, voilà qui est bien ; vous m'avez déjà soulagée d'une étrange démangeaison que je sentoais dans les reins !

TULLIE .

Remue les fesses, Octavie, comme moi ; donne-leur la même cadence : fort bien. Ah ! que ton derriere est chaud ! tu m'excites à la décharge.

MEDOR .

Courage, continuez, mes Déeses ; ah ! vous me comblez de plaisir : je n'en puis plus, je vais rendre l'ame.

TULLIE .

Pouffe les fesses en-haut, Octavie, & réponds par ce mouvement à mes agitations & aux secouffes de Medor.

OCTAVIE .

Tullie, ah, Tullie, ah, Medor ! vous me mettez en fureur, je ne puis m'empêcher de crier. Le moyen de me contenir ! je sens... ah ! je sens couler, ah, ah, couler une pluye.

TULLIE .

Une pluye ?

OCTAVIE .

Oui, une pluye que Danaé préféreroit à la pluye d'or de son Jupiter : continue, Tullie.

TULLIE .

Je m'acquitte de mon devoir.

OCTAVIE .

Quoi ! déjà deux fois, Medor ? & moi aussi deux. Non, ah, ah, je décharge encore ; ce sont trois : ah ! c'est assez.

MEDOR .

Je ne crois pas, adorable Octavie & charmante Tullie, qu'on puisse trouver deux Dames plus savantes & plus luxurieuses que vous ; il est impossible de goûter plus parfaitement le plaisir, quand même on jouiroit des Graces toutes nues : je veux mourir, si Vénus même, qui est l'inventrice de tout ce qu'il y a de plus piquant dans la volupté, eût pu jamais s'imaginer une posture si ingénieuse que celle que vous avez inventée.

C L É A N T E .

Voulez-vous, Octavie, l'expérimenter avec moi ; tenez ferme ; Tullie ? & vous, la belle, demeurez-là.

T U L L I E .

Je le veux bien : mais je sens une si grande lassitude répandue par tout le corps, que je crains de succomber, avant que vous ayiez achevé.

O C T A V I E .

Ah, vous m'avez enconnée avec trop de violence ! j'aurois reçu plus de plaisir, si vous étiez entré plus doucement. Mais je vous le pardonne, pourvu que vous vous acquittiez bien du reste : voilà qui va bien ; continue, mon cœur, tu me ravis.

T U L L I E .

Arrêtez, Cléante, vous secouez trop rudement ; considérez que je suis lasse : faites vite, je ne puis plus vous soutenir ! Ah ! je tombe, je tombe, les forces me manquent.

O C T A V I E .

Que Vénus te puisse punir, Tullie ! tu viens de rompre le meilleur coup du monde : ah ! que j'y ai de regret. Rentrez mon cher Cléante, voilà le jardin des délices ouvert.

C L É A N T E .

Je veux un peu considérer les avenues, avant que d'entrer : permettez-moi cette sensualité.

O C T A V I E .

Je vous le permets : ah ! que vous êtes badin ! cela continuera-t-il longtemps ?

C L É A N T E .

Non ; tenez, je me retire au-dedans, & préfere votre prifon à la plus douce liberté.

O C T A V I E .

Dépêchez vîte, mon cher, je fuis déjà ravie au ciel ; poussez, ah, poussez encore plus fort.

C L É A N T E .

Vous allez bientôt ressentir cette divine liqueur, dont je vais vous remplir : ah, je suis prêt à verser dans votre coupe, ce divin nectar des Dieux ; & à l'exemple d'un grand Prêtre de Priape, je vais vous présenter une victime que j'arroserai de... ah ! le voilà qui coule. Ah, ah, ah...

T U L L I E .

Et toi, fripponne, as-tu aussi déchargé ?

O C T A V I E .

Oui, Tullie. Donne-moi un baifer, mon cher Cléante, mais un baifer qui soit accompagné de tous les agréments que peut inspirer l'amour.

T U L L I E .

Ah, que tu es paillard, petite Coufine ! que tu es lascive !

O C T A V I E .

Il s'est répandu par tous mes membres une si grande lassitude, que je deviens presque insensible.

M E D O R .

Il est impossible de se rassasier jamais avec Octavie, & ce beau cul m'inspire de nouvelles fureurs.

T U L L I E .

Ne foyez pas si téméraire, que de rien faire ailleurs que dans le bel endroit.

M E D O R .

Toutes les parties d'une personne aussi aimable qu'Octavie, ne sont-elles pas belles ? mais laissons-là ces bagatelles, & venons à des choses plus sérieuses. Allons, ma Vénus, préparez-vous

T U L L I E .

Dans quelle posture voulez-vous qu'elle se mette ? Mais il m'en vient une en pensée : je me leverai, & haufferai tant que je pourrai la jambe droite d'Octavie, de manière qu'elle touche le ciel du lit ; & toi, qui fais la sérieuse, tu étendras l'autre tant que tu pourras, tellement que l'entrée sera d'autant plus agréable à Medor, qu'elle sera difficile. Courage, leve la cuisse : & vous, Medor, montez à cheval, & faites voir comment vous avez été instruit dans les exercices académiques. Allons, donnez fort de l'éperon, n'épargnez pas votre monture.

OCTAVIE .

Ah ! Tullie, que Medor fait bien voir par ses assauts furieux, combien il a de déférence pour tes ordres, & combien il est obéissant ! Mais tu me fais mal ; ah ! tu leves ma jambe, & la baisses avec trop de violence : je crains que tu ne me blesses par ces mouvements si fréquents.

MEDOR .

En vérité, Tullie, vous jouez un admirable jeu. Il n'est point nécessaire, Octavie, que vous vous agitez aucunement ; il y a bien assez du branle que Tullie vous donne.

OCTAVIE .

Je ne contribue en rien à tout ce badinage, que par la patience ; vous devez tout le reste à Tullie : mais, Dieux, je me sens déjà toute pénétrée : ; eh, eh.

TULLIE .

Ah, fripponne, tu décharges, je le vois à tes yeux ; c'est à moi à qui tu as obligation de ce plaisir : baïse-moi, mon petit, mon bec amoureux.

OCTAVIE .

Ah, ah ! je fonds : arrêtez, Medor, un peu de treve, je me meurs, ah, ah ! mon cœur...

MEDOR .

Je défie qu'on puisse trouver dans l'empire de Vénus, une jeune personne plus lascive que vous ; vous m'avez dévoré tout mon pauvre Vit : voyez comme il est flasque ; considérez la pauvre figure qu'il fait : cela est étrange ; c'est pécher contre les droits de l'hospitalité, que de succer ainsi ses hôtes. Il est entré chez vous avec un embonpoint merveilleux, gros & gras,

& d'une couleur qui marquoit sa santé : c'est à vous à le mettre dans sa première forme ; car il n'est plus reconnoissable.

TULLIE .

Medor a raison ; il faut que vous le vengiez, Cléante : vous le pouvez ; car je vous ai vu boire un verre de vin mêlé de certaines drogues, qui vous auront rendu vos forces.

CLÉANTE .

Il est vrai, Tullie ; & j'ai puisé dans cette liqueur, de nouveaux feux dont Octavie ressentira bientôt l'ardeur.

OCTAVIE .

Je crois que vous avez dessein de me tuer, & de m'accabler par vos jeux & vos badineries.

TULLIE .

De quoi as-tu peur, sotte ? comment veux-tu que ce qui donne la vie à tout le monde, te cause la mort ? Tu rêves, sans doute ; Medor, mettez sur vos épaules cette victorieuse héroïne.

OCTAVIE .

Je n'en puis plus, les reins me rompent, je ne saurois y résister davantage.

TULLIE .

Tu fais bien la délicate ! obéis seulement. Medor, faites la correction à cette opiniâtre, donnez-lui le fouet ; bon, fort, voilà qui est bien.

OCTAVIE .

Je crois, Medor, que ce n'est pas pour rire ! ah, Dieux ! comme vous frappez ! vous m'avez mis les fesses tout en feu. Ah ! que vous êtes un rude précepteur ! attendez un peu, je me jetterai moi-même sur vos épaules.

TULLIE .

Allons, Medor, tenez ferme, & entrelassez vos bras avec ceux d'Octavie ; & toi, ouvre les cuisses. Approchez, Cléante ; toute cette machine se prépare pour vous : venez vous asseoir dans votre trône, mais que ce soit le sceptre à la main.

CLÉANTE .

Ouvrez donc, ma Vénus, ma Déesse, mon cœur, mon Amour, ouvrez vos cuisses, & me faites voir le chemin qui conduit à la gloire.

TULLIE .

Vous voilà bien empêché, ouvrez-les vous-même.

CLÉANTE .

Eh bien, je tiens la clef à la main : mais voici deux chemins & deux portes ; laquelle est-ce qui doit me donner entrée ?

OCTAVIE .

Ah ! je vous prie, Cléante, ne cherchez rien là ; votre clef n'est pas faite pour une petite ferrure.

CLÉANTE .

Ne vous plaignez point, Octavie, je n'en veux qu'à cet endroit ; c'est ma partie mignonne & favorite, pour laquelle je veux employer tout mon amour. Tenez vous ferme, Octavie, je vais vous en donner de fortes preuves.

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! Cléante, vous êtes déjà tout en sueur, & vous n'avez rien avancé ; je crois que l'entrée est trop difficile de cette manière, & cela nous fatiguera l'un & l'autre.

CLÉANTE .

Tant mieux, mon Cœur, nous en goûterons mieux le plaisir : je n'irai pas tout droit au siège de Venus ; le chemin fera un peu en pente, & la résistance que je trouverai ne fera que nous chatouiller davantage.

TULLIE .

Je remuerai légèrement les cuisses d'Octavie, & aiderai le pauvre Cléante à faire son devoir. Mais, Dieux, que vos secouffes sont violentes ! vous jetterez sans doute par terre & la monture & le cavalier : doucement, modérez-vous.

OCTAVIE .

Que le ciel te puisse punir, Tullie ! de quoi te mêles-tu ? pourquoi l'empêcher d'aller vite ?

TULLIE .

Ah ! friponne, tu commences à sentir le plaisir ; ah ! que Vénus te chérit !
Et vous, Cléante, je crois qu'on vous a noué l'aiguillette.

OCTAVIE .

Non, non, tu te trompes ; ah ! il pleure, je le sens, je n'en puis plus.

CLÉANTE .

Recevez, mon cœur, ces petites gouttes de... ah, ah !... de baume qui vous guériront.

TULLIE .

Cléante, secouez, pressez bien, afin qu'il ne s'en perde pas une goutte, & que toute cette liqueur précieuse remplisse les vaisseaux de Vénus. Toi suce avec les levres de ton petit connaut, ce divin miel & cette céleste ambroisie. Ah ! on diroit, à te voir, que tu vas expirer ; courage, acheve.

OCTAVIE .

Ah, mon cher Cléante, que tes embrassements sont doux, qu'ils me sont agréables ! mais quoi, tu ne dis rien, décharges-tu encore ? l'excès du plaisir m'empêche de m'en apercevoir...

CLÉANTE .

C'en est fait, grace à Vénus. Ne croyez pas néanmoins que je sois hors de combat ; car pour peu que je considérasse les beautés du corps d'Octavie, je serois bientôt en humeur d'y rentrer.

TULLIE .

Medor, quittez ce précieux fardeau, & permettez à cette pauvre enfant, fatiguée de tant de combats, de réparer ses forces par le repos. Voyez, elle ne peut presque se soutenir sur les jambes.

OCTAVIE .

De grace, Medor, jetez-moi sur le lit ; je n'y saurois monter toute seule.

TULLIE .

Ne t'abuse pas, Octavie : ce n'est ici qu'une treve ; tu n'en seras pas quitte à si bon marché : Medor & Cléante ont résolu de t'enconner chacun dix fois.

OCTAVIE .

Ah, Dieux ! ils ont trop d'amitié pour moi, pour me traiter si rudement ; ce feroit me mettre aux abois, & à deux doigts de la mort.

TULLIE .

Tu as beau dire ; c'est leur dessein, que de te le faire vingt fois.

OCTAVIE .

Vingt fois, ah, Dieux ! quel monstre ! vous me parlez d'un prodige : vingt fois !

TULLIE .

Je vois bien que tu n'es pas si lasse que tu veux le paroître. Tien, ils te l'ont fait l'un après l'autre sept fois ; reste encore trois pour chacun, & le compte sera rond. Veux-tu ? Tu as encore les yeux frippons. Je te menerai en fuite dans une autre chambre pour te reposer, & j'aurai soin que tu ayes bientôt recouvré tes forces.

OCTAVIE .

Non, je ne le puis, Cousine, il m'est impossible.

TULLIE .

Tu m'as pourtant encore la mine de le bien faire deux ou trois coups.

OCTAVIE .

Tullie, approche-toi, je te prie, que je te dise un mot à l'oreille.

TULLIE .

Que veux-tu ? parle haut.

OCTAVIE .

Je n'oserois. Approche-toi donc, ma chere enfant ; je sens une si grande démangeaison à la partie, que je n'y puis plus résister : je me sens toute en feu ; que faire à cela, ma Cousine ?

TULLIE .

Ah, ah, ah, la plaisante maladie ! C'est vous Cléante & Medor, qui la lui avez causée : savez-vous de quoi elle se plaint ?

MÉDOR .

Dites-le nous, Tullie ; de quoi se plaint-elle ?

OCTAVIE .

Ne le dites pas, Tullie, je vous en prie.

TULLIE .

Ah, ah, elle dit qu'elle brûle.

OCTAVIE .

Vous avez autant de peine à retenir votre langue, que Medor à gouverner son Vit : vous confier un secret, c'est mettre de l'eau dans un crible. Que vous êtes une étrange causeuse ! peu s'en faut que je ne m'en fâche contre vous.

MÉDOR .

Parlons d'autre chose, puisqu'Octavie est de mauvaise humeur. Vous souvenez-vous, Cléante, de la belle Marianne.

CLÉANTE .

Sans doute, je m'en souviens ; il faudroit que j'eusse oublié le service que vous me rendîtes auprès d'elle, pour en avoir perdu la mémoire.

TULLIE .

Est-ce cette même Marianne que vous donnâtes à Cléante ? Ah, que vous abusâtes malicieusement de la crédulité de cette pauvre fille, quoiqu'elle vous aimât tant !

OCTAVIE .

Ah, que je serois aise d'apprendre cette histoire, Cléante ! Medor, faites-m'en le récit, si vous voulez me faire plaisir.

MÉDOR .

Que Cléante fasse l'historien ; ce fut lui qui profita de la ruse.

CLÉANTE .

Je le veux. Vous saurez qu'étant à Rome chez Médor, sur la fin de l'automne, je devins éperduement amoureux de Marianne ; & la violence de la passion que je ressentis pour elle fut si grande, que je crois que je fusse mort de déplaisir, si je n'eusse reçu du soulagement. Ce fut Medor qui me tira de cette langueur où j'étois, par la plus illustre marque d'amitié que j'eusse pu attendre de lui. Il avoit conçu de l'amitié pour cette belle, & étoit

assez heureux d'en être aimé ; & sacrifiant tous ses intérêts à mon amour, il gagna la gouvernante, & la persuada de l'introduire la nuit dans sa chambre. Celle-ci, qui s'étoit apperçue de l'inclination que la jeune fille avoit pour Medor, crut l'entreprise facile, & l'assura d'une heureuse réussite ; elle en parla ensuite à Marianne, qui donna son consentement. Medor apprit l'heure du rendez-vous, & l'endroit : il m'instruisit de tout, & me mit en sa place. La gouvernante ne manqua pas de venir ouvrir la porte à l'heure donnée ; elle me prit par la main, croyant que j'étois Medor, & me mena vers Marianne qui étoit couchée dans son lit. Je ne fus point reconnu, parce qu'il n'y avoit point de lumière. Vous remarquerez que la chambre de la mere de Medor étoit proche de celle de Marianne, qui étoit fille de sa sœur.

Le silence nous fut recommandé par la Matrone, de crainte que la tante ne nous entendît. Elle ajouta, en me parlant à l'oreille, que le combat devoit être sans bruit, & mes secouffes fort douces, parce que j'avois affaire à une vierge ; outre que si elles étoient trop rudes & trop violentes, le bruit du lit découvroiroit tous nos divertiffements.

T U L L I E .

Que Marianne fut heureuse cette nuit-là ! car il n'y a rien de plus doux que de posséder ce qu'on a long-temps désiré, & d'en jouir à son gré.

C L É A N T E .

J'entrai donc dans la chambre, où je trouvai cette jeune pucelle dans une grande impatience : je me déshabillai promptement ; & me mettant au lit, je m'étendis tout de mon long sur elle sans lui dire une parole. Vous savez, Marianne, lui dit alors la gouvernante, de quoi je vous ai avertie : ce ne sera pas sans souffrir quelque douleur, que vous serez dépucelée ; mais il faut être bien constante ; & quelque mal que vous fasse Medor avec son instrument, endurez-le patiemment : ne dites pas un seul mot, si vous ne voulez vous perdre tous deux. La bonne Dame prit après cela mon instrument à pleine main, & elle en mit justement la tête à l'entrée de la fente de cette innocente. Elle me dit de pousser, je le fis, mais si fortement, que dans deux ou trois coups, je rompis la porte, & entrai avant de trois doigts. Cette officieuse femme retira alors sa main pour me gratter légèrement le haut du membre, afin de l'exciter, & de le mettre en fureur par ce chatouillement.

OCTAVIE .

Eh que faisoit alors Marianne ?

CLÉANTE .

Sa gouvernante lui leva d'une main les fesses, & j'entrai alors tout entier au-dedans. Ah, ah, ah ! disoit cette pauvre enfant en soupirant, poussez, poussez, Medor, vous n'êtes pas encore assez entré. Cependant je secouai d'une étrange manière, ce qui me fit faire une si abondante éjaculation de semence, que le vaisseau en régorgéoit. Marianne me serroit amoureusement entre ses bras, pendant que cette pluie tomboit à gros bouillons ; elle me baisoit tendrement, & faisoit entendre de petits gémissements, semblables à ceux d'une tourterelle qui est caressée de sa compagne.

TULLIE .

Et Mariane, ne déchargea-t-elle point ?

CLÉANTE .

Nous fûmes tous deux pleinement satisfaits. Mais la douceur du plaisir qu'elle ressentoit par la décharge, & le chatouillement que lui caufoit la sortie de sa semence, lui firent oublier l'avertissement qu'elle avoit reçu. Ces mouvements continuels, accompagnés de quelques soupirs & de quelques paroles qu'elle proféroit de temps en temps avec éclat, éveillèrent sa tante, qui entra aussitôt dans notre chambre, pour savoir la cause du bruit qu'elle avoit entendu.

OCTAVIE .

Ah, que je crains pour vous ! je crois que la peur vous faisoit dans ce moment.

CLÉANTE .

Vous l'allez apprendre. Qu'est-ce que j'entends, cria la mere de Medor ? êtes-vous seule ? Oui, nous sommes toutes deux seules, répondit la gouvernante. Je rêveis, ajouta Mariane, & je croyois voir un fantôme hideux qui me poursuivoit à grands pas ; & comme la peur que j'en avois me faisoit fuir, je suis presque tombée du lit en m'écriant. C'est tout juste, reprit sa tante, ce que j'ai attendu : rendez-vous ; tous les songes ne sont que pures folies. Je me suis levée, dit la gouvernante, au bruit qu'elle a fait dans la frayeur. Vous avez bien fait, reprit-elle, demeurez encore un peu de

temps auprès de son lit ; & afin de lui ôter cette terreur panique de l'esprit, faites-lui le récit de quelque chose qui la divertisse : pour moi, je vais me coucher.

TULLIE .

Mais pendant qu'elle étoit présente, que faisiez-vous, quel étoit votre personnage ?

CLÉANTE .

Ma pauvre Marianne me ferroit amoureusement dans son sein, avec des embrassements passionnés. Je suis perdue, mon cher Medor, me disoit-elle tout bas, & peut-être vous aussi ; cachez-vous bien jusqu'au fond du lit, de crainte de surprise, ce que je fis : tellement, que ses fesses me servoient d'oreiller & de couffin. J'étois extrêmement touché de ses frayeurs : mais d'abord que sa tante fut partie, & qu'elle nous eût laissés en liberté, pour lui en ôter le souvenir, je m'étendis d'érechef sur elle ; & afin qu'elle ne ressentît pas tant de douleur, je frottai mon instrument depuis un bout jusqu'à l'autre avec la pommade de jasmin que la Gouvernante me donna. Marianne s'en servit aussi pour graisser le dehors & le dedans de sa partie. Le croiriez-vous, Octavie ? cette onction fut admirable ; car dans quatre ou cinq secouffes que je donnai ; qui furent accompagnées du mouvement des fesses de ma Déesse, nous fîmes elle & moi une si abondante décharge de semence, que nous en perdîmes en même-temps la parole, & demeurâmes l'un sur l'autre ma bouche collée sur la sienne, sans donner aucune marque de vie, que par de légers soupirs. Aussitôt que nous fûmes revenus de cette extase, la bonne Matrone m'obligea de me retirer, & de prendre congé de Marianne. Les paroles n'eurent point de part à cet adieu ; il ne se fit que par les plus tendres baisers que l'amour soit capable de donner & de recevoir. Voilà en abrégé comment se passèrent les noces de cette Belle : elles furent heureuses, comme vous voyez ; car cette interruption que la mere de Medor y apporta, ne servit qu'à rallumer nos feux.

OCTAVIE .

La beauté de Marianne est-elle si parfaite, comme on la dépeint ? Car je me souviens d'avoir vu son portrait.

CLÉANTE .

Marianne est aussi grande qu'une fille le peut être, sans être ridicule ; sa taille est admirable, quoiqu'elle la néglige ; elle a beaucoup d'embonpoint ; ses yeux sont noirs & bien fendus ; ils n'ont rien de trop languissant, & leur douceur est animée par un certain feu, qu'elle ménage comme il lui plaît. Sa bouche est fort petite, & tous les mouvements en sont si remplis de charmes, qu'elle enlève les cœurs, quelque indifférente chose qu'elle dise. Son teint est d'une blancheur vive & animée ; enfin, Octavie, elle a beaucoup de votre air. Sa gorge est bien remplie, & d'une élévation telle qu'il la faut pour plaire ; les tettons sont fermes, blancs, & d'une grosseur telle qu'on la peut désirer. Ils se baissent incessamment, parce qu'ils sont fort près l'un de l'autre. Pour peu que j'eusse l'ame poétique, je pourrais les comparer à deux citadelles, où l'Amour, les Graces, les Ris & les Jeux prennent leurs divertissements, & d'où ils blessent & percent de leurs fleches, ceux qui sont si osés que de former le dessein de leur conquête. Ses fesses sont fermes, blanches, polies, & tout son derriere est d'une forme & d'un tour admirable ; ses cuisses sont de même : mais ce qu'il y a de plus charmant, c'est qu'au centre de toutes ces beautés, on voit une fente merveilleuse qui peut passer pour un chef-d'œuvre de la nature. Elle étoit extrêmement petite pendant sa virginité, mais à présent elle est un peu plus large. Cette ouverture est environnée d'un petit poil follet qui ne fait que naître, & qui est plus fin que la soie. Cette partie de Marianne me sembla plus élevée que celle du commun ; car comme son embonpoint rend son ventre un peu avancé, cet endroit paroît comme une piece hors d'œuvre : c'est la situation la plus avantageuse qu'on puisse désirer, pour goûter le plaisir dans toute son étendue.

TULLIE.

Tout ce que vous venez de dire, me paroît divin ; c'est plutôt la peinture d'une Déesse que d'une mortelle ; & il me semble par le portrait de Marianne, voir Vénus toute nue. J'ai seulement remarqué une chose parmi tant de beautés, qui passe dans mon esprit pour une imperfection ; c'est que ses tettons se touchent : il me semble qu'ils seroient bien plus agréables, s'ils étoient séparés par une juste distance.

CLÉANTE.

Ah ! Tullie, si l'éloignement de ces deux parties a quelque agrément, sachez que leur proximité a aussi ses avantages : elle est extrêmement

voluptueuse pour celui qui fait l'action ; elle lui échauffe bien plus l'imagination que s'ils étoient éloignés, & le plaisir qu'on reçoit de cette situation doit être préférable à l'autre.

OCTAVIE .

Est-il vrai, Tullie, que le voisinage de ces deux parties soit une chose si voluptueuse, pour ceux qui jouissent de nos embrassements ?

TULLIE .

Tu l'apprendras une autre fois ; songe seulement à te mettre en état de danser encore trois sarabandes : tu n'ignores pas qu'il te manque encore trois coups pour aller au comble du plaisir, & au calcul que nous avons fait.

MEDOR .

Tullie a raison, c'est assez parlé de Marianne. Préparez-vous, Octavie, à nous faire voir que vous avez encore plus de beauté qu'elle : voyez comme j'ai les armes en main ; mais je prétends entrer au combat par un nouveau chemin.

OCTAVIE .

Par un nouveau chemin, dites-vous ? non, je vous jure, la porte en est fermée, & pour vous & pour tout autre ; sans doute, vous rêvez.

MEDOR .

La langue m'a tourné, je voulois dire par une nouvelle posture.

TULLIE .

Bon pour cela ; quelle est donc cette posture ? Je vais vous en dire une qui aura du rapport à votre inclination ; on l'appelle, *le cheval d'Hector*. Couchez-vous tout de votre long, Medor, & tenez votre pique la plus droite que vous pourrez. Octavie, tourne-lui le dos, comme si tu voulois lui montrer tes fesses ; & t'afféyant sur son ventre, fais entrer ce lingot d'amour dans le cabinet de tes richesses : prends-le à pleine main ; bon, voilà qui est bien.

OCTAVIE .

Aide-moi, mon cher Medor ; hen, hen, hen, aide, je commence déjà à sentir par tout le corps un plaisir incroyable.

MEDOR .

Je vous aide de toutes mes forces ; & vous, aidez-moi à me soulager, par le remuement de vos fesses.

OCTAVIE .

Je fais tant que je puis, hen, hen hen ; tant que je puis.

TULLIE .

O charmants soupirs ; ô doux gémissements ! quoi, vous avez déjà fait tous deux ? c'est trop-tôt. Octavie, pourquoi permettre à Medor de déconner si vite ? Il falloit le faire demeurer plus long-temps, afin de le fucer jusqu'à la dernière goutte : souviens-t-en une autre fois.

OCTAVIE .

Je n'y manquerai pas.

CLÉANTE .

Où fuyez-vous donc, Octavie ? quoi, vous l'avez accordé à Medor, & vous me le refusez ! vous vous moquez de moi.

OCTAVIE .

De bonne foi, Cléante, je n'en puis plus ; ce combat m'a tellement affoiblie, que je ne saurois me soutenir sur mes jambes : de grace, laissez-moi coucher en repos sur ce lit.

CLÉANTE .

Quoi, vous reprenez déjà votre chemise ? quittez-la, je vous prie, & me permettez au moins de contempler toutes les beautés de votre corps, si vous ne voulez pas que j'en jouisse : que mes yeux se contentent, si vous ne voulez pas que mes autres sens se fatisfassent.

OCTAVIE .

Eh bien, j'ai quitté ma chemise, me voyez vous ? contemplez-moi bien, & me laissez après en repos.

CLÉANTE .

O corps mille fois plus beau que celui de Vénus ! pouvez-vous, Tullie, regarder ces belles fesses sans les admirer ? Ah, souffrez que je les baise, & que je les manie. Ah, ah, qu'elles sont fermes & blanches ! on diroit deux montagnes couvertes de neige, & séparées par une même vallée. Oui, peu s'en faut que je ne donne la préférence à ce beau-cul, par-dessus toutes les

autres parties du corps ; ah ! que ces attouchements me plaisent & m'excitent : ah ! je n'en puis plus, je suis tout en feu.

OCTAVIE .

Et moi aussi ; voilà l'effet de vos badineries, vous m'avez mise en un état de ne pouvoir rien vous refuser. Mais faites vite, car je fonde : quelle posture voulez-vous ?

CLÉANTE .

N'en changez point, & demeurez comme vous êtes : je vous enconnerai par-derrière ; car la vue de vos fesses me charme ? Baissez un peu la tête ; bon, voilà qui est bien ; tenez-vous ferme.

OCTAVIE .

Ah, que vous êtes entré rudement ! vous me brûlez, vous avez le membre tout en feu : vite, & vite, je n'en puis plus, je décharge déjà ; ah, ah, Cléante, ah !...

TULLIE .

Serrez-la bien avec vos deux mains sous les hanches, & approchez les fesses de votre ventre, le plus que vous pourrez : poussez ferme, & tirez : bon, voilà qui est déjà fait. Ça, Medor, c'est à vous de succéder à Cléante ; je vois que vous n'êtes pas mal en état de vous défendre.

OCTAVIE .

Un peu de trêve, Tullie, je vous en prie ; je suis lassé, affoibli, & épuisé ; un moment de repos, je vous en conjure.

TULLIE .

Bagatelles ! il y a un moment que tu faisois la vigoureuse, & présentement tu fais semblant de n'avoir plus de forces ; à d'autres, tu te moques de nous.

OCTAVIE .

Je crois qu'on frappe à la porte ; écoutez, Medor.

MEDOR .

Sans doute, j'entends quelqu'un.

OCTAVIE .

Retirez-vous donc l'un & l'autre : adieu, Medor, adieu, Cléante, mon cœur, mon amour & mes délices : adieu !

TULLIE .

Pourquoi s'allarmer ? nos maris sont absents, & j'ai donné si bon ordre aux domestiques, qu'ils n'ont pas lieu de rien soupçonner de nous ; tout est en sûreté. J'entends qu'on leur parle bas ; nous saurons qui c'est, avant qu'ils partent.

OCTAVIE .

C'est peut-être de la part du Gouverneur.

TULLIE .

Sans doute ; car c'est un homme qui aime son divertissement, & qui se plaît à passer les nuits entières à rire & à boire, avec la jeune noblesse de la ville. Pour moi, j'approuve fort sa conduite ; car une vie exempte des plaisirs de Vénus & de Bacchus, n'est pas une véritable vie : & cette maniere d'agir lui a attiré l'amitié de tous les honnêtes gens.

OCTAVIE .

Il en est pourtant qui ne l'approuvent pas, & qui le font passer pour être trop libre.

TULLIE .

Je fais de qui tu veux parler : ce sont des personnes entêtées de leur propre sagesse, qui ne louent rien qu'elles-mêmes, & qui ne peuvent approuver que les mœurs fades & insipides : *Reliquis iniqui judices, æqui sibi*. Fuyons leurs yeux, fuyons devant ces faux sages ; ce sont des harpies qui ont la figure humaine, & sont ennemis de tout ce qui a la forme d'homme ; ce sont des misanthropes, qui, sous les apparences d'une censure juste, gâtent & salissent tout ce qu'il y a de plus beau, & rendent criminelles les actions même les plus innocentes. Bien que leur critique nous soit odieuse, nous devons néanmoins nous en garder avec beaucoup de soin ; & au milieu même de nos divertissements & de nos entretiens, quand ils sont publics, nous devons avoir beaucoup d'égard pour l'honnêteté.

OCTAVIE .

Mais, Tullie, dis-moi un peu quelle maniere de vie est-ce que tu appelles honnête ? car on ne s'accorde point là-dessus ; il n'y a rien de si équivoque.

T U L L I E .

L'honnêteté, Octavie, ne confifte que dans l'apparence : *Honestum est honestum videri*. Les hommes n'approfondiffent jamais les choses ; & comme leur esprit est limité, ils ne peuvent examiner que ce qui tombe fous les fens. Revêtons-nous de l'apparence de la vertu dans nos actions même les plus criminelles, (pour parler felon nos mœurs) nous passerons pour honnêtes dans l'esprit des plus féveres critiques, & des plus aufteres cenfeurs des plaifirs de la vie. C'est à quoi, Octavie, nous devons nous appliquer, fans imiter de certaines femmes qui vivent fans ménagement, qui ne peuvent aimer fans rendre leur paffion connue, & qui ne trouveroient, pour ainfi dire, aucun plaifir dans la volupté, fi elles n'en faifoient part à tout le monde. Cette conduite est bien dangereufe ; car outre que notre condition nous affujettit à garder plus de mefures que les hommes, je trouve encore le plaifir bien plus doux quand il n'est fu que de celui avec qui je le prends, que fi plusieurs autres en avoient la connoiffance : & il est infiniment plus agréable de fe divertir en perfuadant au monde qu'il n'en est rien, que de rendre fa paffion publique. C'est-là mon fentiment, & je trouve que c'est la fin & le charme le plus piquant de la volupté.

O C T A V I E .

C'est une chose étrange, que nous foyons obligées de nous gêner dans des actions qui devoient être entièrement libres.

T U L L I E .

Que veux-tu, ma pauvre enfant ; ce font des loix injuftes & rigoureufes que ces faux fages nous ont impofées, & defquelles nous ne pouvons nous éloigner fans donner occafion à ces ridicules reformateurs, de crier contre nous, de nous accabler d'injures, & de noircir notre réputation par la médifance la plus atroce. Pour eux, ils fe cachent à nos yeux ; ils vont mafqués, & font tout leur poffible pour fe dérober à notre pénétration. Faifons-en de même, Octavie ; ce monde n'est qu'une comédie : nous louons ou blâmons dans les fpectacles, ce que les autres font & difent fur le théâtre ; mais de ce qui fe paffe derriere, nous n'en parlons point. Il en est de même dans la vie civile : les actions que les hommes voyent, font expofées à leur censure ; & celles qui fe font dans le fecret, en font exemptes. Mais fi nous voyions au-dedans de ces fages ce qui s'y paffe, fi nous pouvions

pénétrer jusques dans leur cœur, pour y étudier leurs passions, ah ! que ne découvririons-nous point dans l'intérieur de ces faux dévots, qui, sous le voile d'une trompeuse humilité, & d'une sévérité de mœurs affectée, nous prêchent la vertu ! ah, que nous verrions de désordres, de débauches, & de dérèglements ! O, si nous les voyions ! mais finissons, voici Cléante.

C L É A N T E .

Je viens vous annoncer une nouvelle. Le Gouverneur nous a envoyés prier, Medor & moi, d'aller passer quelques heures avec lui. Que devons-nous faire, ma Tullie ? quel conseil nous donnez-vous, Octavie ?

O C T A V I E .

Ce que l'honnêteté exige de vous.

M E D O R .

Quoi ? nous séparer sitôt ?

O C T A V I E .

J'en suis fâchée.

T U L L I E .

Il faut obéir ; les prières des Grands doivent passer pour commandements ; allez-vous-en : baisez-moi, Cléante.

O C T A V I E .

Hélas ! mes délices s'en vont avec vous : baisez-moi, Medor. O la plus-chère moitié de mon ame !

M E D O R .

Ah, que ce baiser m'est doux ! mais, Octavie, donnez-moi la joie entière.

O C T A V I E .

Non, c'en est fait, je ne la donnerai pas.

C L É A N T E .

Ni à moi aussi ?

T U L L I E .

Ni à l'un, ni à l'autre ; vous êtes des importuns : cédez au temps, non pas à l'Amour.

OCTAVIE .

Ah, que vous avez de peine à sortir ! allez vîte, nous nous reverrons ; adieu, Cléante, adieu, Medor.

TULLIE .

Enfin, les voilà partis. Eh bien, Octavie, te voilà bien abusée ; tu croyois recevoir tout au moins vingt inondations de semence, & à peine as-tu été arrosée de la huitieme. Fie-toi une autre fois aux choses de ce monde.

OCTAVIE .

Mes forces n'étoient pas proportionnées à un si grand travail : j'aurois bien pu aller jusques à la dixieme ; mais c'est tout : car n'appelle point plaisir ce qui fatigue le plaisir. Croirois-tu même, Tullie, que ce badinage me tient tellement le cœur & l'esprit alertes, que j'aurois bien de la peine à dormir quand je voudrois ? Caufons un peu.

TULLIE .

Je le veux bien, pour passer le temps plus joyeusement : mais qu'est-ce que je vois à terre ? C'est un billet ; Il fera sans doute tombé de la poche de Cléante, ou de Medor. Tiens, fais-en la lecture.

OCTAVIE .

Les caracteres tracés sans art & sans ordre, font d'abord voir qu'ils sont de la main d'une fille.

MARIANNE A MEDOR ,

Salut, &c.

Malheureuse que je suis ! faut-il que je vous prévienne, & que je vous donne le salut que vous devriez m'avoir souhaité le premier ? Quel cruel destin vous a empêché de venir à l'heure que vous m'aviez promis, pour satisfaire mon amour ? En quel état pensez-vous que votre manquement de parole m'ait réduite ? Je ne puis vivre, ni mourir ; ah, que cette impuissance m'est douloureuse ! D'un côté, je trouve que la mort est le seul soulagement aux maux dont mon ame est accablée ; & de l'autre, le seul espoir que j'ai de vous revoir, me fait souhaiter de vivre. Imaginez-vous donc quel combat je souffre, puisque je suis entre la vie & la mort : si vous venez, je vivrai ; si

vous ne venez pas, la mort m'est inévitable : n'en doutez pas, puisqu'il n'y a que vous qui soyez capable de me donner des plaisirs. Les objets qui seroient agréables à d'autres, me déplaisent ; & je suis absente à moi-même, depuis que je ne vous vois plus. Si vous ne venez, je ne pourrai résister à tant de maux à la fois ; mes chagrins & mes inquiétudes me consumeront, & vous aurez le plaisir d'avoir causé la mort à une personne qui vous aime avec tant de passion. Laissez-vous attendrir, mon cher Medor, par mes prières & par mes soupirs ; venez rendre la vie à une mourante, & ne méprisez pas un amour aussi tendre que le mien : je vous attends avec impatience. Adieu.

OCTAVIE.

Je t'assure que Marianne écrit fort bien, Medor est heureux d'être aimé d'une fille si tendre & si spirituelle. Je croyois qu'il n'y avoit que Cléante qui eût eu part à ses faveurs.

TULLIE.

Tu te trompois ; & l'amour qu'elle avoit pour Medor, ne pouvoit pas être plus violent, Une nuit qu'elle étoit couchée, elle se trouva dans des inquiétudes extrêmes ; elle souhaitoit son amant & ne le possédoit pas. Sa gouvernante lui demanda ce qu'elle avoit, & pourquoi elle ne dormoit pas ? Ah ! ma chere Terence, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) suis-je en état de reposer ? je vous ferois pitié, si vous saviez ce que je souffre. Ah, Medor, mon cher Medor, il n'y a que vous seul qui puissiez éteindre le feu qui me confume ! En disant cela, elle ne faisoit que se tourner ; tantôt d'un côté tantôt de l'autre ? Enfin, on eût dit que son lit étoit d'épines, & qu'elle n'y pouvoit pas trouver une place commode pour dormir. La pauvre Terence étoit assez embarrassée ; elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour la consoler : Ce n'est rien, lui disoit-elle, je vous guérirai de votre maladie ; ayez bonne espérance, & ne vous affligez pas par tant d'inquiétudes qui seroient nuisibles à votre santé : je ferai en sorte que vous aurez demain satisfaction. Ces paroles remirent un peu Marianne, & elle s'endormit aussi-tôt. D'abord que le jour fut venu, Terence se leva, & alla trouver Medor dans sa chambre ; elle lui raconta ce qui se passoit, & le pria de venir avec elle, pour soulager une pauvre enfant qui mouroit d'amour pour lui. La tante de Marianne étoit heureusement allée le jour auparavant à une maison de

plaisance distante de Rome de deux milles. Medor suivit cette bonne vieille, & trouva celle qui l'attendoit avec impatience, négligemment étendue sur le lit. Elle voulut se lever quand elle le vit, mais il l'en empêcha ; elle pleuroit de joie, & lui dit tout ce que l'amour qui s'est rendu le maître du cœur d'une femme, peut inspirer de tendre & de passionné. Elle lui raconta dans quelles inquiétudes elle avoit passé la nuit, & le querella amoureusement de ce qu'il étoit cause de tous ses chagrins, Medor tâcha de se justifier, mais enfin la paix se fit entre eux du consentement de l'un & de l'autre. Voici de quelle maniere elle fut conclue. Medor prit la cuisse gauche de Marianne, & la mit justement sur la jointure du bras droit ; il posa ensuite des oreillers sous les fesses de cette Belle, & éleva sa cuisse droite sur son épaule gauche. Après qu'ils furent ainsi préparés, Terence prit en main le membre de Medor, & le plongea dans un pot d'huile de senteurs : ce qu'elle fit avec prudence ; car le Vit de Medor est fort gros & fort dur quand il bande. Le Con de Marianne étoit extrêmement petit & étroit. Cela fait, Medor pria Marianne de conduire elle-même son instrument dans le lieu du combat ; ce qu'elle fit ; mais il fallut plus de six rudes secouffes pour le faire entrer à moitié : il fit tant néanmoins qu'à la fin il le cacha tout entier. Ah ! Medor, que me faites-vous, lui disoit-elle, transportée de joie ? que le plaisir que vous me causez est grand ! ah, je n'en puis plus ! je me meurs, mon cher, & je sens, ah, ah, cou... couler ; je sens... de toutes mes veines ah ! je me pâme !... Et moi aussi, dit Medor ; ah, mon amour, je fonds, ah, divine Marianne ! Ah, ah ! Quoi ? disoit Terence, tous deux à la fois ? que Vénus vous aime ! Ils perdirent la parole pour quelque temps, & ne revinrent de leur extase, que pour se donner mille baisers. Medor, qui croyoit être au ciel, ne voulut point déconner ; Marianne en fut ravie ; & se considérant ainsi l'un & l'autre, leur imagination s'échauffa tellement, qu'ils furent aises une seconde fois.

OCTAVIE.

Ah ! je me sens une démangeaison horrible ; tu racontes les choses avec tant de naïveté, qu'il semble qu'on les touche, & qu'on les voye. Je voudrois que Medor fût ici, & qu'il le fit à Marianne. Je crois cette attitude bien voluptueuse ! Ne l'as-tu jamais éprouvée ?

TULLIE.

Ah, Dieux ! plusieurs fois ; c'est ma posture favorite : elle cause un plaisir incroyable, particulièrement quand celui qui est de la partie, a un gros

membre bien fourni & succulent, & que la fille fait bien le seconder.

OCTAVIE.

Je m'imagine que Marianne fit merveille de son côté, & que cette honnête Putain répondit amoureusement aux secouffes de son cavalier.

TULLIE.

Tu détournes malicieusement le sens d'un vilain mot : apprends que l'application que tu en fais, est hors des regles ; & qu'on n'appelle Putains, que les femmes de la lie du peuple, qui ne s'abandonnent que pour l'argent, & non pour le plaisir. En quelque lieu que ces vilaines aillent, elles portent toujours avec elles la saleté du Bordel ; elles font un opprobre à elles-mêmes. Il n'en est pas de même des personnes de qualité : quelque commerce qu'elles puissent avoir avec ceux de leur rang, on ne leur donne jamais ce nom infame ; & tu dois favoir que *Louve, Putain, Bordel*, ce sont des termes inventés pour marquer l'ignominie de la fortune, & non pas la conduite des mœurs.

OCTAVIE.

Laiïsons-là cette belle morale. Si je m'en souviens, tu avois déjà couru la bague douze fois, lorsque Médor a interrompu ton discours ; raconte-moi le reste de l'histoire.

TULLIE.

Je le veux.

OCTAVIE.

Que Vénus puisse perdre Fabrice & Marius, d'avoir violé en ton endroit les loix de la Nature !

TULLIE.

Ceux qui se piquent d'esprit, disent qu'il n'y a rien qu'on doive condamner dans ce plaisir ; que le cul d'une femme n'est pas d'une autre nature que les autres parties de son corps ; qu'il n'y a pas plus de mal de lui mettre le Vit au derriere, que de le faire branler entre ses mains. Quoi qu'il en soit, la chose me paroît ridicule, si elle n'est pas vilaine en elle-même.

OCTAVIE.

Elle me paroît ridicule & infame : car je ne fais comprendre quel plaisir on peut trouver dans des fureurs si extravagantes ; ni concevoir comment ce dérèglement est entré dans la plupart des esprits, pour en corrompre l'innocence.

TULLIE.

Les Astrologues disent que ce vice est entré dans le monde par une certaine constellation, dont la malignité s'est répandue dans les cœurs des hommes : que ceux néanmoins qui sont au-delà des Alpes, y sont moins sujets que les autres, & que les Italiens & les Espagnols y sont les plus adonnés. Ces derniers tâchent de nous persuader, que c'est un jeu qui n'a rien de malhonnête, & dont l'usage a été reçu chez toutes les nations bien policées. Ils n'ont pas de peine à nous le prouver ; car nous savons que les Grecs, qui ont infiniment d'esprit, y ont excellé, & ont poussé cette badinerie jusques dans l'excès. Ils rendirent à Callipiga, à cause de la beauté de ses fesses, les mêmes hommages qu'à Vénus : elle n'avoit néanmoins rien dans le visage, qui dût lui attirer ces adorations ; & si les Syracusains lui dédièrent un temple, on peut dire que ce ne fut qu'en considération de son derriere. Je crois, Octavie, que si tu avois été de ce temps-là, on t'auroit eue en vénération pour le même sujet, & qu'on t'auroit érigé des autels.

OCTAVIE.

Ce sont des contes. Mais je veux que mes fesses soient belles comme tu le dis, qu'elles soient agréables à voir, à manier, à baiser même : si tu veux, je ne m'y oppose point ; mais de dire que je permisse à quelqu'un d'en faire autre usage, non, je mourrois plutôt que de m'abandonner ainsi à des plaisirs infames.

TULLIE.

O les belles paroles ! je ne vois pas, moi, que tu eusses sujet de traiter un homme d'infame, pour t'avoir mis le Vit au derriere, pourvu qu'après quelques allées & venues, il le tirât dehors pour faire sa retraite dans le lieu ordinaire. Tu en aurois bien plus de plaisir ; & la décharge qu'il feroit de sa semence, en feroit bien plus chaude & plus impétueuse.

OCTAVIE.

Puisque nous sommes sur cette matiere, oblige-moi, Tullie, de m'apprendre comment ce vice a pris sa naissance, comment il a été reçu des

hommes, & autorisé par l'usage, enfin ; par quelle raison il y a des peuples qui en sont infectés, & d'autres non ? Pour moi, je crois que ce feu est venu des enfers, pour fouiller les flammes innocentes de l'amour.

TULLIE.

Je te satisferai sur ce que tu me demandes. Tous les hommes, Octavie, sont sujets aux mêmes passions, & sont composés de la même manière & des mêmes membres. Ils appellent amour, cette cupidité, ou plutôt ce desir piquant qui les pousse à s'unir avec l'objet qu'ils chérissent ; mais ils considèrent plus leur plaisir dans cette union, que celui de la personne aimée. Ils aiment jusqu'à l'emportement, toutes les parties de notre corps qui irritent davantage leurs fureurs, & qui les excitent le plus à l'éjaculation de cette humeur que nous appelons semence. Cette liqueur sert à la génération de l'homme, quand elle est répandue dans la partie que la nature a destinée à cet effet, & c'est dans son épanchement que les hommes trouvent la véritable béatitude. Mais c'est une chose étrange, Octavie, que cette évacuation n'est pas plutôt faite, qu'ils méprisent pour l'ordinaire nos caresses, nos baisers, & nos embrassements ; & ce qui les ravissoit auparavant jusques à l'excès, n'a plus ensuite le moindre charme pour eux.

Pour ce qui est de la semence qui se cuit dans les reins de l'homme & de la femme, les plus sages tiennent qu'elle ne doit point être entièrement employée pour la génération ; & il en est de même, disent-ils, que de la semence des arbres & des autres plantes. Une partie du froment n'est-elle pas destinée pour l'usage des animaux, & l'autre pour le laboureur, tellement qu'une partie se change en notre substance, & l'autre se perd ? Pour ce qui est des autres plantes dont la semence n'est point à l'usage de l'homme, & qu'aucun plaisir ne pousse à cueillir, la nature en donne une partie à la terre, & ne se soucie pas que l'autre se perde. Il en est de même, disoient Socrate & Platon, de la semence de l'homme ; c'est une folie de croire que l'intention de la nature soit qu'on l'employe toute pour la génération. En effet, Octavie, quand nous sommes grosses, & que notre grossesse est déjà bien avancée, on ne nie point que nos maris n'aient droit sur nos corps, (comme il est vrai aussi). Or il est ridicule de soutenir que leur semence s'employe pour lors à la formation de l'homme, puisqu'il est déjà formé, & qu'il est impossible, quand même ils en rempliroient notre matrice, qu'il s'en formât un nouveau ; & il faudroit être fou pour en espérer un. Une

autre raifon qui confirme ce que je dis, c'est qu'il y a beaucoup de filles, qui tombent dans de dangereufes maladies, dont elles ne peuvent être guéries que par des remedes qui les provoquent à l'expulfion de la femence qui croupit dans leurs reins. Toutes ces raifons ont quelque apparence de vérité, parce qu'on les tire de l'intention de la nature ; & c'est ce qui a porté les hommes à chercher dans leur fexe & dans le nôtre, de quoi contenter leur lubricité : tellement que ce qui n'étoit au commencement que l'intempérance de quelques délicats, devint enfin dans certaines Provinces le vice de tout un peuple. S'ils prenoient des femmes en mariage, ce n'étoit point par amour, mais feulement pour en avoir des enfans ; & fitôt qu'elles étoient groffes, il les regardoient comme des esclaves, les renfermoient dans les lieux les plus secrets de la maifon, & n'avoient plus aucun commerce avec elles.

Notre fexe n'étoit pas plus recherché dans beaucoup d'autres endroits : il étoit en opprobre chez tous les Rois de l'Asie ; & tous les peuples réglant leurs mœurs fur la conduite de leurs Princes, y brûloient comme eux d'un amour infame. Philippe de Macédoine aima Paufanias, dont il fut affaffiné pour ne l'avoir pas vengé de la violence qu'Attulas fon favori lui fit, en l'exposant dans un banquet à la fenfualité de fes ferviteurs. Le Roi Nicodeme prit ce plaifir avec Jules-Céfar ; Augufte n'a pas été exempt de cette fantaiſie ; Neron ſe maria à Tigillin, & Sporus à Neron. Pendant que Trajan ſubjugoit tout l'Orient, il avoit avec lui un ferrail de jeunes garçons, les plus beaux qu'on pouvoit trouver, avec leſquels il paſſoit les nuits entieres. Le Rival de Plautine ſervit de femme à Adrien, & fut plus heureux que cette Impératrice ; car l'amour que l'Empereur lui porta fut ſi violent, qu'il en fit un grand deuil après ſa mort, & lui confâcra même des Temples en le mettant au rang des Dieux. Tu vois que les noces mafculines étoient en ufages, comme les autres. Héliogabale prenoit fon plaifir dans toutes les parties du corps ; le derriere, la bouche, les oreilles étoient pour lui des Cons délicieux ; & ce prodigieux dérèglement le fit paſſer pour un monſtre parmi les hommes. Ne crois pas que cette inclination fut particuliere aux Rois : les Philoſophes, dont la gravité des mœurs devoit ſervir d'exemple au reſte des hommes, ont ſuccombé à cette folie. Alcibiade & Phædon furent favoris de Socrate ; & quand ces deux diſciples vouloient apprendre quelque choſe de leur maître, il falloit qu'ils couchaſſent avec lui : c'eſt dans

le lit qu'il leur enseignoit le plus fin de la morale & de la politique, & jamais ils ne profitoient davantage, que lorsqu'il leur faisoit leçon entre deux draps : d'où est venu le proverbe, AIMER DE LA FOI DE SOCRATE, *Socraticâ fide diligere*. Platon, cet homme divin, ne pouvoit être un moment sans son Alexis, son Pledius, ou son Agathon. Xenophon passoit son temps avec Callias & Antolicus. Aristote avoit son Herminas ; Pindare, Amaricon ; Epicure, Pirocles ; Aristippe, Entichides ; & ainsi des autres.

Lycurgue, ce grand Législateur, qui vivoit quelques siècles avant Socrate, disoit qu'un Citoyen ne pouvoit être bon ni utile à la république, s'il n'avoit pas un ami avec qui il dormît. Il ordonna que les Vierges paroîtroient toutes nues sur le théâtre, les jours de spectacle, afin que la vue de leur nudité émouffât (pour ainsi parler) la pointe de l'amour que les jeunes gens concevoient pour elles, & qu'elle rendît plus ardent celui qu'ils se portoient entre eux : car on n'est pas touché des objets que l'on voit souvent. Que dirai-je des Poètes ? Anacréon brûla pour Batthile. Toutes les plaisanteries de Plaute ne sont que sur cette matière ; & toutes les expressions dont ses ouvrages sont pleins, nous marquent qu'il y étoit fort adonné. Virgile, ce maître de Poésie, qui fut appelé *l'Artexius*, c'est-à-dire Vierge, à cause de la pureté de ses écrits, aima Alexandre, dont Pollion lui fit présent, & lui donna dans ses Vers beaucoup de louanges sous le nom d'Alexis. Ovide ressentit la même passion ; il préféra néanmoins l'amour du sexe à celui des garçons, parce qu'il vouloit que la volupté fût commune à l'une & à l'autre, & que le plaisir de la décharge fût également goûté des deux.

L'Asie a été premièrement le siège de ce mal, ensuite l'Afrique, d'où cette peste se répandit dans toute la Grece, & de la Grece dans les Provinces voisines de l'Europe. Orphée mit le premier ce plaisir en usage dans la Thrace, après la mort d'Eurydice sa femme. Son crime ne fut pas impuni ; car les Dames le déchirèrent pendant les mystères de Bacchus, & disperferent toutes les parties de son corps par les champs. On dit qu'autrefois les Celtes se moquoient de ceux qui ne vouloient point goûter ce plaisir ; ils n'avoient aucune estime pour eux ; & ils y étoient pour la plupart si adonnés, que la pureté des mœurs étoit un obstacle pour posséder les charges. Tant il est vrai, Octavie, que le Sage ne doit point s'attacher servilement à ses seules maximes ; tant il est bon, même nécessaire, qu'il se laisse quelquefois entraîner au torrent du peuple.

OCTAVIE .

Ah, Dieux, quel esprit ! continue ; je suis charmée de ton savoir & de ton éloquence.

TULLIE .

Sous le nom Celtes, je ne comprends pas seulement les François qui sont au-delà des Alpes, mais toutes les nations du Couchant, comme les Italiens & les Espagnols ; ces deux derniers y sont les plus adonnés. La plupart des François l'ont en aversion, & sont même brûler ceux, qui sont convaincus de s'y être abandonnés. Ils croient que le fer n'est pas capable de venger l'outrage que l'on fait à la chasteté. Les Italiens ne sont pas si rigoureux, & disent que les François n'ont pas le goût bon pour la volupté, puisqu'ils la méprisent dans ce qu'elle a de plus piquant ; ils commencent néanmoins à présent à y être un peu plus sensibles. Pour moi, Octavie, je ne vois pas que les hommes aient là-dessus tout le tort qu'on s'imagine ; & je confesse qu'encore que la beauté qui est l'origine de l'amour, soit notre partage, nous leur donnons néanmoins sujet d'aller chercher ailleurs un plaisir plus parfait que celui qu'ils prennent avec nous.

OCTAVIE .

Je ne conçois pas ce que tu veux dire.

TULLIE .

Tu le concevras présentement. Qui est-ce qui niera, Octavie, que nous autres Italiennes & Espagnoles nous n'ayions le Con plus large que toutes les autres Européennes ? Cela supposé comme véritable, n'avoueras-tu pas qu'un Vit qui veut dans le combat être pressé & sucé jusqu'à la dernière goutte, n'a point de plaisir quand il entre si facilement, & qu'il se promène au large ? Or il n'en arrive pas de même dans notre derrière : l'entrée en est fort petite ; & lorsque le membre y est une fois, non-seulement il remplit cette partie, mais même il la rompt, & l'acommode à sa capacité, à sa grosseur, ou à sa petitesse ; ce qui ne peut se faire dans notre matrice : car lorsqu'elle est une fois ouverte, il n'y a point d'art, il n'y a point de posture ni de mouvement, qui puisse diminuer d'un pouce la grandeur de l'embouchure, ni empêcher qu'elle n'engloutisse tout d'un coup un misérable Vit ; & c'est de-là qu'il arrive que les hommes nous chevauchent par le derrière, pour mieux contenter leur appétit lascif. Au contraire, les

femmes du Septentrion ne sont point exposées à ces vilainies, parce qu'elles sont bien plus étroites que nous ; il semble que le froid leur resserre la partie, tant elle est petite pour l'ordinaire : ce qui fait que leurs maris y trouvant le plaisir en perfection, ne s'amuse point à l'aller chercher ailleurs. Voilà, Octavie, ce que tu voulois favoir de moi.

OCTAVIE.

Tu as oublié de me dire si tu approuvois cette conjonction, ou si tu l'avois en horreur comme moi.

TULLIE.

Je ferois mal de l'approuver ; quand la terre ne diroit rien, la voix fulminante du ciel la condamne. Je te dirai encore ceci des anciens, avant que de finir. Lucien dispute ingénieusement de ces deux Vénus ; il n'en condamne pas une, & il est même difficile de dire à laquelle des deux il donne la préférence. Achilles Tatius n'en parle pas avec moins d'obscurité dans son Clitophon. Les écrivains Latins semblent être de même sentiment : mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'aucun Législateur ne les a défendues. Ils approuvoient toutes les manieres de prendre le plaisir, excepté de se faire fucer ; ils vouloient avec raison que la bouche fut un lieu sacré pour le Vit, où il ne pût jamais entrer. Cette dissolution néanmoins est encore aujourd'hui en usage en beaucoup d'endroit d'Italie.

J'agirai donc de bonne foi, non pas de cette foi de Socrate, & je te dirai que ce vice devrait être sévèrement puni ; car les pensées que les hommes ont de s'unir à nous, leur sont naturelles, que c'est un larcin manifeste qu'ils nous font, quand ils s'abandonnent à leurs semblables. Sitôt que le sang commence à s'échauffer dans les veines d'un jeune homme, sans consulter d'autres que foi, il connoît naturellement qu'il ne peut éteindre son feu que dans les embrassements d'une femme. Cette même nature fait la même impression dans le cœur d'une fille ; & quelque grossiere qu'elle soit, elle sera agitée d'un desir aussi violent pour le membre de l'homme, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu, que celui-ci le fera pour la partie de la femme, quoiqu'elle lui soit inconnue. Comme ils sont faits l'un pour l'autre, toutes leurs pensées ne tendent qu'à s'unir. Voilà les progrès de l'amour honnête. Il n'en est pas de même dans la conjonction de l'autre ; ce n'est pas la nature qui l'inspire, mais plutôt la corruption des mœurs. Si le derriere avoit été

destiné à cet usage, il auroit été plus commodément formé ; le membre de l'homme y auroit pu entrer & sortir sans tant de travail & de danger : ce que nous ne voyons pas ; puisque de jeunes filles qui sont facilement dépucelées, ne peuvent supporter les attaques du derrière sans ressentir de cuisantes douleurs, qui sont souvent suivies de maladies que toute l'industrie d'Esculape ne peut guérir.

Les raisons que ces débauchés apportent pour autoriser leur dissolution, ne me convainquent pas, quoiqu'ils les tirent de la nature des choses, des exemples des anciens, & des mœurs mêmes des plus sages : car quelqu'un peut-il s'imaginer, pour peu de lumières qu'il ait, que la perte volontaire de la semence se fasse sans quelque crime ? N'est-il pas vrai, Octavie, que celui qui s'abandonne à cet infame plaisir, tue un homme puisqu'il en auroit pu former un ? C'est un adultère, c'est un homicide, & il étrangle (pour ainsi parler) par cette sale volupté, un enfant qui n'est pas encore né. N'est-ce pas ôter la vie, que de la refuser quand on la peut donner ? Lorsque la nature travaille à former la semence dans nos reins, sa fin est la génération, & non pas l'accomplissement seul de notre sensualité, qui n'est que son second motif, par lequel elle tâche de nous attirer au déduit, dont les hommes & les femmes seroient rebutés, par les douleurs de l'enfantement, si le plaisir n'en étoit pas comme la récompense. Mais, dira quelqu'un, que doit faire l'homme quand la femme est grosse ? le sperme qu'il pousse dans la matrice en la chevauchant, n'est-il pas perdu ? Non ; c'est une erreur, que de se l'imaginer : on la peut connoître comme auparavant ; il faut seulement prendre garde qu'elle ne se mette point dans une posture qui puisse incommoder l'enfant. Les Médecins soutiennent qu'il se peut former un nouveau fruit ; que le premier sortira à son terme, & le second quelques jours après ; & c'est ce qu'ils appellent *Surcouche*. Pourquoi ne pas confier à la puissance & à l'adresse de la nature, cette matière dont elle forme son chef-d'œuvre ? Je réponds maintenant à ceux qui, pour défendre leur dérèglement, se servent de la comparaison du froment & des autres plantes, dont une partie est consommée par les bêtes, & l'autre pousse du grain ; je réponds, dis-je, que le froment n'est pas proprement une semence, mais un fruit parfait, qui contient en soi-même la semence, par le moyen de laquelle il renaît. Le bœuf & le mouton sont des animaux parfaits dans leur genre. Qui est-ce qui nous pourra empêcher d'en manger, par ce qu'ils contiennent

en eux une semence vitale, qui perpétue leur espèce ? On ne fait en cela aucun tort à la nature, on n'agit point contre son intention, & les Philosophes les plus critiques n'ont jamais condamné l'usage qu'on faisoit du bled & des autres fruits.

OCTAVIE .

En vérité, Tullie, tu parles comme un Oracle ; mais permets moi de te dire, que les raisons dont tu te fers pour détruire les arguments que tu as mis en avant, ne me semblent pas encore assez fortes. Car il est certain que si l'amour naît de la ressemblance, elle est plus parfaite entre deux garçons qu'entre un homme & une fille. S'il est vrai, comme tous le confessent, que ce qui est agréable soit préférable à ce qui sera utile, nous ne devons point être surprises, si les hommes méprisent nos embrassements, pour chercher un plaisir qu'ils trouvent plus parfait dans leurs semblables : outre que ces mœurs approuvées par un long usage, & confirmées par l'exemple des plus grands hommes, semblent autoriser la pratique de ce plaisir.

TULLIE .

Il faut que tu saches, Octavie, qu'il n'y a point d'usage qui puisse permettre la corruption des mœurs, à cause de son ancienneté. Les larcins, les meurtres & les empoisonnements, sont des crimes qui sont aussi anciens que le monde : cependant qui est-ce qui les louera & qui les supportera ? On a vu des familles entières éteintes par les maladies, & de grandes Provinces ravagées par la peste ; & qui osera nier que ce ne soit pas un grand mal, à cause que son origine sera aussi vieille que le monde ? C'est pourquoi, comme l'ancienneté d'un crime ne lui ôte point sa laideur ni sa difformité de même les louanges des grands hommes ne peuvent pas le rendre légitime. Au reste, tu ne dois pas croire que ce mal soit si universel que personne ne s'en garantisse : non, il y en a une infinité qui n'y sont point adonnés ; & le nombre de ceux qui sont exempts de cette tache, est bien plus grand que celui des autres. Enfin, Octavie, pour ne te point tromper dans les jugements que tu feras, tu dois juger des choses par elles-mêmes, jamais par application.

OCTAVIE .

Je ne m'étonne plus à présent de l'amitié particulière que tu avois pour Acaste, & de l'aversion que tu avois conçue pour Marius & Fabrice, qui

t'avoient si maltraitée contre ton inclination.

TULLIE.

Tu me fais souvenir de continuer l'histoire, que la chaleur avec laquelle j'ai parlé de ces vilains a interrompue. Acaste vint donc sitôt que Fabrice & Marius se furent retirés. Quelle est votre bonté, ma Déesse, me dit-il, d'avoir souffert que ces Florentins ayent ainsi souillé un si beau corps ? Voulez-vous que je venge l'injure qu'ils vous ont faite, & qu'avec cette main je les sacrifie tous deux à votre juste ressentiment ? Non, mon cher, lui dis-je : vous savez sous quelles conditions je suis entrée ici ; ils se sont servis de leur droit : mais je loue votre générosité & votre honnête façon d'agir. Il me ferma la bouche par un baiser le plus tendre que j'aie jamais reçu ; il se mit sur un tabouret, & me fit mettre sur lui ventre contre ventre : je haussai les cuisses tant que je pus, & embrassai le col d'Acaste du bras droit, & passai l'autre sous ma cuisse gauche pour la soutenir. Il m'enfila de la sorte, & nous demeurâmes ainsi quelque temps l'un dans l'autre, sans nous remuer. Je le mordois à force de le baiser, & lui disois les mots les plus tendres & les plus passionnés que l'amour peut inspirer. Je trouvois tant de plaisir dans cette posture, que je crois que j'y serois encore, sans quelque bruit que j'entendis à la porte de la chambre. Je crus que c'étoit les Florentins. Ah, Acaste dis-je, déconne promptement ; je ne veux point que ces brouillons entrent : il m'obéit, & j'allai fermer la porte pour être plus en sûreté. Il me suivit, le Vit bandé ; il n'eut pas la patience que je me jettasse sur le lit nous courûmes la bague au grand contentement de l'un & de l'autre. Jamais je n'ai vu un garçon plus adroit ; il ne manqua presque pas un coup ; il donnoit toujours au but : j'étois toute nue, comme tu peux croire, & lui aussi. Tu remarqueras que comme cet exercice le mit en feu, & qu'il sentit que sa semence cherchoit une issue pour s'exhaler, il m'arrêta au milieu de la sixieme course ; & après m'avoir priée de demeurer toute droite, il me mit les deux mains sur les tettons, & fit glisser son Vit tout enflammé entre mes cuisses, que je serois le plus que je pouvois, afin de rendre l'entrée du Con plus étroite. Ah ! quel plaisir, disoit-il, vais-je recevoir, de vous faire perdre la parole, de ne laisser à votre divine bouche que la force de soupirer, & de voir languir ces beaux yeux pour qui je meurs ? Oui, ce sera le comble de ma félicité. Soyez donc, ajouta-t-il avec des soupirs à demi-étouffés, soyez la conductrice de ce furieux Priape ; menez-le où il faut, de crainte qu'ils ne

s'égare dans un chemin si ténébreux : car je ne veux pas arracher à mes mains le bonheur dont elles jouissent. Que veux-tu ? je fis ce qu'il voulut ; je plaçai son instrument au bord de ma partie, dont il chatouilloit doucement le dehors avec sa tête : enfin, après avoir ainsi badiné, il poussa avec tant de roideur, que je crois que je serois tombée à la renverse, s'il ne m'avoit enclouée au premier coup. A la seconde ou troisième secousse, je déchargeai si abondamment, que le chatouillement que j'en ressentis par toutes les parties de mon corps, me fit plier les jambes à ne pouvoir quasi me soutenir. Arrêtez, disois-je, mon cher Acaste, je n'en puis plus, les forces me manquent, mon ame est prête à sortir. Ne craignez point, me dit-il, en riant, toutes les issues sont fermées ; par où voulez-vous qu'elle sorte ? En disant cela, il me regardoit fixement, & n'ôtoit point ses mains de-dessus mes tettons, & je sentoais au-dedans que cette contemplation lui faisoit enfler le Vit, & le mettoit tout en feu. Je veux maintenant, me dit-il, repousser dans votre corps cette ame fugitive ; il me serra alors étroitement, & me fit sentir la tête de son membre, justement dans l'endroit qui est le siege de l'ame. Il devint furieux ; & comme il ne pouvoit par ses grands efforts s'incorporer tout avec moi, il faisoit entrer avec son Vit tous les desirs les plus lascifs, les pensées les plus luxurieuses, & son esprit même. Quand la semence fut sur le point de couler, il ôta les deux mains de dessus mes tettons, & les mit sous mes fesses qu'il souleva le plus qu'il put jusques à ce qu'il m'eût fait perdre terre ; je l'embrassois cependant étroitement, & lui donnois des coups sur le derriere, afin d'exciter davantage la chaleur. Enfin, j'étois suspendue en l'air, comme si j'eusse été attachée à un clou.

OCTAVIE.

En vérité, je te plains, & tu m'aurois fait compassion dans cet état.

TULLIE.

Que tu es railleuse ! écoute le recit. Ce membre ardent de Priape me mettoit le feu dans les entrailles, & me chatouilloit si agréablement, que je déchargeai une seconde fois pendant que j'étois ainsi suspendue. Le plaisir que je ressentis fut si grand, que je ne pus m'empêcher de crier : Ah ! je n'en puis plus, mon cher Acaste : non, Junon n'a jamais été foutue par Jupiter si délicieusement que je le suis ; soutenez-moi, je me meurs ; ah ! ne vous remuez point, de crainte que je ne tombe ; ah, Dieux ! que vous me comblez de biens ! je suis ravie au ciel. Non, cria Acaste, attendez encore un peu, &

ne quittez point le séjour des mortels, que vous ne m'ayiez fait part de vos faveurs & de votre immortalité. Dans ce moment, Acaste, que les plus violentes fureurs de l'amour avoient mis tout en fueur, m'arrosa le dedans d'un ruisseau de semence si chaud, que je crus effectivement qu'il me brûloit l'ame. Le plaisir qu'il ressentoit de son côté étoit si doux, qu'il n'auroit pu se soutenir s'il n'eût ramassé toutes ses forces dans ce moment ; il m'embrassoit & me baiſoit si amoureusement, qu'on eût dit qu'il eût voulu rendre son esprit sur mes levres. Non, Octavie, le lierre n'est pas plus fortement attaché au noyer, que je l'étois à Acaste par mes embrassements ; & comme tu vois, cette conjonction fut accompagnée de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus lubrique & de plus chatouillant. Mais parce que le plaisir de Vénus n'est pas éternel, il fallut mettre fin à nos caresses. Conrad se présenta aussi-tôt : Quoi ! dit-il, Madame, en m'abordant, voulez-vous que je sois le seul qui sois privé de vos faveurs ? Car tu sauras que les deux Florentins s'étoient retirés dans le jardin, pour y prendre l'air : je ne fais quel bon Ange les enleva de ma présence.

OCTAVIE.

Je voudrois qu'ils fussent perdus, ces misérables qui t'ont si maltraitée.

TULLIE.

Conrad m'attaqua donc ; j'étois assise sur le lit. Je suis au désespoir, me dit-il, de l'insolence des Florentins, & je voudrois venger le tort qu'ils vous ont fait : je ne vous aime pas moins qu'Acaste, que souhaitez-vous que je fasse ? mais quoi ! vous ne répondez rien ? En effet je ne parlois point, & le François s'étoit retiré. Pour moi, ajouta l'Allemand, je suis de bonne foi, sans façon ; je m'en vais vous faire tout voir : en disant cela, il m'ouvre les cuisses, tire son instrument, & en fit ce que tu peux penser.

OCTAVIE.

Tu n'avois donc point de repos de la sorte, ma pauvre Tullie ? & pour achever ce quatorzieme travail avec Conrad, tu devois être animée de la force d'un nouvel Hercule.

TULLIE.

Conrad ne me déplaisoit, ni ne me plaisoit pas beaucoup ; il m'étoit presque indifférent, & je puis dire que je ne lui refusai ni ne lui donnai rien. Il prit ce qu'il voulut d'une femme qui étoit comme endormie ; car quelque

careffe qu'il me fit, je ne lui répondis jamais une feule parole : ce n'étoit pas par mépris ; mais tu fauras, Octavie, que j'étois épuifée & affoupie par la perte de la chaleur naturelle que j'avois faite dans tant de combats. Ce bon Allemand, qui remarqua bien que j'étois dégoûtée, inventa, pour me faire revenir l'appétit, une pofture qui n'étoit pas impertinente ; il me jetta fur le lit, me prit ma cuiffe droite qu'il mit fur fon épaule gauche, & me fit croifer l'autre par-deffus. Dans cette fituation, il m'enconna, & entra tout entier dès le fecond coup ; il presse, il pouffe, il fe tourmente : & quoi, encore ? devine-le, Octavie.

O C T A V I E .

Je fais ce qui en arriva. Mais dis-moi, Tullie, quand Fabricius & Marius vinrent à la charge, fus-tu contente d'eux ?

T U L L I E .

Je ne finirois jamais, fi je voulois te raconter tout par le menu. Conrad me le fit fept fois, Marius cinq, Fabrice fept, & Acafte huit ; de maniere que tout bien compté, je foutins vingt-fept affauts, & restai encore maîtresse du champ de bataille. Ils me féliciterent tous, & avouèrent unanimement que Vénus me devoit couronner de myrthe & de laurier, comme la plus âpre fouteufe de tout fon Empire. Je t'avouerai néanmoins, que tant de travaux, tant de fang perdu, m'avoient extrêmement affoiblie ; & à peine, à la vingtieme lutte, pouvois-je me foutenir fur les pieds.

O C T A V I E .

Tu étois peut-être laffe, mais tu n'étois pas raffaffiée ?

T U L L I E .

Ma foi, j'étois l'un & l'autre. Acafte, le plus brave de tous, commença & finit le combat ; je lui fis donner le diamant, pour marque de fa valeur. Il me demanda mon nom & la rue où je demeurois, & me pria de lui permettre de me venir voir ; je le lui accordai, & il me rendit plusieurs vifites : mais j'avois un fi grand dégoût pour le déduit, que quelque priere qu'il me fit, je ne voulus jamais fouffrir qu'il me chevauchât plus de trois ou quatre fois dans trois mois. La premiere fois que je le vis, j'étois fur un lit de repos occupée à repaffer un point de Venife ; il me fit mettre dans une pofture qui m'auroit extrêmement plu dans un autre temps : mais j'étois encore fi

dégoûtée, que je fus presque insensible à sa décharge, qui fut si copieuse, & à ses mouvements, qui furent les plus lascifs qu'une femme eût pu souhaiter.

OCTAVIE .

Quel miracle ! d'où venoit donc un dégoût si extraordinaire ?

TULLIE .

Il provenoit de ce grand écoulement de semence dont j'avois été arrosée pendant mon *Quartum virat*. Il avoit tellement lâché les ligaments de ma matrice, qu'il avoit éteint en même-temps toutes les flammes de ma lubricité ; de maniere que je n'ai pas eu pendant trois mois une seule pensée de prendre le divertissement dont j'avois été rassasiée.

OCTAVIE .

En effet ; quand j'y pense, tu en avois assez goûté, pour n'en pas desirer davantage ; & c'est comme je voudrois que fissent les Dames qui sont si chaudes de leur naturel : elles devraient prendre à tout le moins une fois l'an, deux ou trois jeunes hommes des plus vigoureux, & s'en faire donner *usque ad vitulos*, jusqu'à regorger. Ce seroit sagesse à elles, que d'agir de la sorte, quand elles le peuvent ; car il viendra un temps où il ne leur restera que le regret de n'avoir pas profité des avantages de leur jeunesse : mais il sera trop tard ; & personne ne voudra d'elles, quand elles seront sur leur retour.

TULLIE .

Tu crois donc, Octavie, que toutes les femmes sont comme toi, ou comme moi : il en est de ce plaisir, comme de celui de boire & de manger ; les uns plus, les autres moins. Il y en a qui voudroient qu'on le leur fit dix fois la semaine, & d'autres seroient contentes d'une seule fois par mois & d'autres enfin ne le souhaitent point du tout. L'insensibilité de ces dernières te surprend peut-être : mais il est certain qu'il s'en trouve qui ont naturellement aversion pour cela ; elles fuyent les hommes, & évitent même de se trouver seules avec eux. Pour moi je les regarde comme des phénix, ou plutôt comme des monstres de la nature, dont elles violent les loix les plus sacrées, en rejetant l'amour qu'elle inspire à un sexe pour l'autre.

OCTAVIE .

Je ne fais, Tullie, si le dégoût extraordinaire de ces femmes si ennemies de Vénus, vient de leur tempérament, des réflexions qu'elles font sur les mouvements ridicules qu'on fait pendant ce plaisir, & qui nous rendent semblables aux autres animaux ; ou bien si c'est, comme je le crois, parce que l'honneur chimérique du monde qui les assujettit à l'abstinence, les oblige de paroître aussi froides, bien qu'intérieurement elles sentent les mêmes aiguillons que nous ; & cela de peur de passer pour luxurieuses, ce qui est aujourd'hui un nom d'opprobre, bien que ce soit une perfection de la nature.

TULLIE.

Que nous importe d'où viennent leurs dégoûts. Ce sont toujours des vierges folles, qui ne méritent pas qu'on mette de l'huile dans leurs lampes pour les illuminer ; laissons-les dans leur aveuglement. Je crois que j'en suis, si je ne me trompe, à la seconde visite que mon pauvre Acaste me rendit. Oronte étant allé un jour à la campagne, Acaste le fut, & m'écrivit un billet, par lequel il me marquoit le desir extrême qu'il avoit de me voir ; je lui fis réponse qu'il pouvoit venir, & que je l'attendois avec impatience. Il n'y manqua pas ; il monte doucement à ma chambre à l'heure assignée, & me surprend à une fenêtre qui regardoit dans le jardin. Je paroissois fort pensive & avec raison, parce qu'ayant égaré une lettre de Cléante, je craignois qu'elle ne fût tombée entre les mains de mon mari, ce qui m'auroit perdue. Je ne venois que de m'en appercevoir, tellement que j'attendois plutôt Acaste pour lui faire part de mon chagrin, que pour en venir aux prises avec lui. Pendant que je faisois de différentes réflexions là-dessus, je me sentis doucement lever ma jupe par-derrière : je voulus me tourner brusquement, pour savoir ce que c'étoit ; & en même temps j'apperçus Acaste qui s'éclata de rire. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi, je ne suis pas en état de vous contenter ; j'ai bien d'autres choses en tête que le plaisir. Mais que veux-tu ? j'eus beau crier ; cet importun crut que ce que je criois & ce que j'en faisois, n'étoit que pour le mettre davantage en humeur. Il me dit de m'appuyer sur la fenêtre qui étoit fort basse, & de hausser le derrière tant que je pourrois : je le fis ; & m'ayant fait mettre ma cuisse gauche sur le genouil droit, il m'appliqua si heureusement son instrument à ma partie, qu'à la seconde secousse il entra tout au-dedans, & à la sixième, il déchargea. Je le suivis de bien près, & oubliai pour ce moment tout le sujet de ma tristesse. Chose

admirable, Octavie ! Acaste, en déconnant, vit tomber de-dessous mes jupes le billet dont j'étois en peine : il me le donna, & je lui dis que c'étoit ce qui m'affligeoit. Pour le récompenser, du plaisir qu'il m'avoit procuré à force de secouer vigoureusement, je lui permis une seconde attaque dans une posture toute différente.

OCTAVIE.

Que devint-il enfin ? te vit-il toujours pendant que tu fus à Rome ?

TULLIE.

Hélas ! ne me le demande pas ; je ne puis te le dire sans verser des larmes. Ah, mon cher Acaste ! il m'a été enlevé à la fleur de son âge, par la trahison de Fabrice. Ah ! je ne puis y penser ! Ce monstre l'a fait assassiner. Ah ! que ne me faisoit-il mourir en même-temps ? Ah, le perfide !

OCTAVIE.

N'en parlons plus, puisque ce souvenir vous afflige si fort ; songeons à quelque chose d'agréable, pour dissiper cette douleur. Dis-moi un peu, Tullie, y-a-t-il d'autres manieres de chevaucher que celles que tu as expérimentées ? Ah, bonté de Vénus ! en combien de postures t'es-tu métamorphosée, pour goûter ce que la volupté a de plus sensible & de plus piquant ?

TULLIE.

Toutes les inflexions & les contorsions du corps sont autant de postures différentes : on n'en peut point dire précisément le nombre, ni quelle est la plus luxurieuse ; chacun prend conseil de son goût du lieu, & du temps. Tout le monde n'a pas une même maniere d'aimer. Pour moi, je veux qu'un jeune homme me tourmente ; toutes ses fureurs me sont agréables, pourvu qu'il ne les tourne point contre mon derriere. Les entretiens paillards, les baisers où la langue a part, courir la bague, enconner, déconner, les attouchements, & les diverses situations du corps, sont pour moi des avant-goûts qui me charment, & qui me font trouver le plaisir de la décharge mille fois plus doux, que s'il étoit sans cet assaisonnement. Une belle Grecque, appelée *Eléphantide*, peignit toutes les postures qu'elle fut être en usage de son temps parmi les débauchées. Une autre en avoit inventé douze extrêmement luxurieuses pour l'homme & pour la femme. De notre temps, *Pierre Aretin*, ce divin esprit, en a exposé trente-cinq dans ses Colloques,

que Titian & Carrache, ces fameux Peintres, ont ensuite tirées & dépeintes d'après nature. Le dernier de ceux qui nous ont laissé quelque chose par écrit, est *Alexius*, surnommé *Cunnilogus* par quelques-uns, à cause des traités qu'il a faits sur cette matière, & appelé par d'autres : *Cunnicola*, à raison d'une infinité de postures qu'il n'a point exposées qu'après les avoir lui-même mises en usage. Voici ce qu'un Auteur du temps a dit de lui dans un ouvrage qu'il a fait à sa louange.

*Platon, Aristote, Héraclite,
Zénon, Socrate, Démocrite,
Tous grands Docteurs sans controuver,
Par le moyen de leur étude,
N'ont pas encore pu trouver,
En quoi gît la béatitude.
Alexius sans comparaison,
Plus savant dans cette science,
Se moque d'eux avec raison,
Se fondant sur l'expérience :
Et dit que le souverain bien,
Ne consiste qu'à foutre bien.*

Ce n'est pas, Octavie, il faut que je te l'avoue, qu'il n'y ait beaucoup de postures entre celles qu'on nous a laissées, dont on ne sauroit se servir ; un homme lubrique en peut inventer plus mille fois qu'il n'en pourra exécuter ; & quoiqu'on ne fasse que les essayer, elles donnent toujours beaucoup de plaisir, & ne laissent pas d'échauffer l'imagination de ceux qui les éprouvent.

OCTAVIE .

A quoi bon tant de raffinement ? ou il y a plusieurs Vénus, ou il n'y en a qu'une : s'il y en a plusieurs, pourquoi tout le monde n'en convient-il pas ? s'il n'y en a qu'une, pourquoi tant de chemins pour y aller ?

TULLIE .

Quelques-uns disent que la posture la plus naturelle est quand on chevauche la femme à la manière des autres animaux, c'est-à-dire quand elle se met à quatre pieds, d'autant que dans cette situation, le membre entre bien plus avant, & la semence coule avec plus de facilité dans la matrice. Quelques autres sont pour la posture commune, quand l'homme s'étend sur

la femme ventre sur ventre, poitrine sur poitrine, bouche contre bouche. Les Médecins disent que la première posture est moins propre pour la génération, parce qu'elle convient moins avec les parties génératives. Quoiqu'il en soit ma chère Octavie, j'aime beaucoup qu'on me le fasse à la commune manière.

OCTAVIE.

Pourquoi ne l'aimerois-tu pas ? Qu'y a-t-il, je te prie, de plus doux que d'être toute nue sous son amant ? d'être comme étouffée sous la pesanteur de son corps ? Qu'y a-t-il de plus sensible, que de repaître ses yeux d'un si tendre objet ? Que veux-tu de plus voluptueux, que de le manier par-tout, de lui mettre la langue dans la bouche, & d'expirer amoureusement entre ses bras ? Pour moi, je crois que c'est-là le comble de la félicité ; car je ne vois rien qui puisse flatter davantage la passion de l'un ou de l'autre, que les mouvements lascifs de tous deux Ah ! qu'il est doux, Tullie, de se regarder mourir l'un & l'autre, & de ressusciter un moment après ! Celui qui s'amuse au derrière n'y a qu'un seul plaisir ; mais celui qui aime le devant, goûte tous les plaisirs ensemble.

TULLIE.

On perd souvent l'appétit à une table bien garnie ; on y quitte des mets, délicieux, pour se rassasier de viandes communes : ce qui fait que l'on cherche le plaisir dans le changement, & qu'un homme qui aura une belle femme, la méprisera souvent pour s'abandonner à une vilaine. Trop de biens nous causent ordinairement du dégoût ; nous nous plaifons à la diversité, & nous avons du penchant pour les choses qui nous sont défendues. Mais pendant que nous causons ainsi, nous passons la nuit sans dormir : reposons un peu, Octavie ; baise-moi, mon cœur, & t'endors : que Vénus te puisse toujours favoriser !



ÉPIGRAMMA .

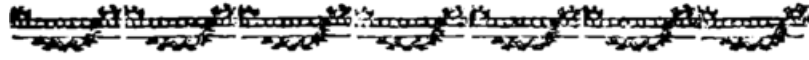
Dicite, Grammatici, cur masculina nomina Cunnus,
Et cur foemineum Mentula nomen habet ?

ÉPIGRAMME .

*Dites-moi, Docteur de Grammaire,
Pourquoi le Vit chez vous, est d'un nom féminin,
Et que le Con paroît du genre masculin ?
On ne fait ce qu'on doit en croire :
Mais si vous ne savez expliquer ce mystere,
Et qu'avec votre bel esprit
Vous demeuriez tout court, sans pouvoir passer outre.
Vous méritez, sans contredit,
Que toute Femme qui fait foutre,
Vous coupe rasibus le Vit.*



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Vignette-05



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Bandeau-02

SEPTIEME
ENTRETIEN
ACADÉMIQUE.



Chorier - L'Académie des dames, 1770, Séparateur-01

OCTAVIE, TULLIE.

TULLIE.

ASféyons-nous à l'ombre de cet arbre : veux-tu, Octavie ?

OCTAVIE.

De tout mon cœur ; ah ! que l'air de la campagne est agréable ! qu'il me plaît ! & que je prends de plaisir de parler d'amour, à la vue des prairies & des bocages ! & toi, Tullie ?

TULLIE.

Pour moi, je ne doute point que tu n'y prennes bien du plaisir ; mais je crois qu'Alphonse en prit encore davantage, à te regarder avant-hier toute nue.

OCTAVIE .

Moi, toute nue ?

TULLIE .

Oui, Octavie, toute nue ; & pour t'en donner des preuves certaines, c'est qu'il ne parle rien que de la beauté de ton corps, & de la situation avantageuse de ta partie.

OCTAVIE .

Tu te moques de moi, Tullie ; personne ne m'a jamais vue de la sorte, excepté Pamphile.

TULLIE .

Tu ne mets donc pas le Pere Théodore au nombre des hommes ? ou bien, tu le comptes pour rien ?

OCTAVIE .

Ah ! je ne puis m'en souvenir qu'avec honte ! ah, Dieux ! comme il m'aveugla par ses discours !

TULLIE .

Je me doute bien de ce que tu me veux cacher ; à quoi bon ? j'en fais autant que toi sur ce sujet, & toutes tes badineries me sont connues.

OCTAVIE .

Fort bien. Mais qu'est-ce que-tu-me reproches d'Alphonse ? est-ce que je lui ai paru toute nue lorsqu'il rêvoit ? car il ne peut m'avoir vue de la sorte qu'en dormant.

TULLIE .

Est-ce que ceux qui te connoissent jusques dans le fond de l'ame, à qui tes mœurs & ton esprit paroissent à découvert, ne te voyent pas toute nue, puisqu'il n'y a rien de caché pour eux ?

OCTAVIE .

O la plaifante pensée ! c'est-à-dire qu'Alphonse demande une femme pour son esprit, & non pour son corps ; sachons lequel des deux le fera plutôt bander ? Alphonse étoit dans une maison de campagne de Léonor : Ifabelle étoit de la compagnie ; & Aloysia (qui est, comme tu fais, nouvellement

mariée,) s'y rencontra aussi avec moi. Nous nous divertîmes galamment ; & après le repas, nous eûmes un entretien, mais le plus lascif qu'on puisse jamais entendre. Il sembloit que nous fussions ivres. J'y plus néanmoins.

TULLIE.

Tu plus à Alphonse, & Alphonse plut à Léonor.

OCTAVIE.

Ah ! il est trop volage pour moi ; son amour ne me revient pas : outre que je ferois mal de le recevoir, & Léonor auroit sujet de s'en plaindre.

TULLIE.

O l'incomparable héroïne, dont le courage est aussi grand que le...! Le destin devoit te faire naître dans un meilleur temps que celui-ci ; tu étois digne du siècle d'or, où les plus petits Cou... étoient du poids de deux ou trois livres. Mais fais-tu bien que quelques crimes que l'on fasse dans l'amour, on n'offense jamais que le Dieu des Poètes ; & que toutes les circonstances & les changements dont nous nous plaignons, ne sont que des fables pour le présent. La liberté fait le propre caractère de cette passion, & la contrainte ne s'y peut mêler sans en rendre les plaisirs de mauvais goût.

OCTAVIE.

Voilà, sans doute, de beaux préceptes ; mais, Tullie, tu ignores peut-être quel a été le commerce d'Alphonse avec Léonor depuis qu'elle est veuve, & que son mari fut tué dans une bataille par les François. Il l'aime éperduement, & elle m'a avoué qu'elle ne lui avoit rien refusé pour le rendre heureux, & qu'il avoit eu d'elle tout ce qu'il pouvoit désirer. Eh bien, est-ce que tu me louerois, si je me déclarois la rivale d'une personne qui ne craint rien de moi ? non certes ; tu m'en blâmerois avec raison.

TULLIE.

Je t'aime, ma chère Octavie, & j'admire ta générosité. Continue de vivre avec le même courage.

OCTAVIE.

Je crois, Tullie, que tu ne seras pas fâchée que je te fasse part de ce qui fut dit dans la conversation. Tu sauras donc qu'après que nous eûmes toutes pris place, Léonor s'adressant à Aloysia : Eh bien, lui dit-elle, avec un air libre & enjoué, comment se sont passées les nouvelles nuits ? a-t-on bien combattu ?

s'est-on bien défendu ? La pauvre enfant fut toute honteuse à ces paroles ; elle sourit néanmoins. Eh quoi, vous rougissez ? lui dis-je ; ah, cette pudeur est lascive, m'écriai-je aussitôt ! je vois dans tes yeux les feux les plus amoureux, ; & Vénus même ne peut pas paroître plus lubrique. Eh que ne parles-tu, sotte, lui dis-je ensuite, puisque nous en agissons ici librement ? Pour moi, reprit-elle, je crois qu'une femme qui se plaît à ces sortes de discours, est moins chaste, que celle qui goûte tout-à-fait le plaisir. Fort bien, fort bien, dit Alphonse en riant ; c'est-à-dire que celle-là est pure, dont les paroles son chastes, & le bas abandonné, & qu'il importe peu que nos mœurs soient conformes à nos paroles. Il a toujours été permis, dit Léonor, aux personnes d'esprit, de faire & de dire dans ma maison tout ce qu'elles ont jugé ne leur être pas défendu. Ceux-là ne vivent pas, repris-je, qui sont toujours dans la crainte ; & si la fortune rejette les timides, l'amour les a en aversion : le premier degré du bonheur, c'est d'entreprendre hardiment d'y arriver, par les véritables voies de l'amour.

TULLIE.

Tu n'as pas manqué de dire quels étoient ces degrés de la vie bienheureuse, & par où il falloit aller au souverain bien.

OCTAVIE.

Parmi les honnêtes gens, toutes choses sont bonnes & honnêtes, dit Léonor ; ceux-là sont honnêtes, qui s'éloignent prudemment des sentiments du vulgaire, & lui cachent avec adresse jusqu'à la moindre de leurs actions. Imagine-toi, Octavie, me dit-elle, que c'est Vénus même qui te parle. En effet, repris-je, qui est-ce qui niera que nous autres ne soyons la joie, la lumière & la vie du genre-humain ? Si nous sommes la joie, la meilleure partie de la joie se prend dans les divertissements & les plaisirs. Si nous sommes la lumière, eh ! qu'y a-t-il de plus agréable, puisque sans elle la beauté même ne nous toucheroit aucunement ? Enfin, quelle satisfaction ne donne point la vie, quand elle est accompagnée des jeux & des ris ? Car sans cela elle nous est odieuse, elle nous donne même du dégoût, & il n'y a que les plaisirs qui en fassent le véritable assaisonnement. Toutes choses ne respirent donc parmi nous que les plaisirs, rien que jeux, rien que divertissements ; & s'il se trouve quelque femme scrupuleuse, & de cette dévotion austère, qu'elle s'en aille, qu'elle se retire parmi les ours & les lions. Car qui est l'homme qui voudroit rendre ses respects à une bête, dont

il ne pourroit avoir aucun contentement ? Enfin, dis-je, comme il est bien doux de goûter le plaisir, il n'est pas moins agréable de rappeler dans son esprit ces doux moments de la jouissance ; il y en a même qui trouvent dans l'espérance, ou dans le souvenir de la volupté, la volupté même ; & j'en connois qui ressentent de plus douces émotions en parlant de Vénus, qu'en la mettant en pratique. Avoue-donc, Aloysia, que cet agréable passe-temps qui ne dure qu'un moment, devient long ; par nos entretiens. Veux-tu vivre heureuse, ma chere enfant, continuai-je ? cueille des fruits dans le champ de Vénus, pendant que tu es jeune ; cueilles-y des roses : toutes choses cedent à cette Déesse ; les Dieux même lui rendent leurs hommages. Parlons donc sans crainte, puisque nous pouvons trouver dans l'ombre du plaisir, le plaisir même que nous voulons.

TULLIE.

Ah ! que voilà dire beaucoup de choses en peu de paroles ? on ne peut pas parler avec plus d'éloquence.

OCTAVIE.

Que veux-tu davantage ? Aloysia s'en laissa persuader ; & tout d'un coup, se défaisant de la pudeur qui lui restoit, elle nous a dit les choses les plus plaisantes du monde. Léonor rioit de tout son cœur, & moi de même ; & Isabelle & Alphonse n'en pouvoient plus, & se tenoient les côtés pour rire plus à leur aise.

TULLIE.

Mais aviez-vous sujet de rire de la sorte ?

OCTAVIE.

Quoi ! tu te serois empêchée de rire ? Lors, disoit-elle, que Roderic m'enfonça son poignard jusques aux gardes, tous mes sens & tous mes esprits se retirerent dans cette partie attaquée ; je ne me reconnoissois plus que dans cet endroit, & je crois que mon ame avec toutes ses facultés n'avoit point d'autre siège que celui-là ; mon esprit y étoit caché, & je crois que pour le trouver il m'eût fallu ouvrir le dedans. Qui est-ce qui niera à présent, repris-je, qu'Aloysia ne fasse pas l'affaire avec esprit, ayant une partie si spirituelle ? Tu as raison, reprit-elle ; & si quelqu'un demande où il est, je ne puis lui répondre sincèrement, qu'en lui disant qu'il est là-bas, que c'est-là où il loge, & qu'il n'a point d'autre demeure. Quand vous voudrez,

interrompit Alphonse, nous rendrons nos hommages à ce génie merveilleux, & nous le tirerons des ténèbres.

TULLIE.

Vous aviez sans doute raison de rire, & Vénus même n'auroit pas pu dire les choses plus plaisamment.

OCTAVIE.

Après cela nous nous sommes entretenus de l'art d'aimer, de la beauté & de l'esprit des femmes, de la sympathie qui est entre les amants ; enfin Vénus fut toujours présente, & nous anima d'une étrange manière.

TULLIE.

Nous vivons toutes pour aimer, & pour être aimées ; c'est l'intention de la nature : & celle qui méprise les douces faillies de cette passion, n'est pas vivante ; elle est morte, & déjà dans la corruption.

OCTAVIE.

Il y en a, dis-je, qui sont belles, & d'autres qui sont agréables ; la nature forme les belles de sa main, & les autres se forment elles-mêmes avec l'art. Il y a, dit Alphonse, plusieurs opinions touchant la beauté : néanmoins la plupart tombent d'accord, que celle-là doit passer pour la plus belle, qui plaît à beaucoup de personnes. Pour moi, je crois que celle-là l'emporte sur toutes les autres, qui fait le plus bander quand on la voit. Fabrice, continuait-il, aimoit Livie, quoique chassieuse, camuse, & édentée, & ne pouvoit passer un moment sans elle. Son pere le reprit d'un amour qui lui sembloit si ridicule. : Ah ! mon pere, lui dit-il, regardez-la par mes yeux, & non par les vôtres, & vous la trouverez la plus aimable du monde. Il avoit raison, parce que Livie étoit l'unique qui pût le faire bander ; il étoit froid devant toute autre, & n'avoit que du mépris pour celles qui faisoient l'admiration de la Cour. Il en est presque de même, poursuivit-il, de la taille comme de la beauté : car les uns aiment les femmes grasses & dont le corps est plein de suc ; & les autres ne cherchent que celles qui sont plus légères & moins pesantes. Les Grecs aimoient les premières ; & on dit qu'Hélène, dont la beauté étoit admirable, étoit ainsi composée. Les Phrygiens au contraire avoient de l'inclination pour les autres, & avoient même si grand'peur que leurs filles ne devinssent trop grasses & trop replettes, qu'ils les faisoient jeûner de temps en temps, & ne leur donnoient à manger que des choses

dont elles ne pouvoient tirer beaucoup de substance. Les François les aiment de cette maniere ; ils veulent qu'elles ayent le corps agile & dégagé de matiere. Les Italiens & les Espagnols tout au contraire. Pour moi, dans la recherche que j'en fais, je suis également les deux extrêmités ; & de même qu'une masse de chair ne me plaît pas, aussi je ne prends pas de plaisir de me divertir avec un squelette : j'aimerois autant faire comme Périandre, Tyran de Syracuse, qui chevaucha sa femme après qu'elle fut morte. Les grandes, dit Léonor, ont beaucoup d'avantage. Alcmene, mere d'Hercule, étoit admirée pour sa hauteur. Pour moi, disoit Alphonse, s'il m'étoit permis de choisir, je prendrois plutôt une petite qu'une grande : car, pour l'ordinaire, celles qui sont si hautes, sont toutes en cuisses & en jambes, & le reste du corps n'y répond point ; ce qui me semble, continua-t-il, ridicule quand j'y pense seulement : car comment regarder ces femmes de Géants, sans s'imaginer voir un Con monté sur des échasses, ou, si vous voulez, appuyé au bout de deux perches ? Qui ne riroit, Tullie, d'une si grotesque pensée ?

TULLIE.

Elle est assez plaisante, en effet. Mais pour revenir à ce que tu disois, si les grandes ont leurs défauts, les petites ne sont pas plus parfaites.

OCTAVIE.

Je fais ce que tu veux dire. Elles ont le bruit d'être extrêmement ouvertes ; & Léonice, qui passoit pour naine parmi les Pigmées, a ce défaut. Du reste, elle est assez proportionnée.

TULLIE.

Elle n'avoit que treize ans, lorsqu'elle fut mariée à Gulman ; elle étoit encore vierge ; & avec cela, dès le premier coup, il entra au-dedans, & la trouva aussi fendue qu'étoit Vénus après que Mars l'eut enfilée. Il avoit promis à ses parents, qui étoient dans une chambre voisine de celle où se fit le débat, qu'ils entendoient bientôt les cris & les derniers accents de la virginité mourante de sa femme ; mais il fut bien trompé : elle ne versa pas une larme ; elle ne poussa pas même un soupir ; Priape se promenoit au large. Que fit Gulman ? il tourna Léonice de l'autre côté, & l'encula avec vigueur ; elle s'écria aussi-tôt : Ah, vous me tuez, vous me mettez en pieces, je n'y puis résister ! il retira son instrument. C'en est assez, dit-il, voilà ce que je demandois ; & sans ces cris, vous n'auriez pas passé pour pucelle. Après

cela, il reprit le véritable chemin du plaisir, & ils y arriverent tous deux avec un égal contentement.

OCTAVIE.

Celles qui sont si grandes, continua Alphonse, ne sont pas pour l'ordinaire fort vigoureuses : à la seconde course, elles sont lassées ; & à la troisième, elles n'ont pas même de mouvement. Pour celles qui sont comme Octavie disoit-il, elles sont infatigables. Pour moi, interrompit Aloysia en s'éclatant de rire, je crois que Mars même se lasseroit avec moi : oui, je le fatiguerois ; qu'il vienne, qu'il vienne.

TULLIE.

Je crois aussi que tu ne lui en céderois guere, Octavie ; la vivacité de tes yeux, avec la juste proportion de toutes les parties de ton corps, sont des marques évidentes de ce que tu peux faire.

OCTAVIE.

Que tu es malicieuse, de m'attribuer une qualité qui t'appartient ! oui, Tullie, ou toutes les regles de la Philosophie sont fausses, ou tu es la plus lubrique qui se puisse trouver. Il y en a qui disent que celles-là ont le plus de penchant au plaisir, qui ont le poil de la partie noir. Mais ce sont des contes ; car tu as les cheveux blonds.

TULLIE.

Je ne veux pas me fâcher contre toi, qui es le petit Couillon gauche de l'amour. Mais je te dirai qu'on ne peut tirer aucune conséquence certaine de la couleur des cheveux : chacun à son amour particulier ; les uns aiment les blonds, d'autres les noirs ; & il en est qui n'estiment que les cendrés. Aspasia étoit blonde, & fort considérée à cause de cette qualité ; & lorsque Thésée eut perdu deux des filles qu'il conduisoit en Grece au Minotaure, il prit deux jeunes garçons dont il teignit les cheveux de cette couleur, afin qu'ils eussent par-là plus de rapport avec celles dont ils remplissoient la place. Cet art de teindre les cheveux, a été inventé par Vénus même, lorsqu'elle étoit Reine de Chypre. Les Italiennes le mettent à présent beaucoup en usage ; la seule couleur blonde leur plaît ; & pour l'acquérir, elles s'exposent la tête toute nue au soleil. Quelle folie ! Anacréon & Pindare n'étoient pas de leur sentiment ; car l'un a peint les Muses, & l'autre sa maîtresse, avec des

cheveux noirs. Ovide étoit pour la couleur cendrée, qui est entre le blond & le noir, & qui tient néanmoins plus de celui-ci que de l'autre.

OCTAVIE.

Alphonse dit aussi plusieurs choses sur les qualités des yeux. Mais, Tullie, toi qui contes les choses si agréablement, & qui es savante sur toutes sortes de matières, qu'en penses-tu ? dis-m'en ton sentiment.

TULLIE.

Les traits les plus vifs & les plus dangereux de l'amour sont cachés dans les yeux. Chryseïs, qui faisoit les amitiés d'Achille, les avoit noirs ; & Catulle se tut de la beauté d'une personne, en disant qu'elle les avoit d'une autre couleur. Les Poètes néanmoins parlent avec éloge des yeux de Minerve, bien qu'ils fussent bleus ; ils les appellent des étoiles à cause de leur éclat, & du rapport qu'a leur couleur avec celle du ciel. Les Grecs aimoient les gros yeux, tels que Junon, Vénus & Hermione les avoient. Les petits ont aussi eu leurs adorateurs.

OCTAVIE.

Tout ainsi que pour tirer plus juste, les guerriers ferment la moitié des yeux, de même l'amour, par ses petits yeux demi-ouverts blesse plus profondément, & décoche ses traits les plus dangereux. La Reine Isabelle les avoit de la sorte ; & toi, Tullie, bien que tu ne les ayes pas fort grands, tu n'en es pas moins aimable : au contraire, leur vivacité en éclate bien davantage ; pour cela seul, tu plais.

TULLIE.

Il y a plusieurs opinions touchant la couleur du visage ; les uns sont pour les blanches, & les autres pour les brunes. Ces premiers ont un grand éclat ; mais il est de peu de durée elles ne sont pas vigoureuses, & leur jeunesse se passe en moins de rien. Il n'en est pas de même des brunettes : elles sont pour l'ordinaire robustes ; elles sont enclines au plaisir, & y sont fort propres, outre qu'elles ont la peau du corps fort douce & fort polie.

OCTAVIE.

Cornélie, sœur d'Isabelle, est blanche comme un lys, & celle-ci est tout-à-fait brune. Tu rirois, si je te racontois ce qui leur arriva à toutes deux la

premiere nuit de leurs noces ; comme l'une étoit froide & insensible, l'autre étoit ardente & invincible dans le débat.

TULLIE.

Fort bien. Mais achevons auparavant le portrait d'une belle femme. Presque tous sont d'accord des qualités que doivent avoir la bouche, les levres & les dents. Ils disent qu'une petite bouche est le véritable siege de l'amour ; & que les femmes qui l'ont de la sorte, ont la partie d'en-bas fort petite, & peu ouverte. C'est le sentiment de tous.

OCTAVIE.

C'est en quoi ils s'abusent ; & Ferdinand s'est plaint d'avoir été trompé par-là. Il épousa Frofine, dont la bouche étoit si petite, qu'elle en étoit admirée de tous ceux qui la voyoient. Eh bien ! la premiere nuit de leurs noces, Ferdinand qui espéroit que la bouche d'en-bas auroit du rapport avec celle d'en-haut, fut bien surpris de voir une porte cochere où il entroit sans difficulté. O la belle bouche ! dit-il, en baissant sa femme ; mais qu'elle est encore bien plus trompeuse ! Fais en sorte, ma chere Frofine, continua-t-il, qu'elle ne me séduise pas dans les autres choses, comme elle m'a menti dans celle-ci. Eh quoi, interrompit-elle, quel sujet avez-vous de vous plaindre ? on ne vous a point trompé : & si vous êtes si au large, ce n'est pas que je sois trop ouverte ; mais cela vient de ce que votre instrument est trop petit. Ferdinand sourit, & acheva l'affaire.

TULLIE.

Pour ce qui est des levres, je n'en trouve point de plus beau modele que les tiennes : elles sont rouges & élevées comme il faut ; il n'y a rien de plus agréable. Les dents doivent être blanches, polies, luisantes, rangées comme des perles à l'entrée de la bouche. Elles servent non-seulement de défense, mais aussi d'ornement ; elles sont ainsi disposées de la nature, comme pour conserver la plus éloquente de toutes nos parties, & qui exprime si bien nos pensées. Ah ! ma chere Octavie ! qu'elle est d'un grand usage dans les transports amoureux ; & que la douceur que ressentent deux amants, dans les baisers où elle a part, est grande !

OCTAVIE.

En effet, Tullie, pour moi je suis sensible à ce plaisir autant qu'on le peut être ; & lorsque Pamphile & moi nous baisons de la sorte, & que je sens deux

langues dans ma bouche, je suis hors de moi-même ; & la volupté que je goûte, me chatouille presque autant que le véritable déduit. Une Reine des Sarmates disoit que les baisers étoient la nourriture de l'amour ; que ce n'étoit pas assez d'approcher les aliments de la bouche, qu'il falloit les mettre au-dedans ; que sans cela, ce petit Dieu n'étoit pas plus heureux que Tantale.

TULLIE.

Le sein est aussi une partie capable de rendre la vie à l'amour, quand même il seroit prêt d'expirer. A la vue des tettons, un amant se réveille, il les baise, il les suce, & y prend un plaisir singulier. Les Phrygiens les aimoient quand ils remplissoient tout le sein ; pour moi, Octavie, je les trouve bien plus agréables, quand ils sont blancs, durs, fermes, & de telle grosseur qu'une seule main les puisse empoigner. Enfin, une femme, pour être d'une beauté achevée, doit avoir la peau, les dents & les ongles blancs ; les cheveux, les yeux & les sourcils noirs ; les joues, les levres & le dessous des ongles, un peu coloré de rouge. Les cheveux doivent être longs, & la main aussi ; les dents courtes, & les oreilles petites ; & la taille, pour être belle, doit être entre la grande & la médiocre. Le front doit être grand, les épaules larges, les sourcils séparés par un petit espace ; enfin, le corps doit être libre & dégagé, la bouche petite, & la partie d'en-bas médiocrement ouverte. Les fesses & les cuisses, doivent être grasses & bien fournies ; les doigts & le nez maigres, ou tout au moins peu chargés de matière ; les cheveux fins ; & la tête, les tettons, & les pieds petits. Il y en a qui estiment les cheveux naturellement frisés, & qui aiment celles dont le nez est aquilin. Enfin chacun a son goût, Octavie ; & c'est lui seul qui nous sert de raison dans le choix que nous faisons d'une personne.

OCTAVIE.

Tu fais, Tullie, qu'on remarquoit entre autres choses dans Lucrece, la beauté de ses fesses. Elle les avoit blanches, fermes, bien élevées ; enfin telles qu'il les falloit pour servir de coussin à l'amour, ou, si tu veux, d'enclume pour forger le genre humain.

TULLIE.

Chez les Grecs, celles qui avoient de belles fesses, étoient fort estimées ; ce seul avantage étoit capable de leur faire trouver des partis considérables :

c'étoit souvent tout leur bien ; & on peut dire que quand elles faisoient voir leur derriere à leur mari, elles lui montroient tout leur douaire. Ils étoient plus raisonnables sur ce point que nous, puisqu'ils prioient plus la beauté que les richesses. Mais revenons à ce que tu avois à me dire de Cornélie, & de sa sœur Isabelle.

OCTAVIE.

Oui, je le veux. Tu fais que Cornélie, ta cousine, fut mariée à dix-neuf ans, à Gordien, jeune homme fort robuste, & de l'âge de trente ans ; & qu'Isabelle sa sœur fut donnée à quinze ans à Remond, qui en avoit vingt-cinq. Cornélie, ainsi que je t'ai déjà dit, est blanche comme un lys, & Isabelle tout-à-fait brune. Eh bien, la premiere nuit de leurs noces, elles ne méritèrent pas la même louange pour le débat. Cornélie fut dépuclée sans grand travail ; & avec cela elle ne put faire que trois courses avec son mari ; elle fut lassée à la quatrieme : & Gordien, qui alla jusqu'à la neuvieme, la trouva pour lors sans mouvement, & à demi-morte. Isabelle, qui avoit tout appris, l'en railla le matin le plus agréablement du monde. Eh quoi ! lui dit-elle en riant, tu n'en peux plus, ma pauvre enfant ! il semble que tu soies du tombeau. Ah, Isabelle ! reprit Cornélie, si tu avois eu autant à souffrir que moi, tu serois peut-être autant fatiguée : je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Il est vrai, interrompit Isabelle, que tu es fort à plaindre ; neuf courses par nuit, c'est trop pour une fille aussi délicate que toi. Pour moi, douze ne m'ont pas lassée ; mais, sans doute, elles n'étoient pas si vigoureuses que les tiennes. Mais dis-moi, continua Isabelle, après être revenue de cet assoupissement, où l'excès du plaisir t'avoit plongée, comment as-tu reçu ton mari en grace ? car sans doute il étoit coupable de deux crimes, de n'avoir épargné ni la virginité, ni la vierge ; d'avoir immolé l'une à sa fureur, & d'avoir réduit l'autre aux abois, Cornélie fut poussée à bout : elle ne répondit rien ; & sa sœur la quitta en lui disant de se consoler, qu'elle en avoit encore plus fait que Minerve, & que toutes les Vestales ensemble.

TULLIE.

En effet, c'étoit seulement son coup d'essai ; elle est à présent plus vaillante, & le jeune Adolphe l'a trouvée fort vigoureuse.

OCTAVIE.

Dis plutôt qu'il l'a trouvée fort facile, & peu honnête ; la chasteté ne passe pas chez elle pour une vertu, mais pour un crime.

TULLIE.

Que veux-tu ? C'est par un esprit de charité & de compassion qu'elle a accordé à Adolphe ce qu'il desiroit : elle n'a pu voir un jeune homme si beau & si amoureux d'elle, sans en avoir pitié ; & la dévotion, de cette manière, a plus de part à leur divertissement que le crime.

OCTAVIE.

Il est vrai ; mais parlons d'autres choses. Il y a trois jours que je couchai avec Léonor. Ah, que nous passâmes agréablement le temps ! ah, qu'elle est lubrique ! Vénus n'auroit pu inventer tant de badineries. Elle me donna mille baisers, & je me souviens qu'elle me dit une fois : ah ! que je crains, ma chère Octavie, que l'amour ne se contente pas de cette sorte de baisers quand il sera en fureur ! que j'appréhende qu'il ne fasse un autre usage de cette bouche divine ! Je reprenois, continua-t-elle, il y a quelque temps, Valérie, de ce qu'elle souffroit que son mari, qui est un jeune homme Napolitain, abusât d'elle de cette manière ; mais elle me répondit qu'elle étoit aussi bien femme par le haut que par le bas, & qu'une femme mariée ne pouvoit avoir trop de complaisance pour son mari. Je demandai ensuite à Léonor, si elle n'avoit jamais éprouvé de semblable fureur. Je t'avouerai, me dit-elle, qu'Alphonse le tenta une fois sur moi ; je l'aime, c'est pourquoi je ne lui résistai pas beaucoup ; mais il en usa bien ; car après avoir fait quelques entrées & quelques sorties du lieu où je lui avois permis d'entrer, il se retira, & fit sa décharge dans l'endroit que la nature a destiné pour cela. Mais d'où vient, Tullie, que beaucoup de femmes ont du penchant & de l'inclination pour ce plaisir ? Elvire & Théodosie n'en goûtent jamais, à ce qu'elles m'ont dit, de plus parfait que lorsqu'elles fucent à loisir le Vit de leurs Amants. D'où peut venir ce dérèglement ?

TULLIE.

Je vais te l'apprendre. Prométhée avoit fait un homme ; il ne lui manquoit plus qu'un Vit pour être parfait : il prit de la terre moins grossière pour le former ; & avant que de l'appliquer, il le lava dans une fontaine qui étoit proche. Il fit ensuite de la même terre le corps de la femme, & leur donna à l'un & à l'autre la vie : la femme eut soif ; elle s'approcha de la fontaine où

le membre de l'homme avoit été lavé, elle s'inclina, & but : & c'est delà, Octavie, qu'est venu la sympathie du Vit de l'homme avec la bouche de la femme.

OCTAVIE.

Je crois, Tullie, que pour trouver du plaisir dans ce badinage, il faut avoir le goût dépravé ; & le Pere Chrisogon fait peut-être cela par un esprit de mortification : car il passe pour être fort vertueux.

TULLIE.

Je vais te faire rire d'un trait de sa vertu, qui est à remarquer. Emilie, que tu connois fort bien, étoit prête d'épouser un Capitaine François, qui étoit bien fait, & qui l'aimoit éperduement. Au moment que ce mariage tant désiré alloit être conclu, Emilie alla voir le Pere Chrisogon : elle eut un long entretien avec lui, & ce Tartuffe lui fit un discours si persuasif des avantages de la virginité, qu'il lui fit changer de résolution. Elle ne voulut plus entendre parler de mariage, & les larmes de son amant n'eurent aucun pouvoir sur son esprit. Elle s'alla jeter dans un cloître ; & sans réfléchir sur la nature de son engagement, elle y prit l'habit, de Religieuse, & y fit des vœux à la fin de l'année. Mais hélas ! cette ferveur ne dura pas toujours ; deux ans après, elle se repentit de ce qu'elle avoit fait ; elle pleuroit continuellement la perte de sa liberté ; elle ne soupiroit plus que pour son amant ; il étoit toujours présent à son esprit : & ce qui la mettoit au désespoir, c'est qu'elle ne voyoit point de remede à son mal. Dans ce grand embarras où elle se trouvoit, elle fit part de ses peines à sa sœur ; celle-ci lui promit de faire son possible, pour la tirer de son chagrin : en effet elle y réussit. Emilie reçut visite de celui qu'elle aimoit ; elle en fut engrossée en peu de temps ; il l'enleva de son Couvent, & l'emmena avec lui dans un lieu de sûreté. Eh bien, en veux-tu davantage ? O la belle dévotion ! elle devint la concubine de celui de qui, par dépit, elle n'avoit pas voulu être la femme. Le Pere Chrisogon ne mérite-t-il pas beaucoup de louanges, d'être venu à bout d'une si sainte entreprise, & d'avoir ôté, pour ainsi dire, une femme à son mari, pour la mettre entre les mains d'un ravisseur ? Tous ces gens-là tachent de se mettre en bonne odeur parmi le vulgaire ; ils ne font pas de même avec les sages qu'il est difficile de tromper ; ils préfèrent le grand nombre au meilleur, & les esprits foibles à ceux qui ont le discernement fin, & le jugement solide.

OCTAVIE .

Ce que j'ai oui dire de Livie, a beaucoup de rapport avec ce que tu me viens de raconter. Livie passoit pour une des plus sages filles de la ville, lorsqu'elle fut mariée à Alexandre Borgia ; elle se comporta si honnêtement avec lui qu'elle fut regardé de tout le sexe comme un modele de perfection ; & comme elle n'avoit point eu d'yeux que pour son mari, elle ne voulut plus paroître sitôt qu'il fut mort. Elle crut qu'elle ne pouvoit conserver la réputation qu'elle s'étoit acquise, qu'en se renfermant dans un Couvent ; elle suivit ces premiers mouvements ; & laissant aux mondains (c'est ainsi qu'elle parloit) les bagatelles qui faisoient leur amusement, elle prit en partage des biens & des richesses qui ne devoient jamais périr. Elle fut donc enlevée toute vive dans les ténèbres d'un cloître ; le révérend Pere Chrisogon conduisoit le Couvent : mais hélas ! elle n'y fut pas trois mois, sans s'appercevoir qu'elle n'étoit pas encore morte au monde, qu'elle avoit tant méprisé. Le Pere Chrisogon le reconnut, & la retira de ce tombeau. Il corrompit cette vertu qui avoit été jusques-là inviolable : *Oppressit tantus vir, tantam virtutem.*

TULLIE .

Dis plutôt que les vertus de l'un & de l'autre s'unirent ensemble ; *Virtus virtutem junxit.* Quand ces saints personnages prennent ces sortes de divertissements, ils en séparent toujours tout ce qu'ils ont de terrestre ; ils n'envifagent que le Ciel, & pour cela ils dirigent toujours leur invention.

OCTAVIE .

Tu veux dire leur intention : mais il faut que je te fasse part d'une autre histoire. Il y a quelque temps qu'un jeune homme, de la famille des Poncians dans le Portugal, conçut un amour extraordinaire pour une Religieuse du pays, qui s'appelloit Agnès. Il fut assez malheureux pour ne pouvoir trouver l'occasion de lui parler comme il souhaitoit ; afin de lui faire une déclaration de ce qu'il ressentoit pour elle, que fit-il ? Pour braver la fortune qui lui étoit contraire, il se déguisa en jardinier ; (il étoit fort robuste) il alla trouver l'Abbesse du lieu, & lui fit offre de son service ; il lui plut, & il fut reçu dans la maison pour vaquer à l'emploi qu'il avoit recherché. Cependant le bruit courut que la peste, ou quelque autre maladie contagieuse, étoit dans les maisons voisines du monastere. Toutes les

Religieuses en prirent l'épouvante, & sortirent toutes, excepté l'Abbesse & trois autres plus courageuses, à savoir Agnès, Gertrude, & Brigitte. Agnès étoit la plus jeune, & celle qui étoit cause que Marcel (c'étoit le nom de ce jardinier travesti) faisoit un tel personnage. Elle ne l'avoit vu qu'une fois sans lui pouvoir parler ; c'est pourquoi elle ne le reconnut point : elle en devint néanmoins amoureuse. Marcel s'en aperçut, & en fut ravi, tellement qu'il ne manquoit plus que l'heure du Berger, pour tirer cet amour caché de l'obscurité d'où il n'osoit sortir. Cette occasion si nécessaire à nos deux amants vint fort à propos. L'Abbesse descendant le soir d'un escalier fort obscur, fit un faux pas ; & tombant du haut en-bas, elle tira après soi Brigitte qui la suivoit. Les blessures que se firent ces bonnes Meres, les obligerent de garder le lit pendant plusieurs jours. Sœur Agnès profita de cet accident ; car le gouvernement du Monastere fut remis entre ses mains, & elle resta de la sorte maîtresse d'elle-même. Un jour donc que toutes les Religieuses prenoient un peu de repos après-midi, & que tout-étoit dans un profond silence, Agnès se promenoit seule dans le cloître, en s'entretenant de son amour, & des moyens nécessaires à sa réussite. Pendant ce moment de rêverie, Marcel vint au-devant d'elle, elle le reçut à bras ouverts ; & après quelques paroles, ils goûterent ce plaisir pour lequel ils soupiroient depuis long-temps. Le lendemain, du consentement d'Agnès, Marcel dressa des embûches à Gertrude. Son pucelage étoit mûr, & de l'âge de vingt-cinq ans ; elle fut difficile à gagner : néanmoins l'amour, à qui tout cede, en vint au bout. Il l'a renversa dans un petit cabinet du jardin où il la rencontra ; elle résista un peu, mais elle fut la plus foible : il la troussa, il leve ses jupes, lui apprend ce qu'il avoit enseigné à sa compagne, & lui en fit deux leçons consécutives. Agnès se présenta devant elle, sitôt que l'affaire fut faite ; mais elle n'osa presque lever la vue pour la regarder, tant elle étoit honteuse. Il ne restoit plus que Brigitte ; elle eut son tour peu de temps après, & Marcel la fit passer par l'étamine comme les autres.

T U L L I E .

Eh quoi ! la bonne mere n'en goûta-t-elle point ?

O C T A V I E .

Ecoute seulement, elle y viendra bientôt. Un jour que la sœur Agnès étoit avec elle, elle se plaignit qu'elle avoit bien de la peine à se remettre de sa chute ; qu'elle se sentoit toujours foible ; & que la douleur de son bras droit,

où elle s'étoit blessée, n'étoit presque point diminuée. Vraiment notre mere, reprit sœur Agnès, je n'en suis point surprise, vous prenez trop de chagrin ; la moindre affaire vous inquiette, & vous ne considérez pas qu'il n'y a que le divertissement qui puisse vous rendre votre premiere santé. Mais quel divertissement voulez-vous que je prenne ? dit l'Abbesse. Il faut prendre, dit sœur Agnès, tous ceux que l'occasion vous présente, sans examiner scrupuleusement s'ils n'ont rien de défectueux ; quand il y va de la vie, nous ne devons rien négliger pour nous la conserver, si nous ne voulons être homicides de nous-mêmes ; & ce seroit un crime bien plus considérable que tous ceux qui peuvent renfermer les plaisirs les moins permis. La Mere vénérable se laissa persuader ; elle se loua beaucoup des soins & des assiduités que Marcel lui avoit rendus. Gertrude & Brigitte entrerent, & acheverent d'en faire l'éloge. Ah, notre Mere ! disoit Brigitte, nous n'avons point encore eu un garçon plus accompli que celui-là ; il chante & danse agréablement, & fait tout ce qu'il veut de son corps. L'Abbesse, pour se retirer de la tristesse que lui causoit la maladie, le fit appeller dans le dessein de s'en divertir ; il vint. Eh bien ! lui dit-elle, j'ai appris que vous chantiez & que vous dansiez fort bien ; voulez-vous nous chanter quelque air nouveau ? Il ne se fit pas beaucoup prier, il chanta, & il plut : elle lui dit de danser ; il demanda quelle danse elle souhaitoit ? celle que vous savez le mieux, reprit-elle. Ah ! dit-il, j'en fais une bien jolie ; quoiqu'elle ne soit pas nouvelle ; elle s'appelle *le Pouffe avant* ou *le Menuet redoublé*. *Le Pouffe avant* ! dit l'Abbesse ; je n'en ai point entendu parler : il faut, sans doute, qu'elle soit nouvelle ; car elle n'étoit pas en usage quand je sortis du monde. Vous m'excuserez, reprit Marcel, & vous ne l'ignorez que parce que vous ne l'avez jamais dansée. L'Abbesse ne répondit rien ; & Agnès, Brigitte & Gertrude, qui craignoient que leur présence n'empêchât leur mere d'agir librement, se retirerent & la laisserent avec son infirmier. D'abord qu'elle se vit seule, elle connut les embûches ; Marcel, profitant de l'embarras où il la voyoit approcha du lit, lui, donna un baiser, lui mit une main dans le sein, & glissa l'autre sous sa jupe. Elle s'écria, elle appella à son aide ; mais toutes les Religieuses étoient sourdes à ses paroles. Marcel la presse ; & dans le moment qu'il est prêt de faire entrée dans ce con vénérable, elle le repoussa avec aigreur : Misérable coquin ! lui dit-elle, oses-tu me violenter de la sorte ? Marcel sourit, & lui dit : Quand vous saurez, Madame, que celui qui vous parle est un Gentilhomme de la famille des Poncians, & par conséquent

vosre parent, vous ne ferez peut-être pas si rigoureuse. Elle le reconnut ; Marcel ne lui donna pas le temps de faire là-dessus les réflexions qu'elle auroit sans doute faites, & il continua ses poursuites. La bonne Mere, qui n'avoit que trente ans, n'étoit pas tout-à-fait insensible ; elle succomba, l'affaire se fit, & *le Menuet redoublé* fut dansé de l'une & de l'autre, pendant qu'Agnès, Brigitte & Gertrude chantoient l'épithalame à la louange de leur Adonis.

TULLIE.

A ce que je vois, Marcel n'étoit pas extraordinairement membru, puisqu'il vint si facilement à bout de ces vénérables pucelages.

OCTAVIE.

Tu te trompes ; il en est fort bien partagé, & la raison que tu en apportes n'est pas bonne, puisque c'est la commune opinion qu'une fille peut souffrir un homme, pourvu que la grosseur de son membre n'excede pas celle de son bras. Connois-tu Clémence, qui fut mariée, il y a huit jours, au Vicomte Rodolphe ?

TULLIE.

Oui, je la connois : elle est fort belle, & fort agréable ; mais elle est d'une complexion tendre & délicate.

OCTAVIE.

Tu sauras que toutes les amies pleuroient de compassion la veille de ses noces. Rodolphe passe pour monstre, quoique son membre n'ait que six pouces de long ; mais la grosseur en est prodigieuse : elles avoient pitié de cette pauvre enfant, qu'elles prévoyoient devoir être déchirée & mise en pieces. Elles représenterent à sa mere le peu de proportion qui étoit entre ce couple ; celle-ci en consulta Sabine sa sœur, qui lui dit son sentiment, & en parla ensuite à Clémence. Vous savez bien, ma niece, lui dit-elle, que vous êtes destinée pour le Vicomte Rodolphe ; mais, vous ignorez peut-être que c'est un homme qui ne pourra vous dépuceler sans vous faire des maux étranges ; & même, selon les apparences, il aura bien de la peine à en venir à bout, tant son membre est monstrueux. Je vous avertis de cela, continua-t-elle, afin que vous ayiez bon courage, & que vous enduriez patiemment toutes les douleurs qui sont inévitables aux nouvelles mariées : qu'en dites-vous ? Il suffit ma tante, reprit Clémence, que j'aime extrêmement, pour que

l'amour me donne des forces pour soutenir ces attaques que vous me représentez devoir être si furieuses. Je le souhaite, mon enfant, dit Sabine, & je desire qu'elles ne te manquent point. Mais laisse-moi voir, poursuivit-elle, si ta partie est bien disposée pour cela : elle passa aussi-tôt sa main sous sa chemise, & la porta dans l'endroit qui devoit être si maltraité ; elle en ouvroit les levres, elle les manioit, & faisoit entrer le doigt le plus avant qu'elle pouvoit. Ah, ah, ah ! s'écria Clémence, retirez-vous, vous me chatouillez trop vivement, & vous m'excitez à un plaisir que je ne connois point. Sabine retira sa main : Ah, mon enfant, dit-elle à Clémence, que ta partie est avantageusement placée ! qu'elle est aimable ! elle est telle que Vénus la souhaiteroit pour ses filles. Je t'avoue qu'elle est un peu étroite ; mais il n'y a point de remède : il vaut mieux endurer une nuit, pour être heureuse le reste de tes jours, que d'augmenter le nombre de ces vierges folles, qui n'ont jamais goûté le plaisir. Pour t'achever cette histoire, tu sauras qu'elle soutint vigoureusement six assauts la nuit suivante : elle fut mise en pièces sans verser une larme ; & au troisième coup, cet instrument furieux se logea tout entier au-dedans. Enfin, elle fut dépucelée, & jamais fille n'a paru plus ferme & plus constante. Il sembloit le matin, à voir leurs draps, qu'ils eussent fait une boucherie de leur lit, tant il étoit rempli de sang. Clémence se ressentit de toutes ces fatigues quand elle fut levée ; car à peine pouvoit-elle se tenir debout, bien-loin de pouvoir marcher.

T U L L I E .

Ce discours me fait souvenir du pere Théodore, dont tu n'as pas achevé l'histoire.

O C T A V I E .

Je vais la poursuivre. J'étois étendue tout de mon long sur le lit où il m'avoit jetté, dans une posture assez commode pour lui & pour moi, lorsqu'il m'enconna. La longueur de son instrument ne lui permit pas d'entrer tout au-dedans ; il en resta quatre pouces de long au-dehors, que je pressois vivement avec mes doigts. Un moment après, il déchargea : Ah, bonté de Vénus, quel ravissement ! je crus que tout ce que la volupté avoit jamais eu de sensible, que tout ce qu'elle pouvoit avoir pour le présent, & que tout ce qu'elle auroit à l'avenir de douceurs, s'étoit assemblé dans cette partie, où il se faisoit le débat. Je m'imaginai être métamorphosée en Déesse, & être placée dans le ciel, tant le plaisir que je ressentois étoit excessif.

Enfin, ce contentement cessa, & je reconnus que j'étois encore en terre : mon adverfaire se retira la tête baissée ; & quoiqu'il eût combattu vaillamment, je restai néanmoins victorieuse.

TULLIE.

Tu triomphois de Théodore, pendant que ta mere disputoit sans doute la victoire avec le Pere Chrisogon.

OCTAVIE.

O la plaisante farce ! tu vas rire, Tullie, si tu veux m'entendre. Quand nous eûmes achevé, Théodore & moi, je lui demandai s'il vouloit que nous allassions voir à quoi le Pere Chrisogon & ma mere passoient le temps. Je le veux bien, reprit-il ; mais quelque plaisir qu'ils prennent, il ne peut pas être si grand que celui que j'ai goûté avec vous, belle Octavie. Il dit cela, en me donnant un baiser. Je sortis, il me suivit à petit bruit ; nous montâmes au-dessus de la chambre où le jeu se faisoit. Il y avoit une petite fente, d'où l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit au-dedans sans être vu.

TULLIE.

Je m'étonne comment Sempronie, qui fait qu'une femme prudente doit tout craindre quand elle se divertit, ne s'est point apperçue de cette ouverture. La pauvre Lucie, femme d'Ulric & sœur de Fonseque, pensa périr misérablement par un stratagème semblable, que lui dresserent ses ennemis. Elle avoit un jeune serviteur fort bien fait, de l'âge de seize ans, qui s'appelloit Florent ; il étoit fort, aimable, & digne de l'affection qu'elle conçut pour lui. Ils auroient été plus heureux dans leurs amours, si Pélagie, qui étoit, une fille de chambre de la maison, eût été moins sensible aux belles qualités de ce jeune homme ; mais elle en devint éperduement amoureuse, & par conséquent la rivale de sa maîtresse. Le mépris qu'elle connut que Florent faisoit de sa personne depuis qu'il étoit dans les bonnes graces de Lucie, la mit au désespoir ; elle conçut mille desseins de malice pour troubler cette intelligence : mais voyant que toutes ses ruses avoient été de nul effet, elle ne pensa plus qu'aux moyens de les perdre entièrement. Pour en venir plus facilement à bout, elle perça deux ou trois planches, dont les ouvertures donnoient lieu de voir tout ce qui se pouvoit passer entr'eux. Un jour donc de grand matin qu'Ulric étoit allé à la chasse, Lucie fit appeller Florent : il entra aussi-tôt dans la chambre, où il la trouva sur son lit,

couchée d'une manière à donner de l'amour au plus froid de tous les hommes. Elle avoit tout le sein & les cuisses découvertes, le visage riant, & tout le reste du corps si négligemment caché, qu'elle n'étoit pas fâchée d'être vue dans cette posture. Pélagie, que la jalousie animoit ; alla avertir Judith, sœur d'Ulric, du commerce de nos deux amants, & de l'occasion qui se présenteoit de le découvrir : celle-ci ne vouloit point de bien à Lucie depuis long-temps ; elle vint donc, & regarda attentivement tout ce qui se passoit dans la chambre. Florent prioit Lucie d'avoir compassion de lui, d'avoir égard à l'excès de son amour, & de lui accorder la faveur pour laquelle il soupироit jour & nuit. Il la pressoit, mais elle le repoussoit toujours. Je ne refuse point ton affection, mon cher Florent, lui disoit-elle ; mais pour te permettre la moindre chose qui me déshonore, c'est ce que je ne ferai jamais, pas même si les Rois l'exigeoient de moi. Je ne refuse point ce que je te puis accorder, contente tes yeux & tes mains, regarde & manie tout ce que tu voudras, je ne m'y oppose pas ; mais ne prétends pas passer plus avant. Après ces paroles, elle se découvrit, & se vit voir toute nue à Florent. Ah ! ma Reine, disoit-il, n'est-ce pas me refuser tout, que de me défendre si étroitement ce qui peut seul me donner le véritable plaisir ? ah ! que vous êtes cruelle, de prescrire de si rigoureuses loix à notre amour ! Tout au moins, continua-t-il, (en montrant son instrument qui prenoit feu à la vue de tant de beautés) que vos belles mains, aimable Lucie, me soulagent un peu pendant que je vous contemplerai à mon aise. Je t'entends, lui dit-elle ; avoue donc que je suis bien bonne, & regarde combien tu m'as d'obligations : elle fit ce qu'il vouloit, elle prit son invention, & l'excita doucement à la décharge, pendant que Florent de son côté lui rendoit un semblable office. Courage, courage, disoit-il d'abord, plus vite, plus vite, & un peu après ; ah ! doucement, ma chère Lucie, ne faites pas sitôt finir le plaisir ! ah, ah ! je n'en puis plus. En disant cela il déchargea sur un linge qui étoit tendu à dessein, & s'appuya sur Lucie, qui goûta aussitôt le même plaisir. Mais hélas ! Octavie, cette joie fut bientôt suivie de tristesse. Judith entra dans la chambre comme une lionne, traita cette pauvre enfant d'infâme & d'adultère ; elle la fit lever promptement ; & étant assistée de Pélagie, elle la conduisit dans un Bordel. Ah ! ma sœur, disoit Lucie, faites de moi ce que vous voudrez, pourvu que vous donniez la liberté à Florent. C'est moi qui suis coupable, & qui ai commis le crime, si c'en est un néanmoins que d'avoir fait une légère badinerie. Je ferai, dit Judith, ce que

je jugerai à propos ; suivez-moi seulement. Florent fut enfermé, sans donner connoissance aux autres serviteurs, de la raison pourquoi on le faisoit ; & Lucie fut menée au Bordel. Ce fut là où Judith, s'étant enfermée avec elle dans une chambre, lui dit qu'il falloit qu'elle se résolût d'être bouclée ; où bien de se préparer à mourir. A ces paroles, les larmes tomberent des yeux de Lucie. Ah ! ma chere sœur, dit-elle à cette Mégere, ayez compassion de moi, & ne punissez pas si rigoureusement une si petite foiblesse. Judith étoit inexorable, & la fit promptement dépouiller ; il ne lui restoit plus que sa chemise, qu'elle lui ôta : l'amour attendrit le cœur de cette tigresse ; elle ne put voir la beauté du corps de Lucie, sans en devenir elle-même amoureuse ; & comme changée en une autre personne, elle se jeta au col de cette pauvre affligée, & la baisa avec une ardeur extraordinaire. Ah ! ma chere enfant, lui dit-elle, que tu es agréable dans ta tristesse même ! ne crains plus rien, si tu veux être à moi, & avoir Florent en averfion. Lucie lui promit tout ce qu'elle voulut. Ah ! que je t'aime, & que je suis fâchée de t'avoir ainsi affligée ! n'y pense plus, songe seulement à m'aimer aussi tendrement que je te chéris : je veux coucher cette nuit avec toi ; mon frere est absent, & je te servirai de mari occupant sa place.

OCTAVIE.

Ah ! ah ! ah !

TULLIE.

Elle y coucha en effet, & remplit tout le lit de ses fureurs : elle donna mille baisers à Lucie, & la fatigua plus par ses secouffes, qu'elle ne l'auroit été dans les embrassements de son mari. Judith s'appaisa de la sorte, & donna la liberté à Florent, avec défense néanmoins de ne point entrer dans la chambre de sa maîtresse. Le pauvre enfant en étoit au désespoir, il en mouroit de déplaisir : il va trouver Pélagie, fait semblant d'être outré contre Lucie, & de ne vouloir plus être qu'à elle ; il lui parle en amant passionné, elle le crut, ils firent l'affaire ensemble, & ce fut par cet artifice qu'il recouvra le moyen de jouir de sa maîtresse. Ah, Pelagie, lui dit-il, (dans la chaleur de leurs embrassements) je t'aime ; tu souffres que je sois maltraité de Lucie, qui me méprise, & qui me regarde à présent comme un esclave ! ah ! si tu voulois, j'en prendrois bien vengeance ! Et quelle vengeance, dit Pélagie ? est-ce que tu veux la punir par sa volupté même ? Ah, Dieux ! reprit Florent, j'aimerois mieux chevaucher Thifiphone, & coucher avec les Furies, que d'avoir

affaire avec cette ingrate. Promets-moi donc de m'être toujours fidele, dit Pélagie. Je te le jure, reprit-il, & je t'engage ma parole que je n'en aimerai d'autre que toi.

OCTAVIE.

Il ne vit donc plus Lucie depuis ce temps-là ?

TULLIE.

Il eut toute la liberté de la voir, depuis qu'on crut qu'ils étoient en mauvaise intelligence. Il l'alla donc trouver une après-dînée qu'elle étoit seule dans sa chambre. Lucie pleura d'abord qu'elle le vit entrer, parce que c'étoit la première fois depuis leur désastre. Eh bien, mon enfant, lui dit-elle, nous avons passé un mauvais pas. Oui, reprit-il en soupirant, & je n'en ai appréhendé les dangers que pour vous ; mais à présent j'ai détruit leur artifice par un stratagème. Je le fais, dit Lucie, & tu as agi spirituellement. Judith est contente, & m'aime passionnément, quoique je l'aye en aversion : c'est pourquoi il n'y a plus rien à appréhender de son côté. Cependant Florent étoit tout en feu, Lucie s'en aperçut ; & le regardant avec des yeux languissants, elle lui donna un baiser : Ah ! mon cœur, lui dit-elle, je me meurs, je t'aime trop, & c'est toi qui es la cause de toutes mes foiblesses ! Ah ! ma chere maîtresse, répondit-il, ne croyez pas que je sois insensible ; je ressens les mêmes mouvements que vous, & je connois qu'il n'y a que vous qui puissiez les apaiser : nous sommes seuls ; ceux qui pourroient nous surprendre sont hors de la maison ; en un mot, nous n'avons rien à craindre. Elle rougit à ces paroles ; il la baise, il l'embrasse, & enfin, après un peu de résistance, il en reçoit la dernière faveur. Voilà, Octavie, comme les choses se passerent : pardonne-moi cette digression que j'ai faite insensiblement, & revenons au Pere Chrisogon.

OCTAVIE.

Quand nous fûmes arrivés dans l'endroit d'où nous pouvions voir ce qui se passoit, nous aperçûmes le pere Chrisogon assis sur le bord du lit avec ma mere, qu'il tenoit par la main. Eh bien, ma Sainte, (c'est ainsi qu'il l'appelloit) que pensez-vous que fait le pere Théodore avec Octavie ? Je m'en doute bien, reprit-elle, car j'ai entendu sa voix comme si elle eût pleuré ; assurément il lui parle du mépris du siècle, que le chemin du paradis est difficile, & que les tourments de l'enfer sont terribles. Ah, ah ! vous n'y

êtes pas, dit le pere Chrisogon en riant ; il force cette pauvre enfant avec un Vit plus terrible que tous les Diables ensemble, quand il est en fureur, & c'est delà que proviennent ses cris. J'aime beaucoup Théodore, continua-t-il, en parlant à ma mere ; & je lui aurois même fait part de ma fortune, si l'amour extrême que je te porte me l'avoit pu permettre : mais j'aime avec trop d'excès, & je porte même envie à ton mari de ce qu'il partage des plaisirs qui ne devoient être goûtés que de nous deux. Ne voulant donc point avoir d'associé dans mes amours, j'ai conseillé Théodore de tenter fortune auprès d'Octavie, & je lui en ai fait espérer une bonne issue. En achevant ces paroles, il la renverfa sur le lit : O mon Amour ! disoit-il, anime par tes baisers ces mouvements à demi-languissants. Je veux mal, reprit-elle, à cette robe ridicule, qui me cache les beautés de ton corps. Ah ! que cet habit est incommode ! à quoi bon le faire d'un si grand volume ? relève-le donc. Il obéit, & elle vit aussi-tôt cet instrument philosophique qui commençoit à prendre feu ; elle l'apostropha plaisamment. Ah ! voilà, s'écria-t-elle, ce superbe Roi des Vits, qui est à présent lâche, sans courage, & à demi abattu ! regarde ton ennemie, disoit-elle, qui t'appelle en duel, & te défie au combat. Ah ! ma chere Sempronie, reprit Chrisogon, si tu veux qu'il soit bientôt en état, quitte ces vêtements, qui ne sont pas moins incommodes que les miens ; tu es plus belle toute nue, qu'avec tout ces vains ornements. Elle les quitta, & il ne lui restoit plus que sa chemise, qu'il tira lui même. Elle baissa les yeux quand elle se vit toute nue. Ah ! Tullie, qu'elle a le corps blanc & bien proportionné !

TULLIE.

Je le fais.

OCTAVIE.

Cependant le Pere Chrisogon paroissoit le plus impatient du monde ; il tournoit ma mere d'un côté & d'autre, sans rien faire : Ah ! ma chere Sempronie, lui dit-il après, mettez-vous dans cette posture que j'aime. Aussi-tôt elle écarta les cuisses, & le Pere Chrisogon les élevant sur ses épaules, l'enconna avec vigueur. Théodore qui confidéroit attentivement tout ce badinage, en fut ému. Ah ! ma chere Octavie, me dit-il, c'en est assez, ma curiosité est satisfaite ; je n'y puis plus résister ; allons faire nos affaires de notre côté. J'y consentis, nous nous en allâmes. Il me fit mettre sur le lit, dans une posture plus commode que celle où j'avois été auparavant ; il tira

son instrument : Ah, Dieux ! quand j'y pense, j'en ai frayeur. Je le mesurai par curiosité ; le croiras-tu ? Tullie ; il avoit treize pouces de long, sa grosseur étoit proportionnée, & à peine pouvois-je l'empoigner, *Tantæ molis erat !* Je tremble, lui dis-je, à la vue d'une machine si furieuse ; j'apprehende que vous ne me mettiez en pieces. Ne craignez point, dit-il, avant que d'en avoir fait l'épreuve. En disant cela, il se jetta sur moi en m'écartant les cuisses ; je reçus ce nouvel hôte avec une intrépidité admirable ; il presse, il secoue, & enfin m'enivre de cette douce ambrosie qu'il répandit avec abondance. Je déchargeai presque aussi-tôt, avec un si doux chatouillement, que j'en perdis la parole, & ne faisois que soupirer. L'affaire faite, d'un coup de cul je fis sortir Priape de son gîte, & donnai un baiser à mon cavalier, & nous nous séparâmes ainsi. Voilà, Tullie, ce qui s'est passé entre Théodore & moi.

TULLIE .

Fort bien. Mais il faut, devant que de nous quitter, que je te fasse le récit des circonstances de la mort de Clémence, si tu ne les fais pas.

OCTAVIE .

Non ; oblige-moi de me les apprendre, car j'y ai été fort sensible.

TULLIE .

Tu sauras que Victor, cousin de Rodolphe, qui est un jeune Gentilhomme fort aimable, & qui, il y a quelque temps, avoit conçu beaucoup d'amitié pour Gétulie, étoit toujours auprès d'elle, & lui rendoit des assiduités qui devoient être apparemment suivies de quelques faveurs, si elle eût été moins fiere. Mais il n'y profita de rien ; & après l'avoir traitée d'ingrate & de cruelle, il rompit avec elle pour jamais. Ne sachant, après cette rupture, où placer ses affections, il jetta la vue sur Clémence, qui étoit mariée à Rodolphe : tu sais qu'il n'y avoit rien de plus aimable que cette jeune femme. Il lui plut ; mais de l'humeur qu'elle étoit, il n'y avoit pas beaucoup à gagner auprès d'elle. Elle souffroit bien d'être aimée, mais il ne falloit pas prétendre d'en venir aux effets ; *volebat diligere, nolebat subigi*. Victor reconnut bientôt le peu d'espérance qu'il avoit de réussir dans son amour ; il ne put néanmoins le modérer, tant il étoit charmé des belles qualités de celle qu'il chérissoit. Il se plaint auprès d'elle, & se sert de toutes les expressions les plus tendres pour la rendre sensible à son mal ; mais c'est sans effet. Si

vous m'aimez, lui disoit-elle, vous ne devez pas souhaiter de me faire commettre un crime ; je préfère l'honnêteté à la vie, sans laquelle elle me deviendrait odieuse, & n'auroit plus de charmes pour moi. Aimez en moi ce que vous y trouvez d'aimable, j'y consens de tout mon cœur ; & tant que votre amour sera raisonnable je vous chérirai tendrement, En disant cela, elle lui donnoit des baisers, *sed oscula frigida*, & qui n'étoient point animés de cette ardeur que la Mere des Amours nous inspire. Vous voulez donc que je meure lui disoit Victor, & que je sois la victime de cette vertu qui vous séduit ? J'y consens si vous croyez pouvoir honnêtement faire mourir un homme qui vous aime. Il tomba en effet malade de déplaisir quelques jours après, & son mal s'accrut tellement, que les Médecins désespérèrent de sa vie. Rodolphe étoit au désespoir de perdre un parent si accompli, & dans la fleur de son âge. Clémence pleuroit, & n'étoit pas moins affligée que son mari, parce qu'elle savoit qu'elle étoit la cause de sa maladie. Rodolphe voulut qu'elle allât voir Victor, d'autant que, dans la force de son mal, on lui avoit entendu appeler Clémence. Elle y alla ; & lorsqu'il la vit près de son lit, où il pleuroit, il sourit. Il fit sortir ensuite tous ceux qui étoient dans sa chambre, & pria Clémence de rester seule avec lui. Eh ! de quoi pleurez-vous ; lui dit-elle, pauvre mourant ? Je vous obéis ; vous m'avez condamné à la mort, & voici que je meurs. Ah Dieux ! dit-elle en essuyant ses larmes, que vous êtes cruel de m'affliger encore dans la douleur que j'ai de votre mal ! non, vivez, je vous l'ordonne, ou bien je vous suivrai de bien près, moi, dit-elle, que vous appelliez votre vie & votre Amour. Vivez donc, & vous aurez sujet d'être content de moi. En lui disant cela, elle lui donna un baiser, & ce baiser le tira du tombeau. Il recouvra la santé en peu de jours ; & sitôt qu'il fut sur pied, alla trouver Clémence : (Rodolphe étoit absent pour un mois) eh bien, lui dit-il, vous savez à quel prix je me suis rendu ; où est cette vie que vous m'avez promise ? car vous m'en avez fait espérer une meilleure que celle que je menais auparavant. Clémence tâchoit de l'entretenir d'espérance, & ne lui accordoit rien. Quelque temps après, l'Empereur Charles-Quint lui donna le commandement d'une de ses armées, & lui ordonna de partir au plutôt pour l'Italie. Il alla en donner avis à Clémence ; & malgré toutes les résistances qu'elle apporta à son dessein, il en vint à bout : elle succomba, & lui accorda enfin cette grâce pour laquelle il soupiroit depuis si long-temps. Le combat fut rude ; le choc se renouvelle quatre fois, & la nuit sépare nos Amants. Sitôt que Victor fut parti,

Clémence se repentit de ce qu'elle avoit fait, elle en eut horreur. Ah ! malheureuse que je suis ! disoit-elle ; ne m'étois-je conservée chaste, que pour m'abandonner comme j'ai fait ? Quoi ! oserai-je seulement regarder le Ciel, après m'être rendue si criminelle ? où fuirai-je ? que deviendrai-je ? Ah ! Il n'y a que la mort qui puisse me laver d'une telle infamie ! Elle se condamna donc, elle passa la nuit sans reposer ; & ne prit aucune nourriture le lendemain : elle ne faisoit que pleurer & soupirer. Victor la vint voir la veille de son départ pour l'Italie ; il fut bien surpris de la trouver dans les pleurs & les gémissements. Ah ! qu'est-ce que je vois ? misérable que je suis ! s'écria-t-il ; quoi ! ne m'avez-vous donné la vie, aimable Clémence, que pour vous l'ôter ? Il voulut en même-temps la baiser, mais elle le repoussa rudement. Retirez-vous lui dit-elle ; vous êtes un enchanteur qui m'avez séduite : il n'y a point de punition qui puisse effacer mon crime, si ce n'est la mort. Je m'y prépare, oui, il faut mourir. Si vous êtes sérieusement dans cette résolution, dit Victor, vous aurez un compagnon. Eh quoi ! continua-t-il, est-ce ainsi que vous abusiez de ma crédulité, & que vous me tiriez de tombeau pour me faire mourir d'une mort plus cruelle que celle que j'aurois soufferte ? Non, non, Clémence, poursuivit-il, vos manières me touchent vivement ; & si vous ne cessez de vous traiter avec tant de rigueur, je vais me percer de ce poignard. Clémence qui le vit prêt à faire ce qu'il disoit, le retint : Ah ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous faire, mon cher Victor ? Je vous assure de mon amour & de ma vie, & conservez la vôtre. Quoi ! voulez-vous me refuser ? Non, lui dit-il, je vous l'accorde. Je vous demande encore une chose, dit-elle ; promettez-moi de me l'accorder. Est-il quelque chose, dit-il, que je puisse vous refuser ? parlez. C'est, continua-t-elle, que nous nous aimions l'un & l'autre d'un amour fraternel & honnête : si vous ne le voulez pas, dit Clémence, vous me condamnez à la mort ; je croirai que ce ne sera pas moi que vous aimerez mais votre plaisir. Cela déplut à Victor ; il prit congé d'elle sans lui marquer son déplaisir, lui recommanda sa santé, & lui dit qu'il lui obéiroit avec exactitude dans ce qu'elle lui demandoit. Elle fut ravie de son consentement, & reprit en peu de temps son embonpoint, que le jeûne & le chagrin lui avoient ôté. Son amant fit son voyage, & elle se ressentit bientôt de son absence : car rappelant dans son esprit ce qu'elle lui avoit permis, elle ne faisoit que pleurer & soupirer. Elle n'osoit pourtant s'abandonner entièrement à la douleur, de crainte d'être parjure. Quatre mois après, elle reçut la nouvelle de la mort de Victor, qui

avoit été tué à la bataille de Pavie, où le Roi François I fut pris. Ce fut pour lors que sa constance manqua de forces : elle tomba malade de douleur quelque temps après ; elle ne voulut prendre aucun aliment, & se laissa misérablement mourir de faim. Rodolphe qui ne la quittoit point dans cette extrémité, & qui fondoit en larmes près de son lit, lui demanda un moment avant qu'elle mourut, pourquoi elle paroissoit si indifférente pour la vie, puisqu'elle favoit qu'elle perdoit un mari qui l'aimoit si tendrement ? Ah ! lui dit-elle d'une voix mourante, vous étiez digne d'une femme plus sage & plus honnête que moi : j'ai violé la foi que je vous avois donnée ; & pour l'expiation d'un tel crime, je me suis condamnée moi-même à mourir ; ayez compassion de moi, & me pardonnez. En achevant ces paroles, elle expira entre ses bras. Admire, Octavie, la vertu de cette femme : *in culpâ fœminam vides, in pœnitentia heroinam.*

OCTAVIE .

Tu te moques de moi, Tullie, & tu ne parles pas sérieusement, d'appeller vertu une action de désespoir.

TULLIE .

Le désespoir n'est pas toujours blâmable. Lorsque Caton se tua lui-même après avoir perdu toute espérance de son salut & de celui de la République, il n'en fut que plus estimé ; son action passa pour héroïque. Clémence ne voyoit aucune apparence de pouvoir recouvrer son honneur qu'elle avoit perdu, elle fait de même. Elle mérite donc d'être louée comme une femme forte & vertueuse.

OCTAVIE .

Je ne trouve qu'une chose qui puisse l'excuser, qui est la crainte qu'elle pouvoit avoir d'être découverte de son mari ; car pour moi, dans une pareille occasion, je me donnerois mille fois la mort, plutôt que de m'exposer à la recevoir d'un furieux.

TULLIE .

C'est bien mon sentiment ; & j'aimerois mieux périr par mes mains que par celles de mon mari. N'admires-tu point l'inhumanité des hommes, qui nous défendent des plaisirs auxquels ils s'abandonnent indifféremment ? Ils estiment déshonneur, de pardonner à une femme que les tigres même épargneroient dans leur fureur.

OCTAVIE .

Je crois encore que cette fureur des hommes qui nous traitent avec tant de rigueur, vient beaucoup de la coutume ; parce qu'il y a des pays où non-seulement les femmes sont communes, mais même où un mari donne de l'argent à celui qui couche avec la sienne la première nuit de ses noces ; ce qui ne pourroit être, si la jalousie y régnoit.

TULLIE .

Tu as raison, il n'y a que cette coutume qui gouverne tout ; il n'y a rien de juste ou d'injuste de soi-même, rien de bon ou de mauvais dans les mœurs, l'usage seul qualifie toutes choses. Si ces vérités étoient connues d'une infinité de scrupuleuses, elles reconnoitroient bientôt leurs sottes opinions ; & examinant à la règle d'une droite raison, les nécessités naturelles, elles trouveroient dans la vie bien plus de douceurs qu'elles n'en éprouvent. Pour vivre heureuses dans ce monde, nous devons ôter toutes les préventions de notre esprit, en effacer tout ce que la tyrannie d'une mauvaise coutume peut y avoir imprimé, & conformer en suite notre vie à ce que la nature pure & innocente demande de nous.

OCTAVIE .

Je vous ai bien des obligations, Tullie, puisque sans vous je serois encore dans l'aveuglement : car l'effort de mes premières connoissances, des mauvaises habitudes, & le torrent de la multitude m'auroient sans doute emportée, si les solides instructions que vous m'avez données ne m'eussent fait changer de sentiment, en me faisant connoître la vérité.

TULLIE .

Tu ne te lasses point à causer, & tu ne prends pas garde que voilà tantôt la journée passée : remettons nos entretiens à une autre fois ; baise-moi avant que de sortir : adieu, mon cœur.

OCTAVIE .

Ah, Tullie ! je ne me lasserois jamais dans de semblables conversations ; j'y passerois les nuits sans m'ennuyer ; & ce n'est qu'avec peine que je me sépare de toi : baise-moi, Tullie.

TULLIE .

Ah, que tu es badine ! je crois que tu ne veux point finir.

FIN.



L'Académie des dames, 1770, PL-1

PL.

2.



L'Académie des dames, 1770, PL-2

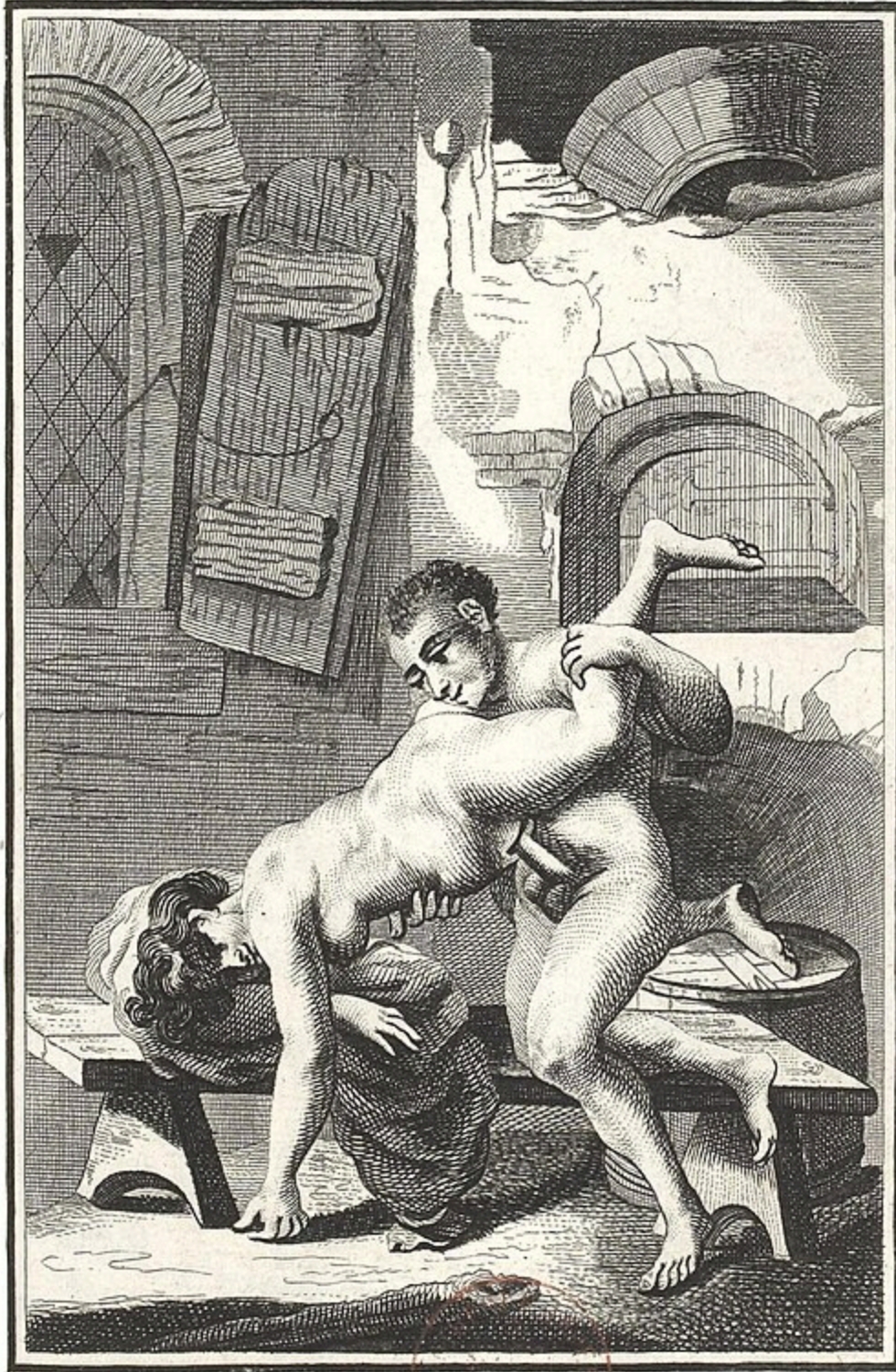
Le Manualisé fecit.



L'Académie des dames, 1770, PL-3

PL.

4.



L'Académie des dames, 1770, PL-4



L'Académie des dames, 1770, PL-5

Le postillon Ditallier me fecit. 1775.

PL.

6.



L'Académie des dames, 1770, PL-6



L'Académie des dames, 1770, PL-7

PL.

8.



L'Académie des dames, 1770, PL-8

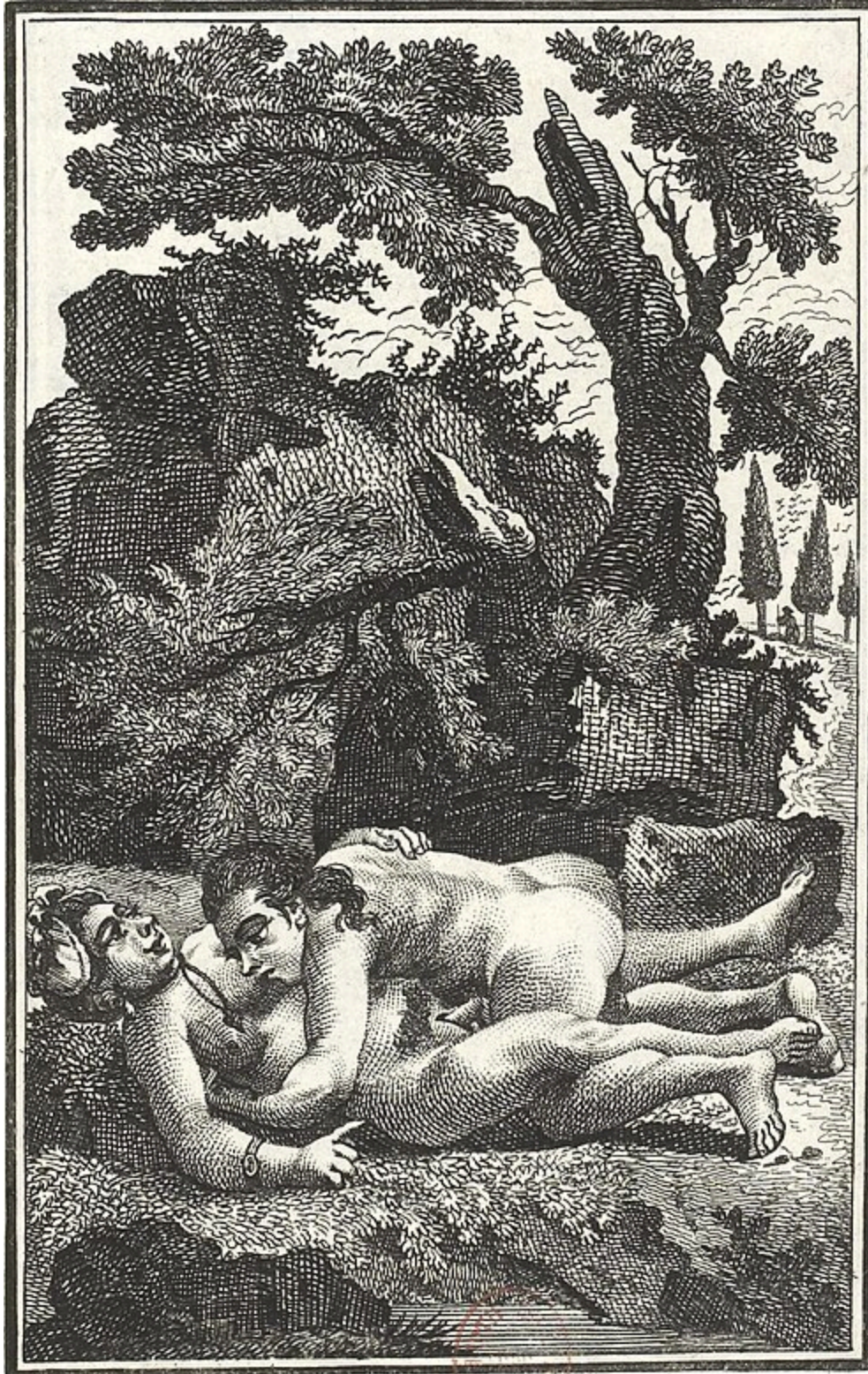


L'Académie des dames, 1770, PL-9

La mere Chantal fecit.

PL.

10.



L'Académie des dames, 1770, PL-10



L'Académie des dames, 1770, PL-11



L'Académie des dames, 1770, PL-12
Priape VISUS.

PL.

13.



L'Académie des dames, 1770, PL-13

Ex VOTO.

PL.

14.



L'Académie des dames, 1770, PL-14

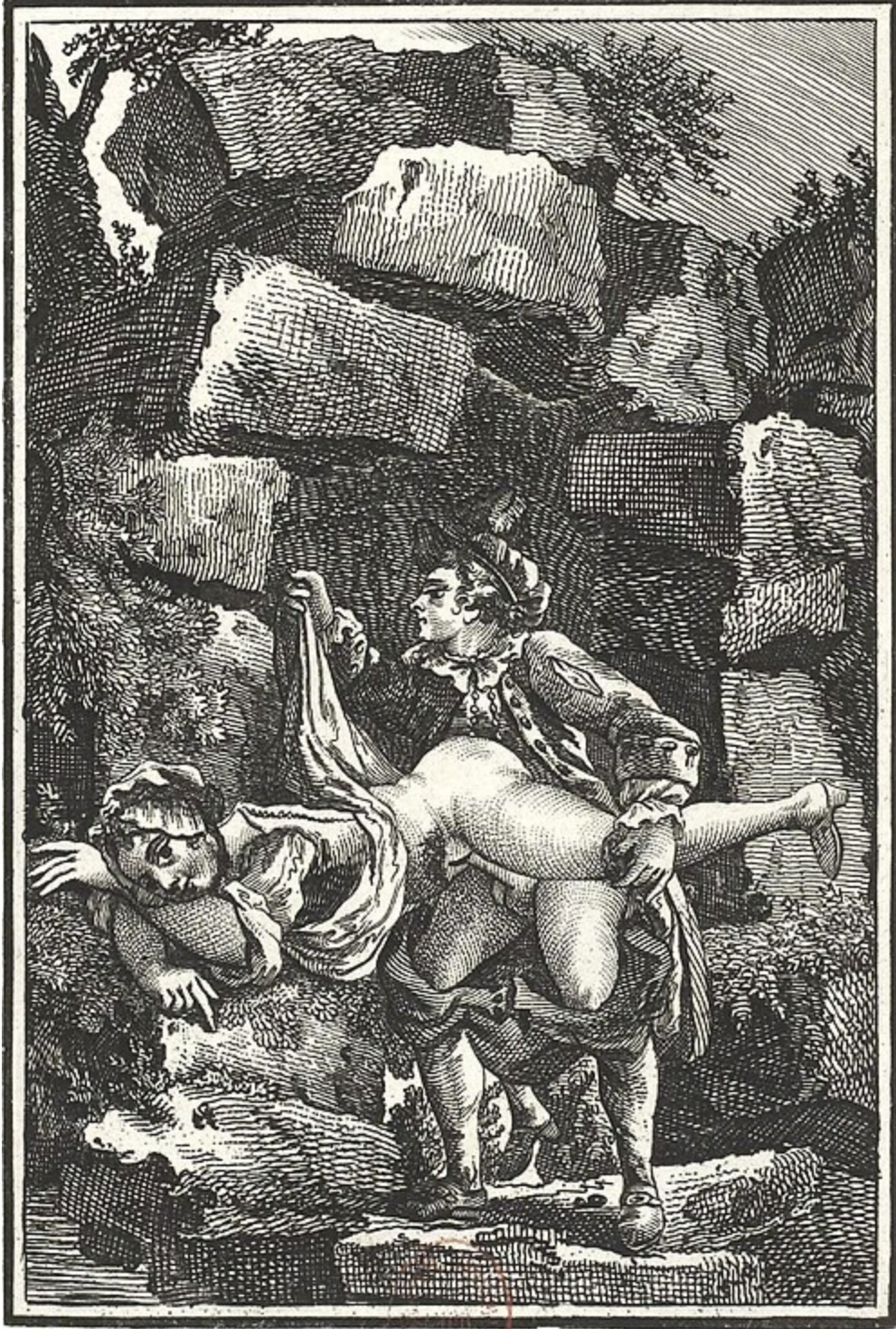


L'Académie des dames, 1770, PL-15

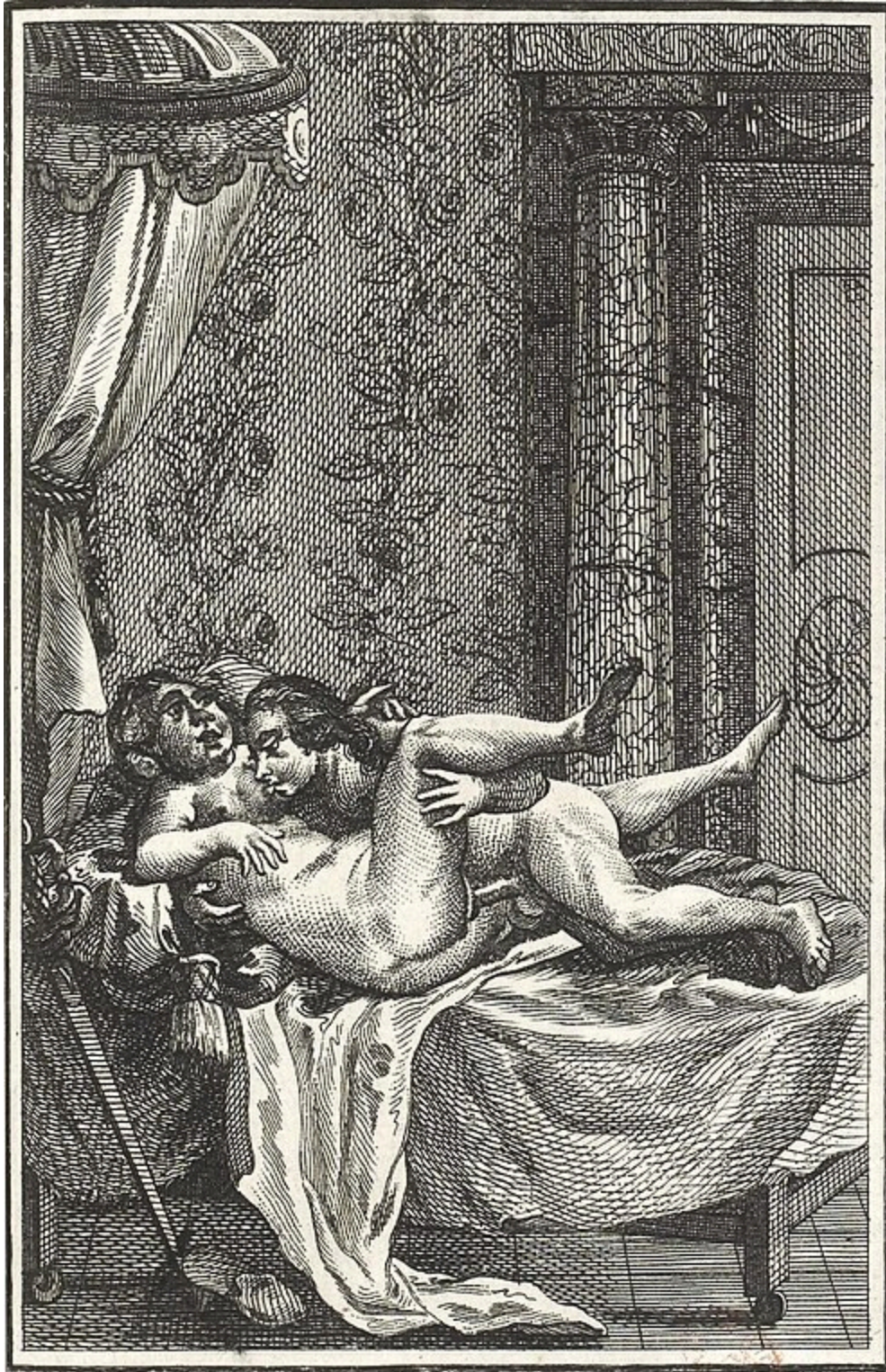
L'Espagnolette fecit.

PL.

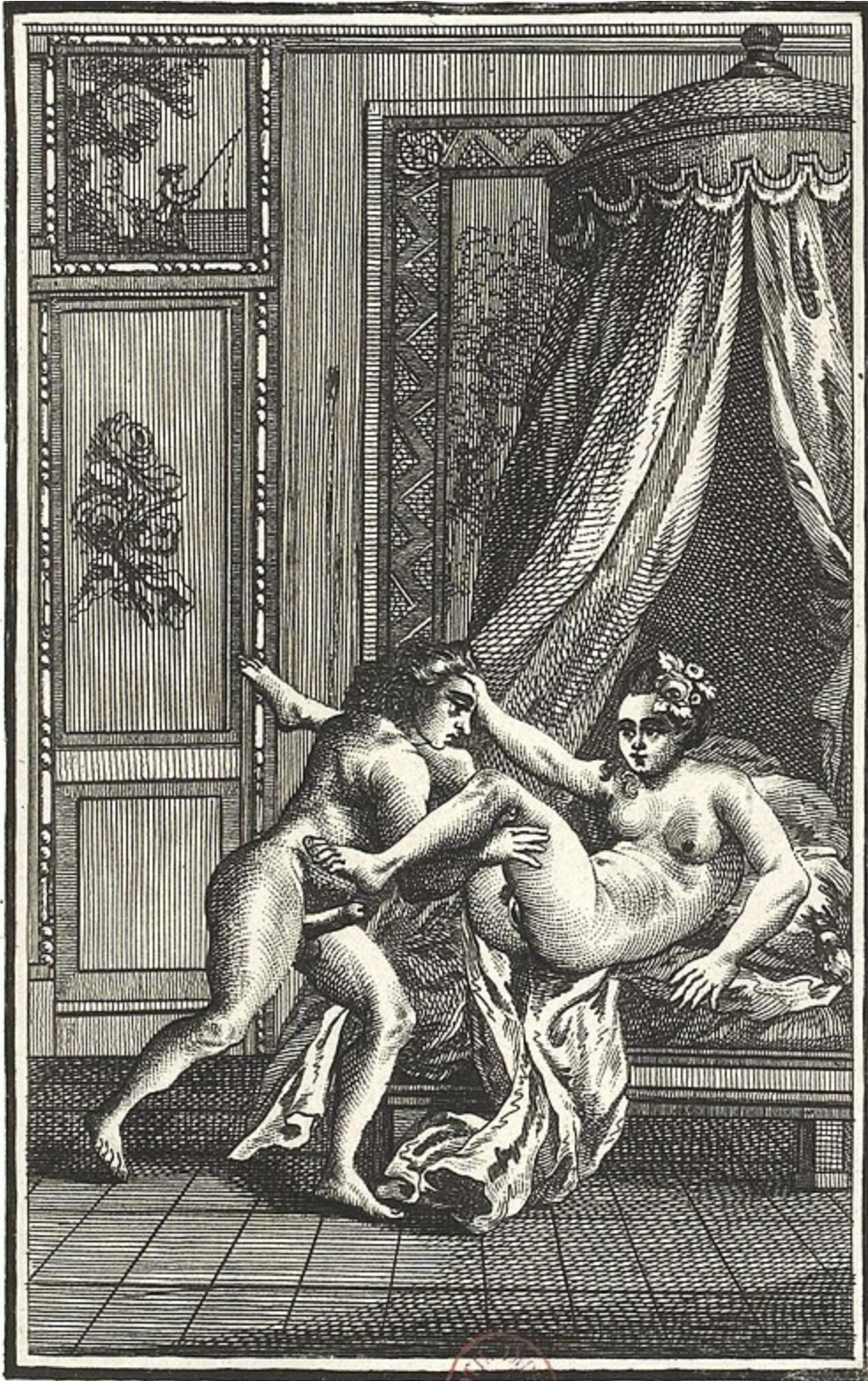
16.



L'Académie des dames, 1770, PL-16



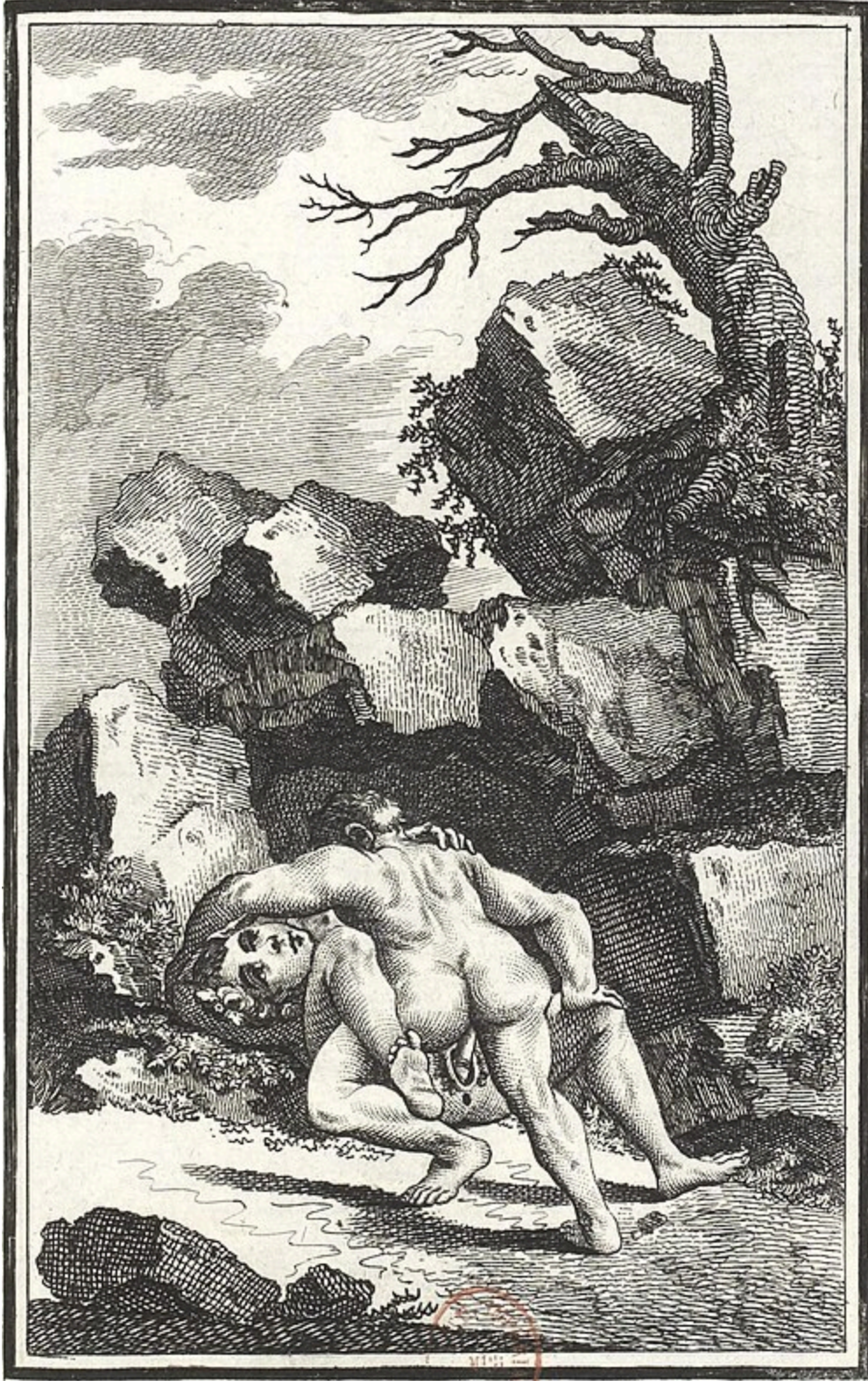
L'Académie des dames, 1770, PL-17



L'Académie des dames, 1770, PL-18

PL.

19.



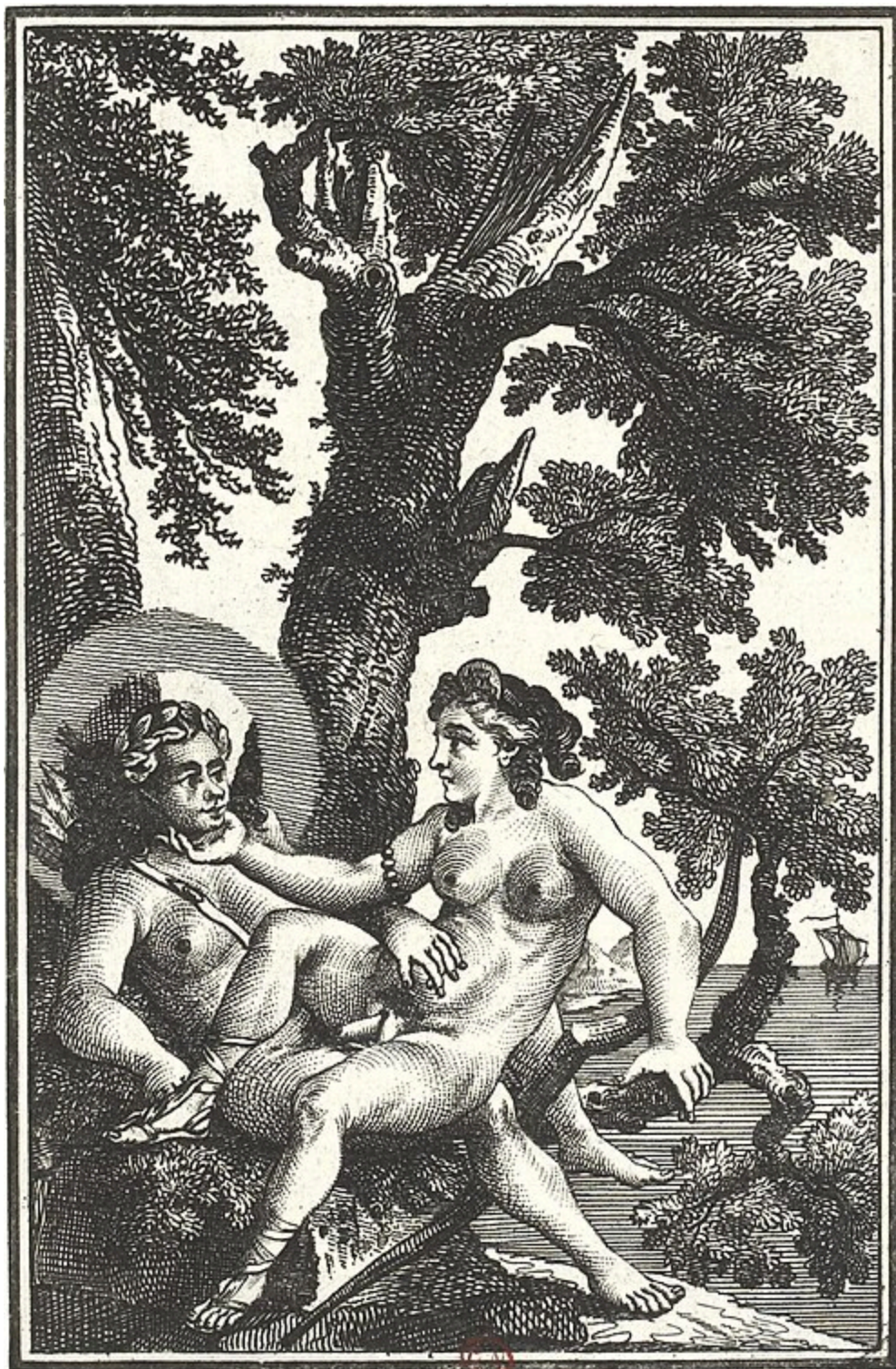
L'Académie des dames, 1770, PL-19

PL.

20.



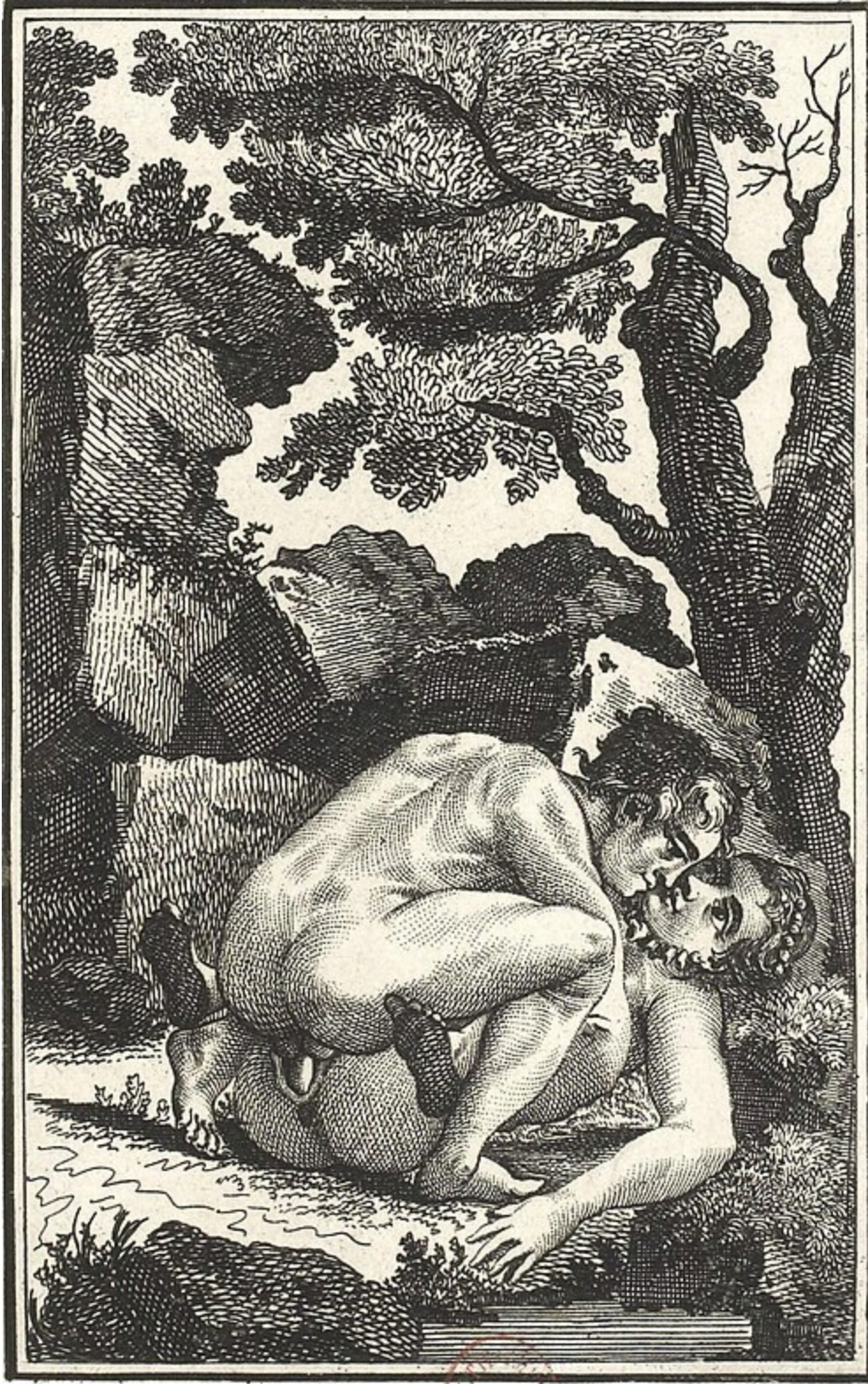
L'Académie des dames, 1770, PL-20



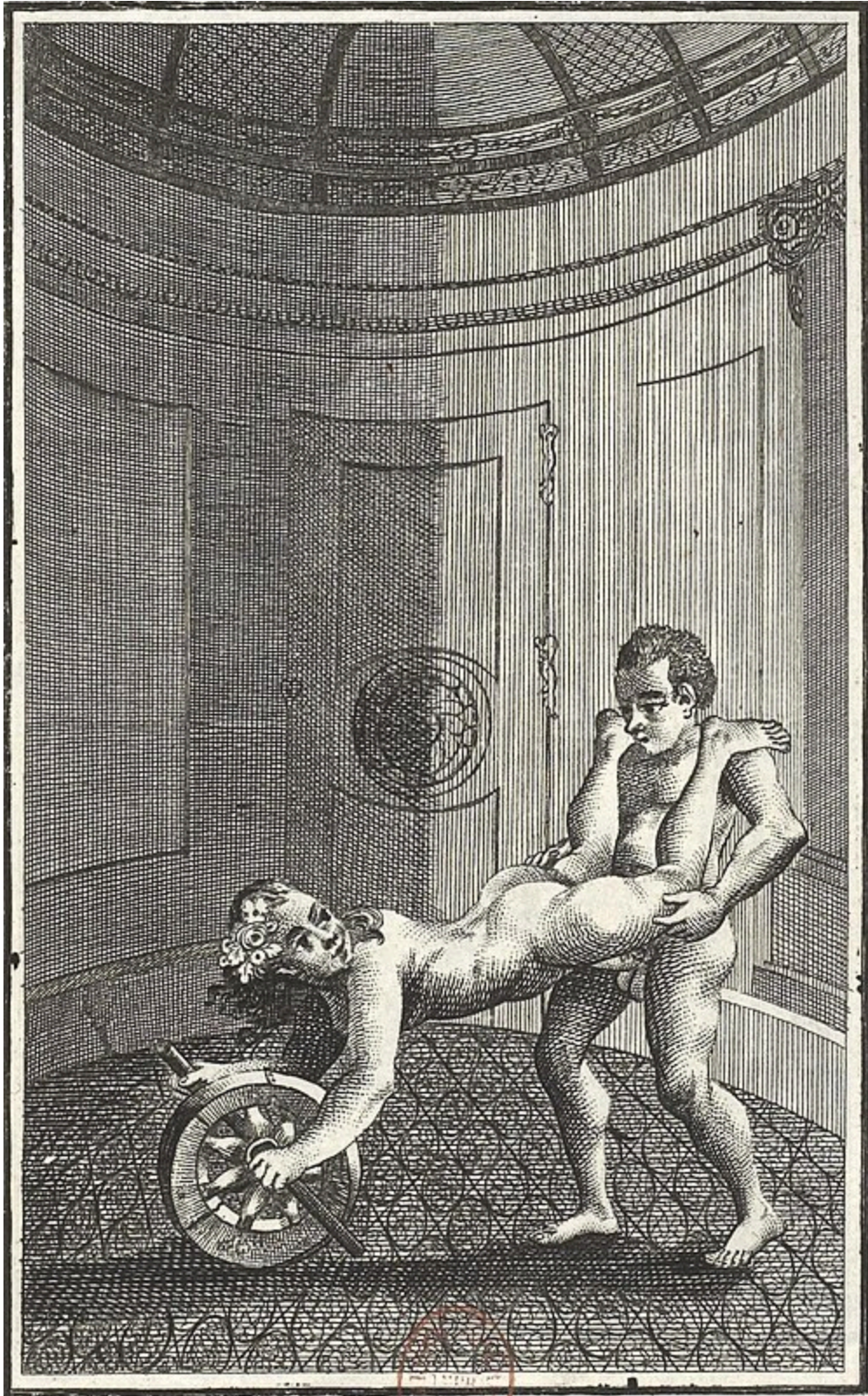
L'Académie des dames, 1770, PL-21

PL.

22.



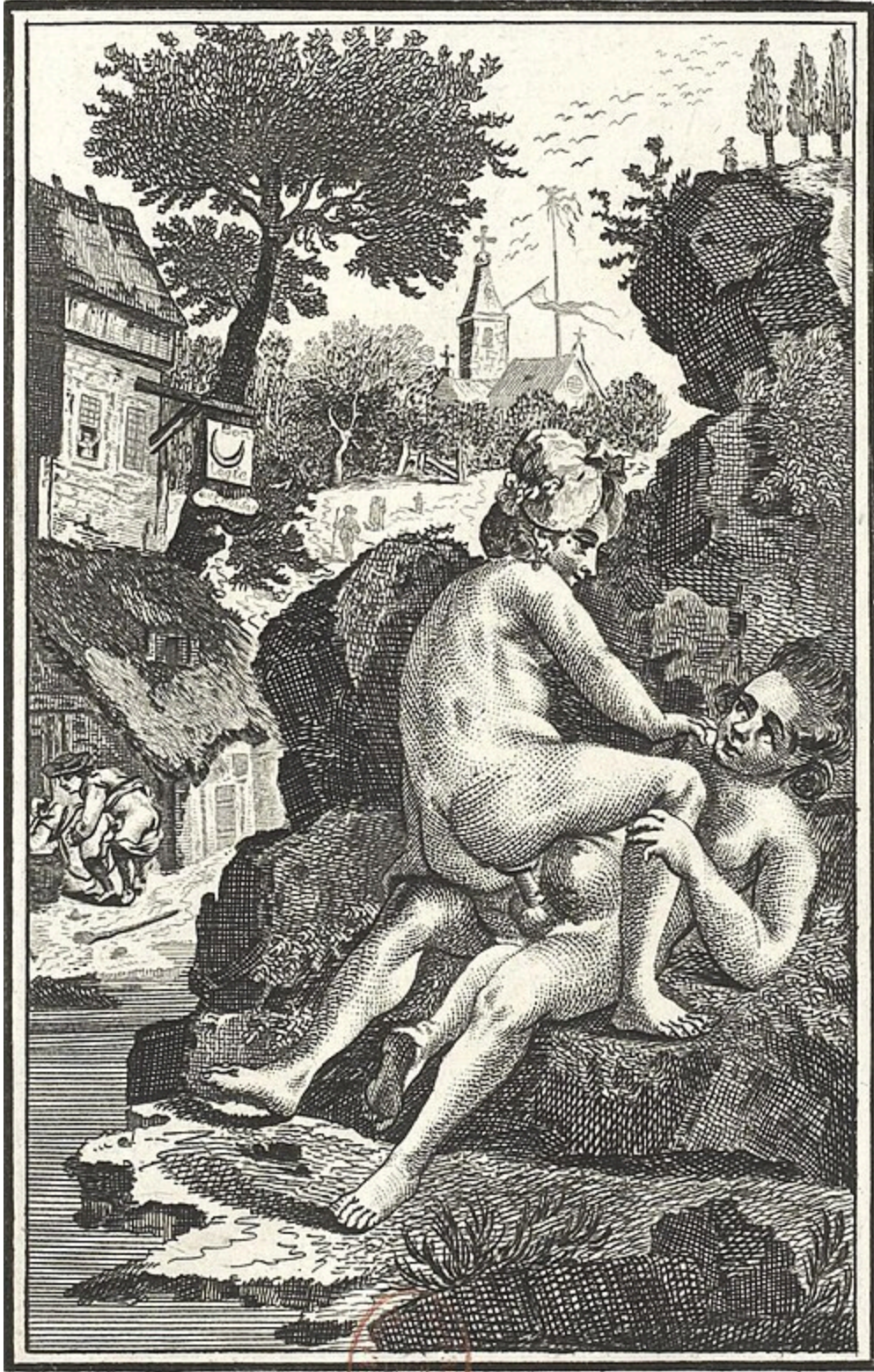
L'Académie des dames, 1770, PL-22



L'Académie des dames, 1770, PL-23

PL.

24.



L'Académie des dames, 1770, PL-24

Bon logie, aux croisan.



L'Académie des dames, 1770, PL-25

PL.

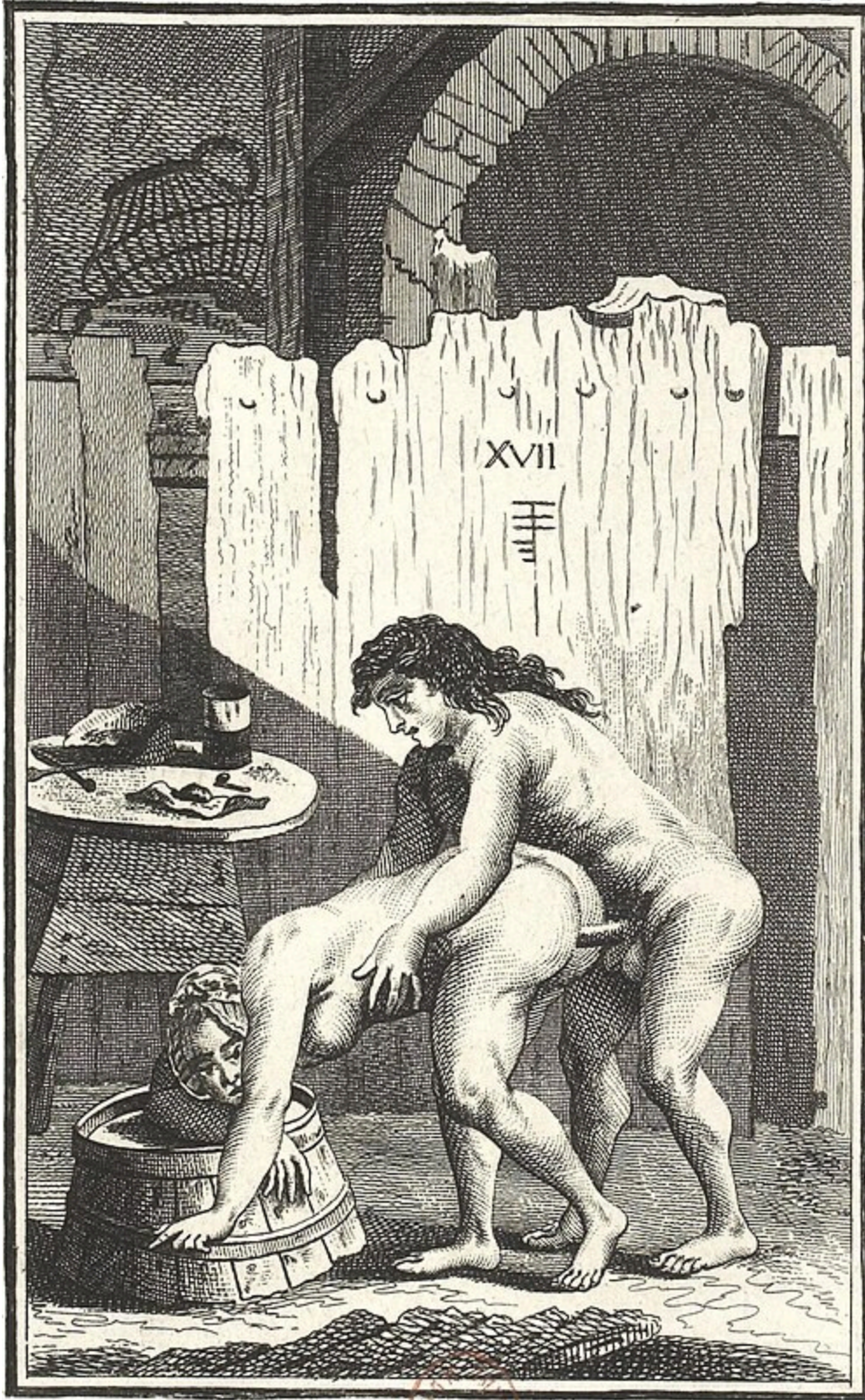
26.



L'Académie des dames, 1770, PL-26

PL.

27.



L'Académie des dames, 1770, PL-27

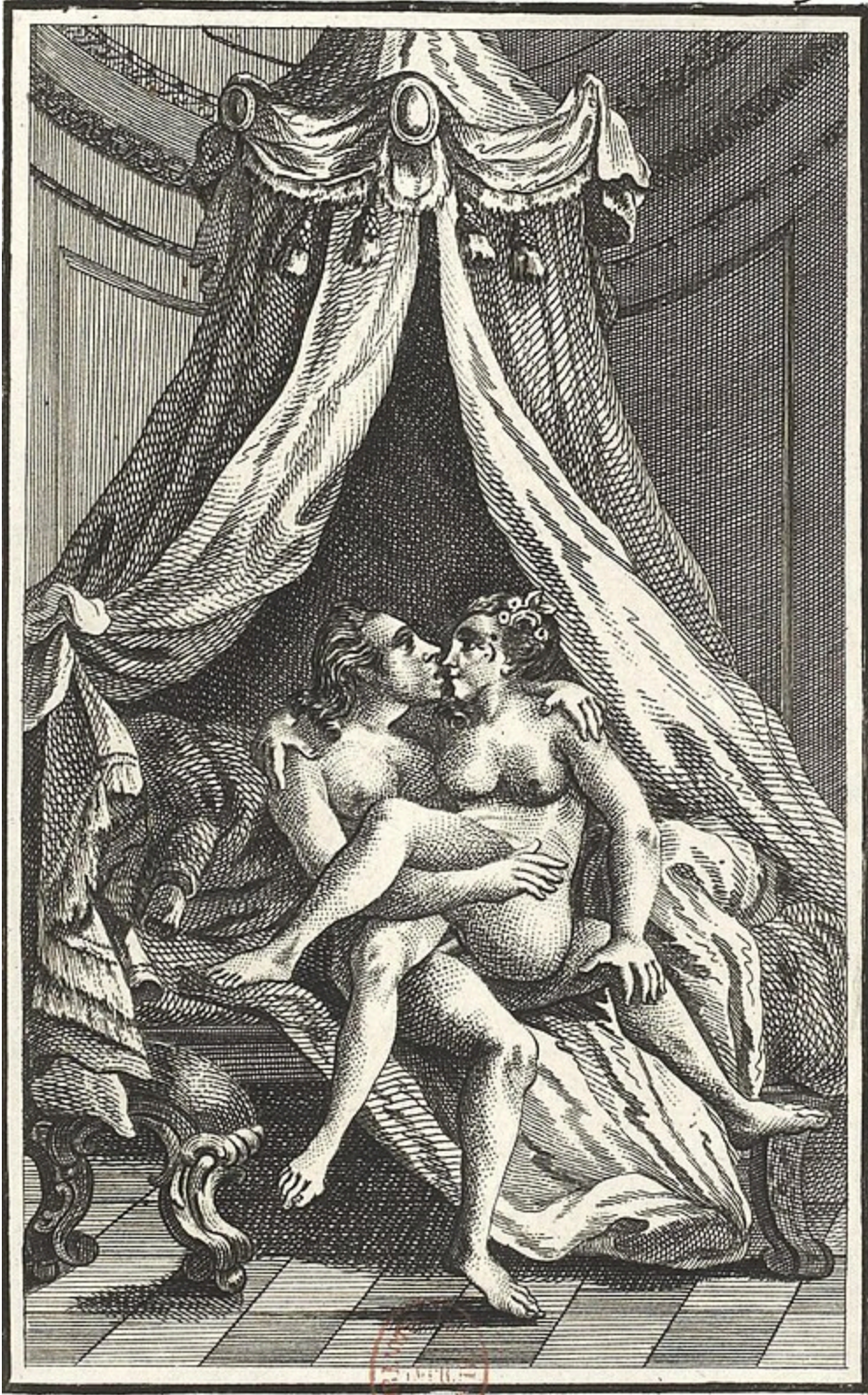
XVII.

PL.

28.



L'Académie des dames, 1770, PL-28



L'Académie des dames, 1770, PL-29

PL.

30.



L'Académie des dames, 1770, PL-30

La Clé de Constantinople.



L'Académie des dames, 1770, PL-31

BERCEAU INDIEN.

PL.

32.

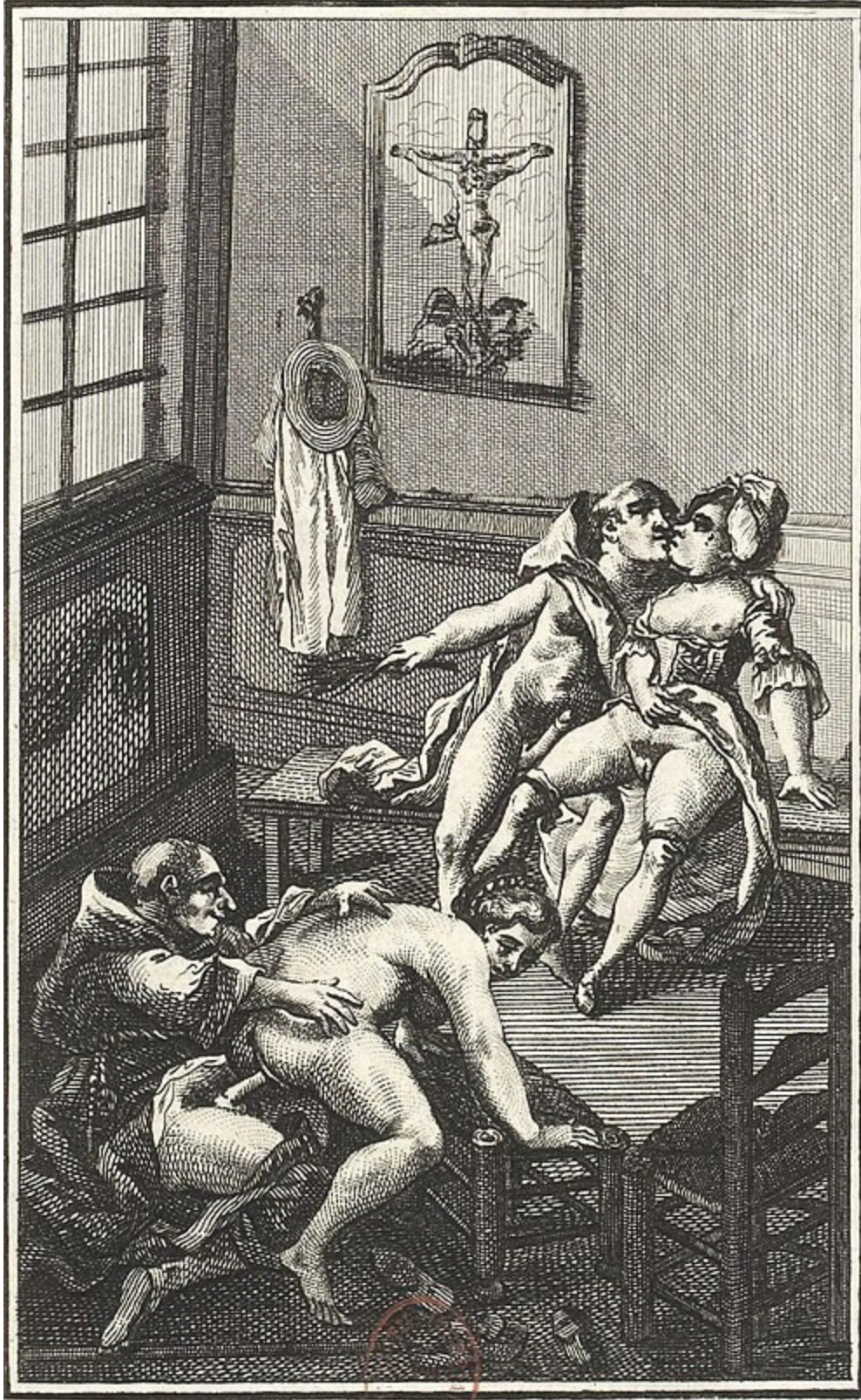


L'Académie des dames, 1770, PL-32

L DUCEDO

PL.

33.



L'Académie des dames, 1770, PL-33

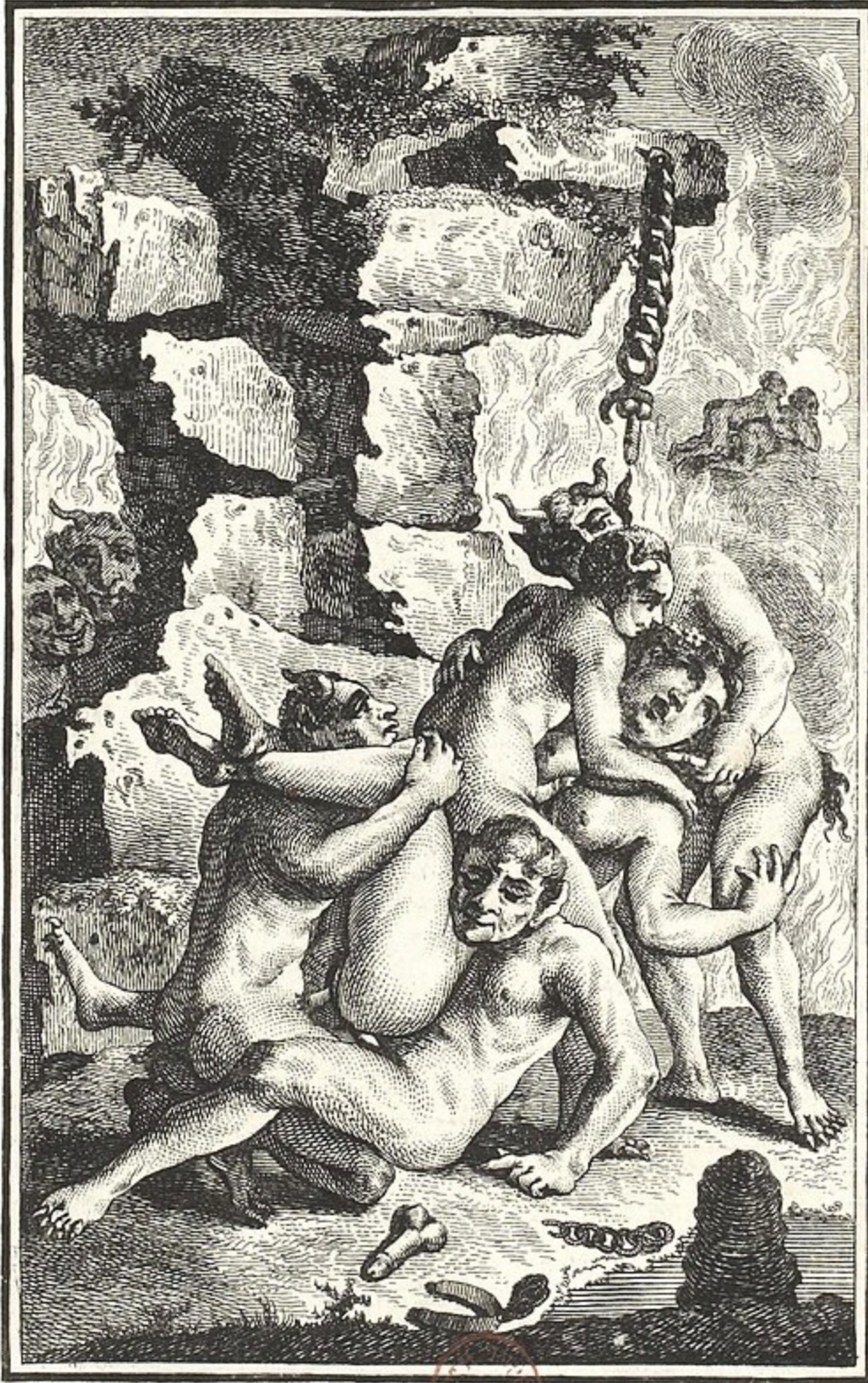


L'Académie des dames, 1770, PL-34

VIAS AMOR.

PL.

35.



L'Académie des dames, 1770, PL-35

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Túrelío
- Cunegondel
- M0tty

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. ↑ <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur